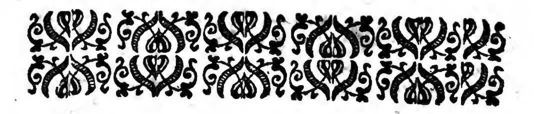
L'ART DE CONNOITRE LES FEMMES, AVEC UNE DISSERTATION SUR L'ADULTERE.

Par le Chevalier PLANTE-AMOUR.



A LA HAYE,
Chez JAQUES VANDEN KIEBOOM,
Libraire dans le Pooten.

M. DCC. XXX.



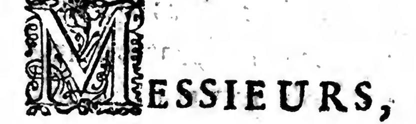
A

MESSIEURS

A.B.L.M.F.M.J.A.D.B. & J.V.D.

Auteurs & Imprimeur

DES LETTRES SERIEUSES & BADINES.



MESSIEURS,

Je ſuis peut étre le ſeul qui ait pû ſoutenir la lecture de l'Ouvrage que vous venez de

publier. Sur une idée assez vague qu'on m'en avoit donnée, j'avois resolu de ne le jamais ouvrir, persuadé que la probité ne permet pas à un homme raisonnable d'emploïer des momens précieux à lire des Calomnies aussi mal digerées, que le sont celles, qui, m'avoit-on dit, font le sujet de cet Ouvrage. J'étois rempli de ces idées, &, à vous parler franchement, elles me faisoient horreur, lors qu'une personne de consideration me dit que j'étois maltraité dans une de vos Lettres. Surpris au dernier point, je me cherchai dans cette obscure production. Je la feuilletai d'un bout

bout à l'autre. Peines inutiles! Je fus donc obligé de la lire ; &, non ſeulement je ne m'y reconnus à aucun trait, mais même ; je veux bien vous l'avouër, je n'aurois jamais pû deviner qui ſont ceux à qui vous en voulez, ſi MONSIEUR votre Libraire n'avoit eû ſoin de rependre dans le Public, qu'il ſe vange par ce Libelle, d'un homme à qui on ne peut reprocher que ſa ſincerité.

Vous jugez bien, Meſſieurs, que je me repentis ſincerement de vous avoir ſacrifié quelques heures de mon plus grand loiſir. J'enrageois de bon cœur, du mauvais tour que

mon ami m'avoit joüé, & je ne ſais, ſi dans le tranſport furieux qui m'agitoit, je n'aurois par été homme à lui faire un mauvais parti. J'exerçai d'abord ma colere ſur votre livre que je mis en piéces, à l'exemple d'un Seigneur du premier rang de cette ville, & je prononçai après lui ces mots Hollandois, ſans ſavoir ce qu'ils ſignifioient : *Dit deugt niet, dit deugt niet, maakter peeper huisjes van* *.

Après cette expedition, je fis dépoſer les Lambeaux de vos Lettres dans les *lieux ſecrets*,

* On m'a aſſuré que cela vouloit dire en bon François : *Ces Lettres ne valent pas plus que leurs Auteurs. Pour bien faire, il faut donner les Auteurs au D***, & le livre à l'Epicier.*

crets, ou les honnêtes gens ont donné place à l'ouvrage entier. Quelques affaires pressantes m'aiant appellé là un moment après, il me tomba sous la main un *fragment* du second volume, ou je lûs ce qui suit: " je ne vous dirai
„ plus qu'un mot sur un Ro-
„ man que la *Gazette des Sa-*
„ *vans* annonce, & qui doit
„ servir de seconde partie aux
„ *avantures de Don Antonio*
„ *de Buffalis*. . . . . J'ignore
„ qui est le Libraire qui s'en
„ chargera. *Neaulme* qui a
„ imprimé la premiere par-
„ tie, ne veut point de la
„ seconde . . . . *Scheurléer*
„ la prendroit bien, pour

„ faire plaiſir à quelques uns
„ de ſes amis qui s'y intereſ-
„ ſent, mais outre qu'il craint
„ de paſſer pour debiter des
„ Libelles diffamatoires (en
quoi, pour le dire en paſſant,
il a la conſcience plus deli-
cate, & il marque plus de
probité que V. D * *.) Il
„ croit au deſſous de lui,
„ d'imprimer un Ouvrage
„ auſſi peu ſerieux, qu'on
„ lui a dit que celui-ci eſt.
„ D'ailleurs il s'imagine que
„ ce ne ſeroit pas un *Livre*
„ *d'or*, c'eſt à dire qui pût
„ lui apporter un profit con-
„ ſiderable. Tant d'obſtacles
„ me font penſer que les Au-
„ teurs s'adreſſeront à ſon
ſub-

„ ſubſtitut *van den Kieboom.*
„ S'ils s'en aviſent, ce Ro-
„ man figurera on ne peut
„ pas mieux avec le *Prince*
„ *Apprius* qu'il a debité, &
„ avec L'ART DE CONNOÎ-
„ TRE LES FEMMES, qu'il
„ promet au Public, pour
„ ſervir de Commentaire
„ aux *Raggionamenti d'Are-*
„ *tino*, & à la *Puttana er-*
„ *rante* de *Venerio.*" C'eſt, Meſſieurs, ce dernier trait qui me touche. J'admire vos Talens! Et, ſans doute, ceux qui liront cet endroit de votre onziéme Lettre les admireront comme moi! Rien ne vous arrête, quand il s'agit de decider du

merite d'un Ouvrage. Il vous ſuffit d'en ſavoir le titre. Vous ſuppoſez enſuite qu'un de vos Ennemis (car vous en avez bon nombre, ſoit dit par Parentheſe) vous ſuppoſez, dis-je, qu'un de vos Ennemis en eſt l'Auteur, & vous concluez de là que ce ſera un tiſſu *d'obſcénitez Italiennes.* Encore un coup, Meſſieurs, je vous admire! Que de belles choſes ne devez-vous pas dire ſur les Ouvrages que vous avez entre les mains! puis que vous vous mélez de Juger de ceux qui ſont encore ſous la Preſſe, & dont vous n'avez pas la moindre Idée. Mais, Bon

Dieu!

Dieu! A quoi vous expoſe un pareil procedé? Ignorez vous cette admirable ſentence de Phedre: *Que ceux qui ſe mélent de mordre*[1], *trouvent enfin des gens qui mordent mieux qu'eux*, *& que quand quelqu'un nous fait tord nous devons lui rendre la pareille* C'eſt la loi du Talion:

Nulli nocendum: ſiquis verò læſerit,
mulctandum ſimili jure - - -

Je vous avouë que cette penſée s'eſt d'abord offerte à mon Eſprit. Et même je ne diſſimulerai point que pour ne pas porter mon coup à faux, j'ai remué Ciel & Terre, afin de découvrir à qui j'a-

j'avois affaire. J'ai emprunté les *Lettres ſerieuſes & badines* dans l'intention de ne les jamais rendre, comme quelques-uns de vous en agiſſent pour ſe faire une Bibliothe que nombreuſe aux dépens de leurs amis. J'ai lû vingt fois la même choſe. Enfin l'avertiſſement de votre honnête Libraire, m'en a aſſez appris pour pouvoir découvrir le reſte à l'aide de l'Aſtrologie judiciaire que j'entens aſſez bien, ſans vanité. La ſcience occulte des nombres m'a été fort utile. J'ai vû du premier coup d'œil que des perſonnes capables de tromper un Jeſuite par leurs dé-

déguiſemens ne pouvoient être que des *Chevaliers de la Couliſſe*, des Gens à Brodequins & à Cothurnes. Par mes calculs, j'ai découvert que vous étiez nez, ILLUSTRES AUTEURS, ſous le ſigne du *Capricorne*, & que l'influence maligne de cette Conſtellation vous avoit rendus des *Acteons modernes*. De là j'ai conclu tout naturellement qu'il n'appartenoit qu'à vous & à vos ſemblables, de faire un ſupplemeut à la *Puttana errante* de *Venerio*. Fondez ſur l'experience, & à l'abri de vos coëffures à triple étage, vous pourrez nous revéler là deſſus des ſecrets dont vous

vous étes ſeuls depoſitaires. Auſſi me ſuis-je bien gardé d'empièter ſur vos Droits à cet égard, dans l'ouvrage que je mets ſous votre protection. Vous y trouverez une *Diſſertation*, qui pourra peut être vous conſoler des diſgraces pres qu'inſéparables du mariage D'ailleurs, comme je fais voir par tout la foibleſſe du Sexe, vous ſerez moins ſurpris que vous ſoyez coëffez de mains de Maîtres. Et conſequemmenr, vous ſerez determinez à ſupporter cet affront avec plus de grandeur d'Ame. Sur tout j'exhorte celui d'entre vous qui s'eſt pourvû depuis peu, par un

un Eſprit de mortification, de la *Paillaſſe* des Capucins de **** de lire attentivement *l'Art de connoître les Femmes*, pour me communiquer ſes lumieres ſur cet article. s'il s'aviſe de faire un Commentaire ſur mon ouvrage, qu'il ait un ſoin tout particulier de bien diſtinguer ſes remarques du Texte. A cette condition, je lui promets de profiter de ſes avis. Et, pour lui donner une preuve de mon zele, je ferai venir au premier jour de Munick * des Mémoires Anecdo-

* NB. que Munick eſt en *Baviere*. Cette Remarque eſt néceſſaire pour l'intelligence du texte; outre que Mr. *Bruzen la Martiniere*, ou de *la Martiniére*, mon ami particulier, peut en

doſes, ſur certaines avantures amoureuſes. J'y joindrai un ſupplement, ſur ſa Metamorphoſe de Comedien en Auteur. Je ne manquerai point de découvrir à ce ſujet, les moïens qu'il a employez depuis ce tems-la, pour faire *Subſiſter* * quantité de *Livres* que

en faire uſage dans ſon fameux *Dictionnaire Geographique & Critique*, dont il publiera inceſſament le ſecond Tome. Cet auteur aime l'ordre, car le 1. & le 3. vol. ſont imprimez depuis long-tems. J'annonce le ſixieme & dernier: le 4. & 5. viendront enſuite.

* J'avouë que je me ſens incapable d'emploïer, de moi-même, un Expreſſion ſi relevée. Je l'emprunte des Lettres S. & B. j'aprens par là que les Livres ſont de Etres animez, & qu'on peut ſe ſervir élegamment de cette expreſſion : Un tel livre *Subſiſte*, pour dire qu'il eſt imprimé, ou qu'il exiſte. Je voudrois ſeulement que des Puriſtes de cette tournure, ne s'aviſaſſent jamais de reprocher à un Auteur un ſtile Wallon. Car, quelques Eſprits de travers qui n'entendroient pas leurs nobles expreſſions, pourroient fort bien les accabler du même reproche.

que les gens de bon gout disent être au dessous du médiocre.

Du reste, je dois vous avertir qu'un nouveau *Mathanasius*, publiera incessament un Commentaire sur la vignette du titre de vos Lettres. Cet homme est un vrai satyrique, à peu près de votre trempe, Messieurs. Rien ne lui échape. Il a trouvé, par exemple que cette vignète, au bas de la quelle on a prosstitué le nom de *Picart*, vous represente tous au naturel. Il vous y reconnoît à certains traits du visage. De plus: il soutient que l'Auteur du *Mercure Historique*, & de la

Quinteſſence, ne s'eſt jamais mélé de vendre ſes ouvrages, au lieu qu'il eſt certain que c'eſt la profeſſion de votre Libraire. Ainſi, conclut-il, c'eſt V. D** lui-même, qui, ſous la figure d'un ſinge, eſt monté ſur un Theatre, au devant de ſa maiſon. Mr. Mathanaſius ajoute que ce Libraire vaindicatif a mieux aimé revêtir cette forme, qui lui convient fort bien, que de ne pas gouter le plaiſir de calomnier. Voyez, Meſſieurs, juſqu'où va la malice de mon Docteur! il prouve avec beaucoup de ſolidité & d'enjouëment que la de-

devise de la vignete: Vilia Divendens Scruta Popellò, ne peut absolument convenir qu'à votre honnête Libraire. Car, dit-il, si ce Maître *** n'avoit pas imprimé quantité de miserables rapsodies, qu'on ne trouve que chez le Peuple, il seroit encore aussi petit Garçon qu'il l'étoit il y a dix ans. Là dessus, il fait un Catalogue de je ne sai combien de mauvais livres imprimez chez J. V. D. &, ne vous en deplaise, Messieurs, il met à la tête de cette liste, vos *Lettres Serieuses & Badines*. Ce n'est pas tout. Mr. *Ma-*

thanasius fait connoître, par des nombres, les figures qui sont representées au bas du Theatre de la vignète. Par exemple, il y fait remarquer J * * * & toute sa famille d'Angleterre & de Hollande: L. D. avec son Epouse, & van D. auprez d'elle, sous sa forme ordinaire. L. M. & les Amans des ses deux femmes. B. & son illustre Parentée, ou plutot celle de son aimable Epouse, car pour la sienne elle ressemble assez, dit-on, à celle de Milchisedec.

Peut être, Messieurs, serez-vous surpris que je ne vous

vous ai pas loué dans le ſtile des faiſeurs d'Epitres Dedicatoires. Mais je vous prie de de n'en accuſer que mon impuiſſance pour une entrepriſe de cette nature. Le Champ eſt trop vaſte. Ebloui de l'eclat qui vous environne, je ne vois que tenebres, à peu près comme un homme qui après avoir fixé ſes regards ſur le ſoleil, veut les porter ailleurs. Du moins, je m'imagine que c'eſt cela qui a empéché juſqu'à preſent votre mérite de penetrer juſqu'à moi. *In magnis voluiſſe ſat eſt*, comme l'a fort

bien remarqué † l'eblouiſſant monſieur *Janiçon*. Que ma volonté ſoit donc reputée pour le fait, & qu'on ait pour moi en cette occaſion la même indulgence que pour ce Garçon Bel Eſprit avec lequel je mets ici en parellèle quoique par tout ailleurs, je faſſe tous mes efforts pour m'en diſtinguer. C'eſt, Meſſieurs, ce que j'oſe attendre de votre Equité. Soyez perſuadez que je ſaiſirai à l'avenir toutes le occaſions qui ſe preſenterout, pour vous faire con-

† à la fin de la preface de ſon *Etat preſent des Provinces Unies* Ouvrage qui n'a eu juſqu'à preſent que l'approbation des Auteurs des Lettres S. & B.

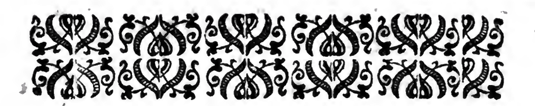
connoître *de la ſorte*, combien je vous eſtime. Je ſuis, juſqu'à revoir,

MESSIEURS,

A Amſterdam le
6. Octobre 1729.

Votre Très-humble &
très-obéïſſant ſerviteur.

Le Chevalier PLANTE-AMOUR.



PREFACE.

Pour être imprimé à la mode, il faut, en dépit qu'on en ait, faire une Preface. A mon avis pourtant cette sorte de production est un meuble assez inutile. De cent Lecteurs, souvent il n'y en a pas un qui y fasse la moindre attention. Je voudrois donc que quand le titre explique suffisemment le but d'un livre, on dispensat l'Auteur de rendre compte au Public, de mille particularitez, qui, pour l'ordinaire n'interessent personne, & qui le plus souvent sont toutes fausses, Cependant je me croi obligé, de dire ici quelque chose à ceux qui voudront lire cet ouvrage, ou en faire l'aquisition.

Le sujet en est interessant: il ne s'agit de rien moins que de se former une

une juste idée des femmes. Mais, me defiant de mon stile antant que de mon savoir, quoique j'aie l'experience pour garand de ce que j'ai écrit, à la louange des Femmes vertueuses, j'ai beaucoup emprunté des auteurs qui m'ont precedé : mais pour ne pas m'attirer l'odieux titre de Plagiaire qu'on peut donner legitimement à quantité de r'habilleurs *de Livres, qui copient fidellement les ouvrages des autres sans leur en faire honneur, j'ai eu soin de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de distinguer mes pensées de celles d'autrui.*

Pour me justifier auprès de ceux qui pourroient trouver mauvais que je n'ai pas tout titré de mon propre fonds, je n'ai qu'à leur dire, qu'il est impossible à un Auteur, quelqu'habile qu'on le suppose, de devoiler lui seul toutes les passions des Femmes. Sans compter qu'il y a dans la Bruyere, beaucoup de pensées

sées des anciens. Peut être même qu'avec tous les secours que j'ai tiré de trois ou quatre bons Auteurs, je n'ai pas réussi à faire un ouvrage entierement bon.

J'ajoute que quoique j'aye frondé les femmes, sans misericorde, je n'ai point prétendu les comprendre toutes dans ce que j'en ai dit. Je sai que, graces à Dieu, il y en a encore parmi nuos des femmes qu'on pourroit citer pour des exemples de la plus haute vertu, ou il soit possible d'atteindre. Je ne crains rien de leur part, persuadé qu'il n'y aura que celles qui se reconnoîtront dans cet ouvrage, qui se plaindront de moi; & il me suffit de dire à celles qui, par une conduite sage, sont audessus de la critique, ce que Clement Marot disoit aux Dames de Paris:

On voit assez que vous étes entieres,
De n'avoir pris à cœur telles matieres.

Aussi

Auſſi n'eſt-il blaſon, tant ſoit infame,
Qui ſçut changer le bruit d'honnête femme;
Et n'eſt blaſon tant ſoit plein de louanges,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire, une colombe eſt noire,
Un Corbeau blanc: pour l'avoit dit, faut croire
Que la Colombe en rien ne noircira,
Et le Corbeau de rien ne blanchira.

Je dois encore dire un mot ſur un point très-delicat. On s'imaginera, ſans doute, que j'ai eu quelqu'un en vuë ſous les noms empruntez dont je me ſuis ſervi, pour peindre les paſſions d'une maniere plus touchante. Mais je proteſte, en honnête homme, que j'ai ſeulement voulu combattre les vices en general. Ceux qui s'y reconnoîtront ne doivent s'en prendre qu'à eux mêmes, & tâcher de devenir des copies de meilleurs originaux.

Du reſte, je ne pretends, point condamner abſolument les Paſſions. Content de repandre un ridicule ſur les excès aux quels on les porte,

*te, je blame, comme tout homme raiſonnable doit le faire, la fauſſe Philoſophie des Stoïciens, qui pretendoient élever l'homme au deſſus de ſa condition mortelle, en le delivrant de toutes ſes paſſions. Siſteme orgueilleux qui, s'il avoit reuſſi, nous eut privé de tous les moiens que nous avons ici bas, pour parvenir à la pratique des vertus Chrétiennes, & morales *. Car, ſans les paſſions, notre ame ſeroit toujours dans l'indolance. Ce ſont elles qui lui donnent le mouvement, & qui la portent où elle veut aller; enſorte qu'on peut dire hardiment qu'elles ſont les ſemences des vertus, & qu'elles ne deviennent criminelles que par le mauvais uſage que nous en faiſons.*

Voi-

* J'appelle vertus Chrêtiennes celles que l'Evangile nous oblige de pratiquer, & vertus morales celles que la raiſon nous preſcrit, telles qu'étoient, par exemple, les vertus des Païens.

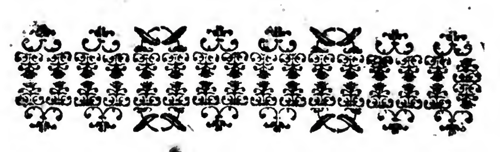
Voilà tout ce que j'avois à dire: si le Public est assez gracieux pour nous obliger à faire une seconde Edition, il verra que nous aurons profité des avis qu'il aura bien voulu nous donner. Nous nous engageons de plus à donner encore quelques volumes sur la même sujet, si celui-ci est bien reçu.

P. S. Je viens d'apprendre que la Cour de Hollande, à la réquisition du Sr. Henri Scheurleer, a rendu une Interdiction contre le Libraire van Duren pour avoit imprimé een Fameus Libel, *savoir les* Lettres Serieuses & Badines. *Desorte que, sous peine d'encourir l'indignation de la dite Cour de Hollande, le Libraire van Duren est comdamné à ôter de son Libelle, l'avis sur le Carton, & la Vignette. Ce jugement épargne à Mr. Mathanasius la peine du commentaire qu'il preparoit; comme je l'ai dit dans l'Epitre Dedicatoire.*

TABLE

DES CHAPITRES.

L'ART



L'ART

De connoître les

FEMMES.

CHAPITRE I.

Idée generale des Femmes.

FAITS comme nous le sommes, la Femme est un mal qui nous est devenu necessaire. Un maudit penchant nous rend esclaves du beau Sexe. Nous ne paroissons pas plutôt dans le monde que nous éprouvons la verité de ce qu'a dit un de nos Poëtes :

De tout tems l'Homme à la Femme est livré,
Et de tout tems la Femme l'est au *Diable*.

Semblables au Papillon, nous tournons quelque tems autour d'une chandèle à laquelle nous allons enfin nous bruler, par une fatalité insurmontable, & dont personne n'est exempt. Et qu'est ce qui nous fait rechercher les Femmes avec tant d'avidité ? Le croiroit on si on n'en avoit l'experience ? Ce n'est autre chose que la petite difference qui se trouve entr'elles & nous *quant au corps*, & même quant à l'esprit. Je ne crois pas qu'on puisse me contester le premier; pour le second on l'avouera aisément si l'on fait attention que rien ne nous plait tant dans une Femme qu'une grande vivacité, un grand feu dans la conversation. Cet avantage leur vient des agrémens de l'Imagination. „ Rien ne plait tant, dit une d'elles, que ces Imaginations vi-

ves,

„ ves, delicates, remplies d'idées
„ riantes. Si vous joignez la for-
„ ce à l'agrément, elles dominent,
„ elles forcent l'âme & l'entrainent,
„ car nous cedons plus certaine-
„ ment à l'agrément qu'à la verité.
„ L'imagination eſt la ſource & la
„ gardienne de nos plaiſirs. Ce
„ n'eſt qu'à elle qu'on doit l'a-
„ gréable illuſion des paſſions.
„ Toujours d'intelligence avec le
„ cœur, elle ſait lui fournir toutes
„ les erreurs dont il a beſoin. El-
„ le a droit auſſi ſur le tems: elle
„ ſait rapeller les plaiſirs paſſez,
„ & nous fait jouir par avance de
„ tous ceux que l'avenir nous pro-
„ met . . . Toute l'ame eſt en el-
„ le, & dès qu'elle ſe refroidit
„ tous les charmes de la vie diſpa-
„ roiſſent.„ Auſſi voit-on les Ruel-
le, des vieilles entierement deſer-
tées, par ce qu'elles n'ont plus cet-
te ſuperiorité de l'eſprit qui vient de

la force de l'imagination, & de la ſenſibilité.

Les Femmes ont du gout, & cela leur tient lieu de raiſon, car le gout étant d'une grande étendue, il leur fait apercevoir d'une maniere vive & prompte tout ce qui a raport aux choſes d'agrément, & rien plus. C'eſt là ou brille leur eſprit, c'eſt ou ſe deploie leur fineſſe. Ainſi on ſe plait avec elles, au lieu qu'on s'ennuye mortellement avec un Philoſophe qui ne s'explique que par Demonſtrations & qui veut tout approfondir. Les Femmes ne tomberont jamais dans ce defaut. Trop occupées de la Bagatelle, & de tout ce qui s'appelle *affaires de cœur*, elles n'entreprendront pas, ſelon toutes apparences, de debrouiller une queſtion abſtraite. Peut être en viendroient elles à bout, à en juger du moins par les reſſorts qu'elles font jouer

jouer avec tant d'adreſſe pour faire réuſſir une intrigue galante, ou en pénetrer le ſecret: mais un peu de reflexion nous convainc que tout leur eſprit eſt borné par l'horizon de l'Amour, & qu'il ne franchit point les bornes de cette ſphere.

L'hiſtoire ne nous apprend point que les Femmes aient fait des hereſies, moins encore qu'elles aient donné dans l'Athéïſme: cependant ſi elles viennent à s'entêter d'un ſentiment de Devotion, ou d'une Opinion de Theologie, on entreprendroit inutilement de leur en faire connoître le foible & l'illuſion: elles ſe tiennent à leurs idées beaucoup plus opiniâtrément qu'un homme. C'eſt ce qu'elles ont de commun avec les ignorans de notre Sexe. Peu accoutumées à la reflexion, à la meditation, elles ne ſaiſiſſent les objets que d'un côté. Si le beau côté ſe préſente à leur eſprit, il leur plait, & bien ſou-

vent elles se figurent les choses toutes autres qu'elles ne sont en effet ; elles s'y attachent cependant & n'en veulent plus démordre.

Changer l'ordre des choses, bouleverser des Etats les plus florissants, elever des favoris du sein de la poussiere au sommet des grandeurs, rendre quelquefois l'homme le plus malheureux de tous les Etres, ce sont des Evenemens dont on est redevable à *l'industrie*, ou plutot aux artifices des femmes. On pourroit faire des volumes de tous les maux qu'elles ont causées depuis la creation du monde jusqu'à present : mais, sans toucher cette corde, je me contente de l'aveu de Mezeray qui, dans la vie de *Henry* IV. dit * que les intrigues entre les Dames & les Seigneurs de la Cour, *ont causé les plus*

* Ad an. 1605.

plus grands Evènemens à la Cour de France depuis le regne de François I. A propos de ce Prince, je me ſouviens d'avoir lû ſur ſon compte, une particularité aſſez plaiſante, dans les memoires de Brantôme qui nous apprend que le ſeul Amiral *Bonnivet* conſeilla à ce Monarque de paſſer les Monts, non tant pour „ le bien & ſervice de ſon Maî- „ tre, que pour aller revoir une „ grande Dame de *Milan* & „ des plus belles, qu'il avoit fai- „ te pour Maîtreſſe quelques an- „ nées devant & en avoit tiré „ plaiſir, & en vouloit retâ- „ ter. J'ai ouis dire, continue- „ t'il, ce conte à une grande „ Dame de ce tems là; & mê- „ me qu'il avoit fait cas au Roi „ de cette Dame (qu'on dit qui „ s'appelloit *la Signora Clerice*) „ pour lors eſtimée des plus bel- „ les

„ les d'I*talie*, & lui en avoit
„ fait venir l'envie de la voir, &
„ coucher, avec elle ; & voilà
„ la principale cauſe de ce paſſa-
„ ge du Roi qui n'eſt à tous
„ connue. Ainſi la moitié du
„ monde ne ſait comment l'autre
„ vit, car nous cuidons la choſe
„ d'une façon qui eſt de l'autre.
„ Ainſi Dieu qui ſait tout ſe mo-
„ que bien de nous. "

Ce recit nous fait apercevoir que les Femmes ne ſont pas toujours les cauſes actives de ces étonnantes revolutions, aux quelles ſouvent elles n'ont d'autre part que celle d'avoir en partage la beauté & les autres agrémens. En ce cas là le tort eſt de notre côté. La *ſignora Clerice*, par exemple, n'étant que cauſe paſſive d'une expedition qui mit la France à deux doigts de ſa ruine par la priſon de

ſon

ſon Roi, il y auroit de l'injuſtice à l'en rendre coupable.

Il ne manqne aux Femmes pour reuſſir bien en toutes choſes que de l'application, diſent certains auteurs: à la bonne heure, mais elles ne peuvent l'avoir, pour l'eſſentiel s'entend, c'eſt-à-dire pour chercher la verité. Elles ſe plaiſent dans l'erreur. Vouloir les detromper, c'eſt hazarder d'encourir leur disgrace; & alors il n'y a plus de rapel. Rien ne les rend ſi malheureuſes que de ceſſer de ſe tromper. Elles ſe font illuſion juſques ſur les folles paſſions ou elles ſe livrent en faveur des hommes; enſorte qu'il ſemble que dans leurs plus execrables debauches, les Femmes payent un tribut qu'elles nous doivent.

CHAPITRE II.

Des Jeunes Demoiselles, & de leur Education.

LA Jeunesse est un age plein de douceurs pour les Demoiselles. Elles ne sont point comme nous sujettes à des craintes continuelles, ni à des maîtres rigides. A douze ans, & quelquefois plutôt, elles commencent à être maîtresses d'elles-mêmes. Elles entrent dans le monde, à la verité sous les yeux d'une mere, mais qui le plus souvent favorise leur libertinage, au lieu d'en arrêter le cours.

Dans l'Education des jeunes gens, sur tout des jeunes Demoisel-

ſelles, il faudroit toujours avoir cette ſage maxime devant les yeux.

Rien de Parfait ne ſort des mains de la nature;
L'homme même en naiſſant n'eſt que vice
& peché;
Ne lui refuſez point une prompte *culture*,
C'eſt un champ qui veut être au plutot *de-friché*.

Mais on n'y fait guere attention. Les Filles d'un certain rang qu'apprennent-elles de leur mere? A mettre une Coëffure, ajuſter quelques Colifichets, ageancer un ruban, faire la belle bouche, plier le corps en arriere, tenir la tête droite, marcher d'un pas fier, regarder les gens par deſſus l'Epaule, affecter un petit air de mignardiſe, & mille autres momeries ſemblables. Belle Education! Elles n'en ont pourtant pas d'autre. Parvenuës à un certain âge, deja dans le monde, elles prennent gout à la lectu-

lecture d'un Roman, ou bien à l'exemple de leur mere, elles font leur tout d'un Commerce de galanterie. Voyez *Dorinthe*, me disoit l'autre jour certain petit Maître: elle se trouve dans toutes les Societez, elle en fait l'ornement. Qu'elle est bien élevée! continuoit-il en faisant mille gestes ridicules! qu'elle sait bien parler juste! qu'elle est modeste! Je fus tenté de l'en croire sur sa parole; mais une heure après m'étant trouvé dans un Cercle que Dorinthe honoroit de sa presence, je lui entendis dire quantité d'impertinences, & je remarquai beaucoup d'immodestie dans sa maniere de s'habiller. Je vis à ses cotez la jeune Florinde, qui, par son exterieur modeste, en imposoit à tout le monde. En sortant, *Alcion* me la vanta comme un modele de vertu; mais je lui fermai la bouche en l'assurant que j'avois surpris cette belle à une

une heure induë tête à tête avec *Alexis* à qui elle avoit donné rendez-vous par un Escalier derobé. Après tout, faut il s'en étonner? Sa mere voit familierement le Marquis de B * * *. Elle en reçoit des presens, & à toute heure il est le bien venu dans sa chambre. On cherche quelque pretexte pour éloigner *Florinde* de la Conversation, & Madame reste seule avec son Amant.

Pour les Bourgeoises, helas! la quenouille, l'aiguille, les froides visites d'un amant transi, & les tracasseries du menage, sont leurs occupations alternatives. La plûpart même n'ont jamais appris l'A. B. C. Desorte qu'il est très-vrai de dire que ,, les Femmes d'or-
,, dinaire ne doivent rien à l'art.
,, Pourquoi donc trouver mauvais
,, qu'elles aient un esprit qui ne
,, leur coute rien? On gate toutes les dispositions que leur a données

la Nature, on commence par negliger leur Education. On n'occupe leur esprit à rien de solide & le cœur en profite. „ Nous les
„ destinons à plaire, & elles ne
„ nous plaisent que par leurs gra-
„ ces ou par leurs vices. Il sem-
„ ble qu'elles ne soient faites que
„ pour être un spectacle agréable
„ à nos yeux. Elles ne songent
„ donc qu'à cultiver leurs agré-
„ mens, & se laissent aisement en-
„ trainer au penchant de la Natu-
„ re. Elles ne se refusent pas à
„ des gouts qu'elles ne croient pas
„ avoir reçus de la Nature pour
„ les combattre. Mais ce qu'il y
„ a de singulier c'est qu'en les for-
„ mant pour l'amour, nous leur
„ defendons l'usage de leurs agré-
„ mens, si vous les voulez aima-
„ bles & spirituelles (c'est une
„ Femme qui parle aux Hommes)
„ ne les abandonnez pas quand el-
„ les n'ont que cette sorte de me-

„ ri-

„ rite. Mais nous leur deman„ dons un melange & un mena„ gement de ces Qualitez qu'il eſt „ difficile d'attraper, & de redui„ re à une juſte meſure. " Je ne ſçais ſi cette illuſtre * Apologiſte du beau Sexe eſt bien fondée dans ſes plaintes. Il me ſemble que les Hommes n'exigent pas tant des Femmes. Il ſe trouve bien à la verité quelques genies bourrus qui ſouhaiteroient trouver en elles le vrai merite, choſe très-rare: mais eſt ce bien ce que la foule y cherche? Point du tout. *Philante*, diton, aime *Dorinthe*: il la recherche en mariage. Eſt-il de mauvais gout? elle eſt jeune, belle, bien faite, riche, & qui plus eſt elle tient le Dez dans toutes les Converſations, ſans faire bâiller ceux qui l'écoutent: C'eſt aſſez & même plus qu'il n'en faut. *Philante* ne

* Me. Lambert.

ne se doneroit il pas un ridicule dans le monde s'il exigeoit de *Dorinthe* un peu plus de retenuë & de circonspection, puisqu'elle a été élevée sous les yeux d'une mere Coquette? Seroit-il raisonnable d'aller lui faire une chicanne sur son peu de modestie dans les Eglises? tandis qu'elle voit sa Mere à ses côtez jetter sa vûe en long & en large pour d'écouvrir son Amant. L'a t'elle aperçu? elle lui fait une inclination, accompagnée d'un souris, & d'une oeillade capable de donner de l'amour aux cœurs les plus insensibles. Pendant tout ce manege, le Ministre préche la modestie: mais, bon! Est ce pour une Dame de son rang? Les preceptes de l'Evangile ne sont que pour les ames vulgaires. Les personnes de Qualité suivent une autre morale. De quel Droit donc, pretendroit-on empêcher *Dorinthe* de suivre un si bel exemple?

ple? Vraiement, ignore-t'elle les prerogatives de sa naissance jusqu'au point de se confondre avec le Peuple, quand elle est dans la maison de Dieu? Son Carosse, sa Livrée, son Equipage ne serviroient-ils qu'à la faire distinguer dans les Rues?

La Comedie, dit *Dorinthe* en conversation, m'a beaucoup plû aujourd'hui. Les Acteurs ont bien representé. Mais l'Opera! qu'en dites-vous? Il a été pitoïable. Bon Dieu! que je m'y suis ennuyée! *Dorinthe* ne s'aperçoit pas que par des discours de cette nature, elle ennuye les gens de bon sens. Il est vrai aussi que c'est par là qu'elle brille, & qu'elle se fait admirer des sots.

* *Clelie* fait profession publique de pieté. Sa parure est simple, son Equipage est modeste: sa table est frugale; sa maison est reglée, & ses

* V. Les hommes Ch. IV.

ſes Domeſtiques y vivent dans une parfaite union. Toutes les Familles malheureuſes lui ſont deja connuës, elle les viſite, elle va les conſoler : l'horreur des Priſons & des Cachots ne la rebutent point ; elle a ſes jours deſtinez pour s'y rendre, elle s'y rend ſans y manquer. Regardée comme la mere des Pauvres, ſes Antichambres en ſont pleines. On n'oſe l'aller voir ; on craint toujours de la detourner d'une oeuvre de charité. Ses Guides dans la pieté ont preſque ſeuls le Droit d'entrer chez elle, & de l'entretenir ſans l'ennuyer. Le croiroit on ? Deja elle poſſede à fonds le langage de la ſpiritualité ; les progrez qu'elle y a faits ſont ſurprenants. Qui que ce ſoit ne parle ſi dignement de la vertu, & ne condamne le vice avec plus de force & d'éloquence. Irremiſſible d'ailleurs ſur tout ce qui peut bleſſer une oreille ſcru-

pu-

pulеuſe une parole tant ſoit peu hazardée la fait frémir ; & peu s'en faut qu'elle ne regarde la gayeté même comme un crime. Clelie enfin eſt l'exemple de toute la ville, le modele que tous les maris pieux propoſent à leurs Epouſes. Quel changement! ſans doute, il feroit honneur à *Clelie*, il feroit triompher la Religion du deſordre public ; mais les filles de *Clelie* chargées de ſes depouilles les plus mondaines, elevées par elle-même dans la vanité, dans l'inaction, dans le gout du jeu & des ſpectacles, n'apprennent-elles pas ces filles que les vertus de la mere ne ſont que des vertus d'un certain âge; & que l'unique but ou elle tend par ſa Reforme, c'eſt à faire d'une nouvelle façon quelque bruit dans le monde.

CHAPITRE III.

De l'Amour Propre.

L'Amour propre eſt une paſſion, ou, le dirai-je, un vice qui nous rend aimables à nous mêmes & haïſſables à tout le monde, du moins à tout le monde qui penſe juſte. Cependant les Femmes ſe ſont ſi bien familiariſées avec l'amour propre qu'elles ſemblent avoir le Droit de s'en faire accroire ſur leur merite pretendu. Les unes ſe preferent à tout leur Sexe par leur naiſſance, ou leurs richeſſes, les autres par la fineſſe de leur taille, ou par l'eclat de leur tein. Les Laides mêmes s'imaginent effacer les diſgraces de la nature par des agrémens af-

affectés qui les rendent ridicules, & quoique nous regardions les Femmes comme fort au deſſous de nous, la vanité qui eſt leur caractere diſtinctif, fait qu'elles ſe preferent à tous les hommes du monde. Laiſſons leur la ſatisfaction de s'applaudir en ſecret.

Croiroit-on que la plupart des Femmes, ſi occupées d'elles-memes, fuſſent ſi peu jalouſes, de leur reputation, le croiroit-on, dis-je, ſi on n'en voyoit tous les jours des exemples criants. Il y en a quelques unes, je l'avoue, qui craignent moins de rougir à leurs propres yeux, que de ſe rendre mepriſables aux yeux des autres. Ainſi, quand elles peuvent donner carriere à leurs paſſions, ſans s'expoſer à la critique, elles donnent tête baiſſée dans les plus affreux deſordres. „ Ordinairement les perſon„ nes de ce Caractere perdent tout „ en perdant l'innocence, & quand

 leur

„ leur gloire est une fois immolée, „ elles ne ménagent plus rien. „ A dieux alors l'amour propre. On ne suit plus les impressions de cette passion si delicate, & pour ainsi dire imperceptible, à ceux qu'elle domine, & qui se glisse aisément dans tous les états, & dans toutes nos actions, desorte qu'il pourroit bien y avoir de l'amour propre dans les plus grands excès des femmes. Je dis que cela pourroit etre, mais je ne voudrois pas m'en rendre garand: j'ose dire avec plus de confiance qu'il accompagne la vertu la plus épurée. *Angelique* vit dans la retraite, sa modestie en toutes choses est presque sans exemple. Son assiduité aux trois Sermons du Dimanche, & son gout pour les bonnes lectures, sur tout de l'Ecriture Sainte, sont des choses admirables. O! qu'*Angelique* seroit agreable à Dieu, si en remplissant ses Devoirs avec tant d'exactitude, elle etoit indif-

indifferente ſur le peu d'attention qu'on y fait. Mais helas! ſon Amour propre gâte toutes ſes pratiques les plus ſaintes, aux yeux d'un être qui, ſans s'embarraſſer beaucoup de l'exterieur, veut avoir nôtre cœur, & qui demande que nous l'aimions, & le ſervions pour l'amour de lui-même. Comment dont pouroit-on lui plaire, en accompliſſant ſes préceptes, autant que notre foibleſſe, aidée de la grace nous en rend capables, en les accompliſſant, dis-je, pour etre eſtimé du monde?

J'avoue que le ſentiment qui court après l'eſtime des hommes eſt louable, & que la crainte d'en etre mepriſé eſt ſi utile, que c'eſt peut etre à elle ſeule que nous devons toutes les vertus des Femmes. „ Il „ faut leur rendre cette juſtice, „ dit *Mr. Bayle*, qu'il y en a un „ grand nombre qui s'abſtien„ nent de l'impudicité; mais ce

 n'eſt

„ n'eſt pas qu'elles aient naturelle-
„ ment un plus grand fonds de
„ ſainteté que les hommes, ou
„ que l'amour qu'elles ont pour
„ Dieu leur donne plus de force
„ pour reſiſter à la tentation. Qu'eſt
„ ce donc? c'eſt qu'elles ſont re-
„ tenuës par la dure loi de l'hon-
„ neur, qui les expoſe à l'infamie,
„ quand elles ſuccombent au pen-
„ chant de la Nature. Il eſt certain
„ que ſi les hommes n'euſſent
„ point attaché l'honneur des
„ Femmes à la chaſteté, les Fem-
„ mes ſeroient auſſi generalement
„ plongées dans les pechez de la
„ Chair que les hommes; & il y
„ a même beaucoup d'apparence
„ qu'elles s'y porteroient avec
„ plus d'ardeur, parce qu'il eſt
„ fort apparent que cette paſſion
„ eſt plus violente dans les Fem-
„ mes, que dans les hommes. „
Qu'on craigne le monde, qu'on
evite de lui donner du ſcandale, à
la

la bonne heure: mais ſi Angelique étoit veritablement Femme vertueuſe, elle ſeroit encore plus attentive à ſa conſcience, & elle chercheroit en premier lieu à s'édifier elle-même. Je la régarde avec mepris, je ne fais aucun cas de ſa vertu, par ce qu'elle s'en ſert pour fixer toutes les attentions ſur elle, & qu'elle ſe croit etre le centre de l'admiration publique. Mais quoi! puis-je raiſonnablement la mepriſer pour une foibleſſe inſeparable de la nature humaine? Qui ne ſait que l'Amour propre eſt logé dans les Cabanes des Bergers, comme dans les Palais des Rois? Tous, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, ſont entinchés de cette maudite paſſion: he! ne donnerons nous rien aux privileges du beau Sexe qui ſemble ſe l'être appropriée. Mais penſé-je bien à ce que je dis? Pourrois je, ſans crime, applaudir à Angelique, que ſon amour pro-

pre occupe si fort d'elle-même qu'il ne lui laisse que du degout pour tous les autres.

Une preuve que l'amour propre est le mobile de toute la conduite d'*Angelique*, & le Pivot sur lequel tourne son exterieur devot, c'est que, contre l'ordinaire de son Sexe, elle parle peu. On remarque dans ses discours un certain air gêné qui nous laisse apercevoir qu'elle ne dit pas tout ce qu'elle pense. C'est une maxime utile à l'amour propre *de savoir se taire*; „ Car dit un excellentissime Au-„ teur*, soit que le mouvement irre-„ gulier des esprits bouleverse dans „ l'ame l'arrangement des idées, soit „ qu'elle soit en butte par la natu-„ re de son être à toutes les ex-„ travagances qui l'agitent, quel-„ les folles pensées n'occupent pas dans

* L'Abbé de Varenes dans son ouvrage intitulé: *les hommes*.

„ dans l'interieur les gens qui nous „ paroiſſent les plus ſenſés. Re„ ver tout haut. rever tout bas, „ fait preſque toute la difference „ des eſprits Les ſages s'amuſent „ en ſecret de leur folie; les fous „ ne peuvent cacher la leur. „ Ce qui veut dire en bon françois que pour attaquer l'amour propre, il faut en avoir une bonne doſe. *De vives cenſures*, dit certain auteur, *& une critique continuelle cachent un amour propre très-delicat*. Ainſi je me vois contraint d'avouer que tous nos principes ſont corrompus, & que les plus honnêtes gens ſont les Dupes de leur Orgueil. Un petit grain de cette paſſion a fait la plupart des Martires & des Apoſtats, & elle eſt encore aujourd'hui l'ame de la charité. Croyez-vous que *Clorinde* ſeroit ſi exacte à mettre ſon offrande au Tronc en ſortant de l'Egliſe ſi elle ſçavoit que ceux qui la ſuivent n'y ſont

font pas attention? Croyez vous que Veſtalie fit tant de bien au jeune Philemon qu'elle a tiré du ſein de la miſere, & qu'elle traite comme ſon fils, ſi elle ſçavoit d'en être payée d'ingratitude? Elle n'eſt pas inſenſible ſur ce point. La reconnoiſſance qu'elle en attend, flatte par avance ſon amour propre. Sa vertu n'eſt pas eſtimable.
„ C'eſt un composé de peu de bon,
„ & de beaucoup de mauvais, d'a-
„ mour propre, de vaine gloire &
„ d'interêt. C'eſt un mêlange de
„ terre, ou l'on voit reluire cinq
„ ou ſix grains d'or: c'eſt une chi-
„ mere. Selon les hommes, c'eſt
„ l'art de paſſer pour parfait, c'eſt
„ une eſpece de Déïfication de
„ ſoi-même: ſelon Dieu, ce n'eſt
„ rien.

Du moins, me dira-t'on, vous ne pouvez nier que la vertu de *Philippile* ſoit ſolide. Depuis la mort de ſon mari, elle a quitté le mon-

monde, elle fuit les compagnies, elle ne s'occupe que de la priere, elle mepriſe les Richeſſes juſqu'à diſtribuer tous ſes biens aux Pauvres, n'aiant point d'Enfans à qui les laiſſer. Elle entretient *ſecretement* telles & telles Familles qui, ſans ſes liberalitez mourroient de faim. Bon! *Philippile* va à la gloire par la pauvreté. Ce chemin étant peu frayé, il eſt bien plus difficile à tenir que celui qu'on ſuit d'ordinaire, & les difficultez qu'elle y trouve flattent d'avantage ſon amour propre. Voyez comme elle ſe plaint depuis qu'elle a la fievre. On l'abandonne, dit elle; on ſemble la fuir, on la laiſſe ſeule dans ſon lit. Cet etat a-t'il quelque choſe de plus affreux, & de plus inſuportable que la miſere ou elle ſe reduit par ſes aumônes? car on ne peut nier qu'elle n'en faſſe de tout à fait extraordinaires. D'ou viennent donc ſes larmes & ſes

ſou-

ſoupirs ? c'eſt que la ſolitude ou elle ſe trouve depuis ſa maladie, lui fait apercevoir qu'on ne la plaint guere. Mais, admirez ſa biſarrerie! Ceux qui, comme moi, veulent lui temoigner la part qu'ils prennent à ſes maux, les renouvellent, & les augmentent. Elle croit alors qu'on la ſoupçonne de ne pas ſouffrir avec conſtance, ce qui eſt effectivement vrai. C'eſt pourtant l'amour propre qui produit des effets ſi contraires. Quel parti prendre avec *Philippile*? Mais le mal eſt qu'il y a quantité de femmes de ſon Caractere.

Alexia ſe moque du *quand dira-t'on*: elle avance à grands pas dans la vertu malgré la critique : elle eſt inſenſible aux traits les plus piquants de la medifance & de la Calomnie. Elle ſait qu'on taxe ſa Devotion de Bigotterie, mais elle mepriſe ceux qui en parlent ainſi, & ſe contente de gemir en ſecret

du

du tord qu'ils se font à eux mêmes. Abus! je me trouvai dernierement chez Alexia, ou un petit trait laché par megarde contre sa conduite, la reveilla de cette Letargie, si animée qu'elle m'interdisit sa maison. Vantez moi après cela l'insensibilité de cette Devote! Ceux qui ne savent pas ses allures, qui ignorent, sur son compte, mille anecdotes dont je suis bien instruit, lui font plus de plaisir que de chagrin en l'attaquant sur sa devotion. Elle a le plaisir de les taxer de Libertinage, & celui de croire qu'on est trompé par les apparences exterieures d'une feinte pieté.

Mais pour donner aux femmes un remede contre leur amour propre, il ne faut que les rapeller à leur premiere origine, & les faire souvenir que cette passion favorite peut être la source de toutes les vertus, lorsqu'elle ne les engagera

qu'à

ſe procurer les veritables biens, & à s'aimer aſſez pour ne trouver rien de dignes d'elles que Dieu ſeul. Alors tous leurs Dereglemens s'evanouiront, & elles n'aimeront juſqu'en elles mêmes que leur indifference pour tout le reſte.

Elles doivent encore apprendre à eſtimer les choſes, ſelon leur véritable merite, & pour cela, il faut, ſelon Me: Lambert, diſtinguer les Qualitez eſtimables & les agréables. Elles ne peuvent ſe flatter, generalement parlant, d'avoir les premieres, qui ſont réelles & intrinſeques aux choſes, & par les loix de la juſtice, ont un Droit naturel ſur notre eſtime. Pour les qualitez agreables, nous ne leur en diſputons point la poſſeſſion. Hé! plut à Dieu qne nous puſſions le faire! Mais, elles ne ſont que ſuperficielles. Elles ſe doivent à la diſpoſition de leurs organes, & à la force de leur imagination. Cela

„ Cela eſt ſi vrai, ajoute M^e^.
„ Lambert, qu'un même objet ne
„ fait pas les mêmes impreſſions
„ ſur tous les hommes, & que
„ ſouvent nos ſentimens changent,
„ ſans qu'il y ait rien de changé
„ dans l'objet. „



CHAPITRE IV.

De l'Etat de vie qu'on choisit.

LEs Demoiselles, parmi nous, n'ont pas à choisir pour embrasser un Etat. Il faut nécessairement qu'elles soient dans le monde, qu'elles y vivent, qu'elles y jouent un Rôle à leur maniere. Mais, parmi les Catholiques-Romains, appellez vulgaïrement *Papistes* le mariage & le Couvent sont les deux partis qui s'offrent à leur choix, ou pour parler plus juste, à celui de leurs Parens. Quoique tout le succès qu'on en doit attendre depende moins des Evenemens que de certaines dispositions, de certain gout, de certain penchant naturel, on ne les consulte guere là dessus. * Les Peres

* V. *Les hommes.* Ch. V.

res & meres reglent le ſort de leur famille, préciſement ſur le nombre de leurs enfans, ſur le plus ou le moins de bien qu'ils ont, & preſque toujours ſur la vanité qu'ils ont de les elever au deſſus de leur Etat; ou ſouvent, ſans que les enfans y entrent pour autre choſe que d'être les victimes malheureuſes qu'on ſacrifie à la bizarrerie d'une injuſte prédilection. *Agenor* a un fils qui promet beaucoup. Il a de la vivacité; il peut faire fortune dans le monde. Mais il a une fille qui emportera une grande partie de ſon bien. Triſte objet! On ne voit Aminthe dans la maiſon de ſon Pere qu'avec indignation. Elle eſt maltraitée par ſa mere & par ſon frere. On refuſe la Porte à de riches Partis qui la recherchent en mariage. Son inclination la porte à gouter les douceurs de cet Etat, au riſque d'en eſſuyer les amertumes. Mais ſi on la marie, tout

examiné, on sera obligé de lui donner vingt mille francs: c'est autant de rogné sur la portion de son frere. Patience, dit en soi même *Agenor*: il y a remede à tout. Faisons la Religieuse. Cet expedient n'est pas plutôt imaginé qu'on s'empresse de l'executer. Mais quelles en sont les suites? ,, La jeune Aminte,
,, dit l'Abbé de V * * * aussi con-
,, nue par sa sagesse que par sa
,, beauté, d'un esprit vif & solide;
,, s'appliquant avec ardeur à la Lec-
,, ture, & s'instruisant avec beau-
,, coup de fruit, habile à s'en ser-
,, vir, heureuse dans ses produc-
,, tions, polie dans ses discours,
,, modeste dans ses manieres, ju-
,, dicieuse dans le choix de ses oc-
,, cupations, connoissant ses de-
,, voirs, les remplissant avec exac-
,, titude; fuiant avec une sage pré-
,, caution le monde sans le haïr,
,, toujours tranquille, honnorée
,, enfin, respectée, aimée de tous

ceux

„ ceux qui la connoiſſoient ; la „ jeune Aminte, dis je, revêtuë „ depuis trois ans de l'habit de „ Vierge eſt le ſcandale de ſa mai- „ ſon par ſon horreur pour ſes de- „ voirs, par l'irregularité de ſa „ conduite, par le chagrin qui la „ conſume dans ſa retraite. Quel- „ le deſtinée! & qui pourroit s'i- „ maginer qu'on n'a ſongé qu'à la „ rendre heureuſe quand on l'a „ malgré elle renfermée dans un „ Cloître. „

„ Que peut-on eſperer ſur le ſa- „ lut de deux péres dont l'un en- „ leve à Dieu un Miniſtre digne „ de ſes Autels pour n'en faire „ qu'un Guerrier très-mediocre, & „ l'autre qui prive le monde d'une „ femme d'un grand merite, pour „ n'en faire qu'une Religieuſe ſans „ vertu". *Cephiſe* ennuyée du Celibat pour lequel elle n'etoit pas née, eſcalade à minuit la muraille du jardin, & ſuit ſon Amant dans

Païs étrangers où, elle fait valloir les droits de la conſcience pour juſtifier ſa fuite.

Amaliſſe, non moins meritante qu'Aminthe, & qui avoit eu le même ſort qu'elle, met le feu à ſon Couvent, en ſort à la faveur du deſordre, ſe jette entre les bras de Philemon qui ſe propoſoit de la mener je ne ſai où; mais aiant été reconnus & arretez ſur les terres de France, ils on fait un fin digne de leurs crimes. Ce ſont là des avantures d'à tous les jours. Plus d'une Aminte, & plus d'une Amaliſſe ſe reconnoîtront dans ces Portraits.

Il ne faut pas s'imaginer que toutes les Religieuſes le ſoient par le choix de leurs Parens. Souvent elles ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre caprice, ou à une indignation orgueilleuſe qui les perſuade qu'il n'y a point d'hommes dignes d'elles, tant elles preſument de

de leur petit merite Le deſeſpoir eſt quelque fois de la partie. Une ainée a vû marier ſa Cadette avant elle; cela ſeul l'a determinée à s'enſevelir dans un Cloître. Une Vocation de cette nature n'a-t'elle pas bien du merite devant Dieu? J'avouë qu'Elvire s'eſt jettée dans un Couvent, ſans que rien ait pû l'en empêcher, par un tout autre principe Ni la chair, ni le ſang n'ont eu part à ce choix; je ne ſoupçonne pas même que l'amour propre y ſoit entré pour quelque choſe. Uniquement occupée, avant ſa retraite, des devoirs d'une fille vertueuſe ſous les yeux d'une mere Chrêtienne, elle s'etoit défendu l'uſage des commoditez les plus innocentes; mais peu contente de ce ſacrifice, bien qu'il ait dû lui couter beaucoup, elle s'eſt condamnée à une penitence des plus rigides qui ſoit dans l'Etat Monaſtique. *Elvire* eſt le ſeul exemple

puiſſe me perſuader que ſon Sexe eſt capable de renoncer aux commoditez de la vie.

J'ai dit, au commencement de ce Chapitre que les filles, parmi les Reformez, n'avoient d'autre parti à prendre que le mariage; mais croyez vous qu'on ne trouve pas encore le ſecret de forcer leurs inclinations? Les Peres & meres tiennent à peu près la même conduite à cet egard que s'il ne s'agiſſoit que d'une affaire d'un jour. On peſe le merite des Amants au poids de leurs richeſſes. Quatre ou cinq mille livres plus ou moins, font pencher la balance: jugez en par cette hiſtoire: *Philis* avoit deux Amants qui la recherchoient ſerieuſement en mariage. L'un étoit un jeune homme de bonne Famille, bien fait, bien elevé & poſſedant toutes les belles qualitez du corps & de l'eſprit: mais il avoit peu de bien. L'autre étoit groſſier

dans

dans toutes ſes manieres, toujours mal propre dans ſes habillemens, ſans education, ſans eſprit, connu de toute la ville pour un brutal fiefé : d'ailleurs c'etoit un jeune homme ſort laborieux, & par deſſus tout qui avoit le double plus de bien que ſon Rival. Il obtint *Philis* à la premiere demande qu'il en fit. Elle ſe flattoit depuis longtems de la douce eſperance d'offrir un jour à l'Himen, entre les bras d'un Epoux, l'agréable ſacrifice de ſa virginité. Mais dez qu'elle apprit que Florimond lui étoit deſtiné, elle devint inſenſible ſur ce point. Tous les beaux ſentimens qui l'avoient occupée depuis l'age de 15. ans juſques là, s'evanouirent en un moment. Son cœur ſi tendre auparavant, fut metamorphoſé tout à coup en un Rocher. Cependant il fallut obéïr, & en moins d'un mois, elle fut remiſe au pouvoir de ſon nouveau mari *Clitandre*,

c'etoit le nom de l'autre pretendant, ne parut point mortifié du mepris qu'on faisoit de lui, bienque dans le fonds il y fut très sensible, & qu'il pestât de bon cœur contre la Fortune qui sembloit l'avoir oublié dans la distribution de ses graces: je ne doute pas même que convaincu de son propre merite, il ne repetat souvent:

En amour comme dans le jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide;
Et le merite sert bien peu
Ou sans ordre & sans choix la Fortune preside;
Du plus aimable & du plus amoureux,
Du plus adroit & du plus genereux,
Souvent le malheur est extrême;
Et souvent sans y penser même
Le plus sot est le plus heureux.

Jusques là, il auroit eu raison de le dire mais enfin le bonheur lui en voulut au point que son aimable maîtresse, le jour même de sa nôce, lui accorda les dernieres faveurs. Je ne raporterai point de quel-

quelle maniere la chofe arriva. Qu'on imagine une avanture toute des plus extraordinaires, & peut être ne réuffira-t'on pas encore à fe faire une idée jufte de celle qui procura le bonheur de nos deux amans. Il me fuffit de dire que cette premiere entrevue leur aiant fi bien réuffie, *Philis* continue à fe dedommager avec *Clitandre* des chagrins que lui caufe la mauvaife humeur de fon Epoux. Il y a fix ou fept ans que ce petit manege dure, fans que Florimond s'en foit encore aperçu. Je demande *fur qui retombe le crime de* Philis, *& à qui croit-on que Dieu en demandera compte?* Elle eft coupable d'Adultere, j'en conviens : mais pourquoi l'a-t'on unie pour toujours, contre fon gré, avec un homme qui paroit plutot né pour paffer fa vie dans les bois avec des Bêtes feroces, qu'avec des perfonnes raifonnables?

CHA-

CHAPITRE V.

De la Religion & de la Devotion des Femmes.

L'Impieté, je l'ai deja dis, n'eſt point le vice des Femmes. Elles ont beaucoup plus de Religion que les hommes, il faut leur rendre cette juſtice. Mais il me ſemble que toutes les Femmes devroient être de la Religion Romaine: elles eviteroient les fraix d'un examen long & ennuyeux dont elles ne ſont guere capables. Elles pourroient alors, ſans ſcrupule, ſuivre, comme elles font toutes, la Religion de leur mere. Une foi vague eſt leur fait: mais pour croire certains articles preferablement à d'autres, pour ſe convaincre de la verité d'un ſiſteme de Theologie,

gie, il faut lire, examiner, peser les raisons des deux partis: il leur en couteroit trop de soins & de peines. On a bien plutôt fait de croire tout ce que l'Eglise croit, supposant qu'elle a toujours raison, quoi qu'elle enseigne blanc & noir. Charmante Religion! si l'on va au Ciel par ce chemin-là, c'est bien le plus facile & le plus court.

Nos Dames Reformées ne s'embarrassent guere plus d'examiner leur Religion que si elles étoient Catoliques. Cependant elles sont exterieurement si persuadées de sa verité, qu'on voit en toutes occasions éclater leur Zele pour la conversion des Papistes: on voit qu'elles sont fort empressées à procurer quelque bien être à un maraud de Moine defroqué, fort assiduës aux exercices de pieté. Mais aussi on n'ignore pas que leur immodestie dans les Temples, & les dereglemens ou la plupart des Femmes

se

ſe livrent, font fremir les honnêtes gens & meritent une vive cenſure.

A voir l'air dont nos Dames vont entendre prêcher la parole de Dieu, leur contenance quand elles ſont dans l'Egliſe, ne ſemble-t'il pas que la Religion eſt devenuë une mode, & qu'on va au ſermon parce qu'on s'en eſt fait une eſpece d'habitude?

Beliſe a, dit-elle, un grand mal de gorge, une migraine, ou tout ce qu'il vous plaira: mais n'allez pas lui ſuppoſer une maladie qui l'oblige à tenir le lit, ou du moins à garder la chambre. Elle y demeure pour tant ſix ſemaines ſans en ſortir. Elle jouë, elle reçoit des viſites. On ne la voit point à l'Egliſe: elle en accuſe avec aigreur la petite indiſpoſition dont elle ſe plaint. Elle paroit enfin ſur l'horiſon, & je comprens en la revoyant qu'elle a voulu donner le tems à ſa

Cou-

Couturiere de lui faire un habit de Brocard, ou reprendre ſon embonpoint, ou bien enfin attendre que Mr. * * prêchat. Je ſuis presque aſſuré que ce dernier motif à le plus contribué à ſa retraite, quoique peut être les deux autres y aient auſſi eu quelque part. Les Paſteurs, qui prêchent la parole de Dieu tout ſimplement, qui n'ont pas en Chaire ce bel air qui fait admirer le Predicateur à la mode, ne ſont pas courus. Qu'iroit on faire à l'Egliſe pour entendre ces Miniſtres qui ne ſavent point orner leurs, diſcours d'expreſſions empoulées, ni arrondir leurs periodes. „ Autrefois & du tems des Apôtres,
„ dit un Auteur, on ſe contentoit
„ d'ecouter la verité nuë, ſeche &
„ ſans apparence : elle etoit bien
„ reçue de quelque part qu'elle
„ vint, & c'etoit toujours la veri-
„ té. A preſent on ne peut plus ſe
„ ſauver d'une maniere ſi baſſe,

dirai-

„ je, & ſi vulgaire. La mode eſt
„ venuë d'ecouter un jeune Ora-
„ teur, bien fait, dont les geſtes
„ ſont aiſés, la voix touchante &
„ delicate, qui crie & crie avec
„ art, qui parle & parle avec
„ Eſprit, qui prononce des perio-
„ des bien arrondies, d'une ca-
„ dence admirable, & dont l'oreil-
„ le eſt ravie. Il finit trop tôt ſon
„ diſcours, cet excellent Orateur.
„ Avec qu'elle avidité ne faiſiſſoit-
„ on pas ſes raiſons? Si l'on doit
„ ſe plaindre, c'eſt que ni lui, ni
„ ſes Auditeurs n'ont pas trouvé la
„ verité, mais ils ne la cher-
„ choient pas. Il étoit venu ex-
„ poſer au Public ſa taille & ſa
„ bonne mine, ſes geſtes & ſes
„ manieres delicates, ſon eſprit.
„ Eux de leur coté n'avoient eu
„ deſſein que de voir un homme
„ beau, bien fait, dont la voix
„ fut nette, & la parole agréable;
„ les voilà contents les uns des
autres

„ autres.„ *Belise*, ſurtout qui, à coup ſûr, n'y étoit point venuë par d'autres motifs, s'en retourne très ſatisfaite, après avoir pris le divertiſſement de la devotion.

Croyez vous que *Liſimie* ait des ſentimens plus ſcrupuleux, plus épurez ſur les pratiques de la Religion, que *Beliſe*? Point du tout. Elle eſt un peu plus aſſiduë à l'Egliſe, mais auſſi elle s'y rend pour cenſurer & pour médire, comme *Cloris* n'y vient que pour voir & être vuë. Ou trouveroit-on une jeune fille, ou une jeune femme, je dis-même de celles qui ſont les plus aſſiduës aux temples, qui y vienne dans le deſſein de s'aquiter d'un devoir que Dieu impoſe à tous ceux qui font profeſſion de croire en lui? Car, qui dit une *Devote*, ne dit pas toujours une perſonne qui a de la Devotion. Ce ſont deux choſes très-differentes:

elles sont même opposées dans le langage vulgaire. Une Devote c'est une femme bizarre, chagrine, qui se scandalise des actions des autres, qui choque tout le monde, & que tout le monde craint & méprise. „ Etre exact à se montrer „ dans les lieux destinez à la pieté, „ y prier toujours, & fort haut; „ juger mal de la probité des assis-„ tants, s'y admirer & s'enfler, „ c'est là ce qu'on appelle devenir „ Devot. Avoir de la Devotion, „ c'est être paisible, doux affable, „ & Religieux en même tems; „ c'est censurer le vice sans colere, „ c'est elever la vertu sans passion, „ servir Dieu sans exterieur, le „ prier sans bruit, frequenter les „ Eglises, comme sans dessein, „ être pieux sans en avoir le Re-„ nom. C'est menager ses Remon-„ trances, les reserver pour de „ bonnes occasions, & ne pas ex-„ poser temerairement la vertu.

C'est

„ C'eſt ſupporter les hommes, „ ſouffrir leurs actions, ſe reduire „ au gout ordinaire, s'il eſt bon; „ l'abandonner, ſans le donner à „ connoître, s'il eſt corrom- „ pu . . . . Une Devote fait „ mepriſer la Religion, une Fem- „ me pieuſe la fait craindre & ad- „ mirer. L'exterieur en eſt farou- „ che & trompeur, à en juger par „ la premiere; il eſt grand, aima- „ ble, & honnête à en juger par la „ ſeconde. „

La Devotion qui regne aujourd'hui, & l'hypocriſie, ou ſi vous voulez la Bigotterie ſont à peu près la même choſe. Les Eſprits bornés & incapables d'une ſerieuſe application pour la recherche de la verité, y ſont très-ſujets. C'eſt par cette raiſon qu'elle eſt bien plus generale parmi les femmes, que parmi les hommes. Elle eſt bien ſouvent l'effet du temperemment. L'Amour propre l'enfante

aussi quelquefois. En un mot la Bigotterie nous porte, dit un Auteur *Anglois*, à des passions furieuses sur les sujets les moins interessants. Ainsi nous ne pouvons la regarder, suivant cette idée, que comme un vice qui nous rend Ennemis jurés de toute contradiction. Une fausse Devote ne pardonne jamais, & regarde comme ses Ennemis mortels ceux qui voudroient la detromper. „ D'ailleurs une Bigotte trouve dans ses moindres
„ idées tant d'importance, qu'en
„ les trouvant chez un autre, elle les considere comme le plus
„ solide merite; & les qualitez les
„ plus éminentes perdent tout leur
„ prix dans ceux qui n'admettent
„ pas jusqu'à la moindre de ses opinions favorites. Chez elle, ceux
„ qui n'adoptent pas les Rites de
„ sa Secte ne sont pas Chrêtiens,
„ quand ils reconnoîtroient toutes
„ les Veritez de l'Evangile, &
que

„ que leur conduite y feroit par-
„ faitement conforme. Elle ref-
„ pectera comme un foutien de
„ l'Eglife cet autre qui s'emporte
„ contre les Non-Conformiftes,
„ quand il ne fauroit rendre la
„ moindre raifon de ce qu'il croit,
„ & que dans fa maniere de vivre,
„ il choque les préceptes les plus
„ clairs du Chriftianifme." Animée d'un zele cruel & farouche, on l'entend fouhaiter la perte de ceux qui ne donnent pas dans fes travers. Bien plus encore. Elle voudroit etre chargée de l'adminiftration de la juftice, pour faire main baffe, non pas fur les malfaiteurs, mais fur ceux qui n'ont pas le Don de la foy. Et quoiqu'elle foit alterée de fang humain, elle ofe pourtant encore fe dire Chrêtienne & Chrêtienne Reformée. Elle meprife en cette occafion les principes fur lesquels elle fe fonde pour reprocher aux *Papiftes* l'af-

 freufe

freuſe boucherie qu'ils on fait des Proteſtants en *France*. Mais ce n'eſt pas tout encore. La Bigotterie, ainſi que Jeſus Chriſt nous l'apprend lui-même dans le Portrait qu'il nous trace des Phariſiens, la bigotterie nous attache ſcrupuleuſement à de petites pratiques indifferentes, comme ſeroit de ne point manger, ſans s'etre lavé les mains, &c. & elle nous fait negliger ce qu'il y a d'eſſentiel dans la Religion; à peu près comme ce Montagnard du Royaume de *Naples* qui venant à Confeſſe, & étant interrogé ſur les crimes qu'il pouvoit avoir commis, repondit d'un grand ſerieux: *j'ai avalé par hazard quelques gouttes, de petit lait qui, de la preſſe ou je faiſois le fromage, a rejailli dans ma bouche. C'eſt là le ſeul peché dont je me ſens coupable.* Le Prêtre voiant la ſimplicité de ce bon vilageois, lui demanda s'il n'avoit point eu de part aux vols & aux meur-

tres qui ſe faiſoient tous les jours dans les montagnes ; il repondit ingenûment qu'oui ; mais qu'il n'y trouvoit point de mal, & que la Confeſſion n'avoit rien de commun avec une choſe pratiquée par tous les Bergers.

Enfin, la Bigotterie, ſelon l'Auteur Anglois que j'ai deja cité, fait ceder les interets les plus puiſſants & les plus ſacrez parmi les hommes, à l'interêt particulier d'une Secte fanatique. Faire un Proſelite, eſt, ſuivant les idées d'une Devote, quelques choſe de plus conſiderable que de ſauver un Etat. En un mot ,, la Bigotterie eſt une yvroye ,, qui, à moins d'etre deracinée, ,, ruine toutes les productions du ,, terroir qui la nourrit ; elle eſt ,, abominable dans ſes effets, autant qu'elle eſt deraiſonnable ,, dans ſes cauſes. *C'eſt un vice lâche* : il porte l'homme à fermer ,, ſes yeux pour ſuivre les autres

„ dans l'obſcurité, à renoncer à
„ ſa propre raiſon, le preſent le
„ plus beau de la divinité, & la
„ plus noble prerogative de notre
„ nature. *C'eſt un vice impoli &*
„ *contraire à l'humanité*; il nous
„ fait rompre en viſiere à tout le
„ monde, & nous rend uſurpa-
„ teurs de la liberté de raiſonner
„ qu'on ne peut oter aux autres,
„ pour en jouir ſeul, ſans violer
„ les Droits de la Societé. *C'eſt un*
„ *vice Anti Chrêtien* & directe-
„ ment oppoſé à l'humilité, la ba-
„ ſe de l'Evangile, qui nous or-
„ donne d'eſtimer les autres com-
„ me plus excellens que nous-mê-
„ mes. Ce vice eſt le poiſon de la
„ Philoſophie & de la verité,
„ puis qu'il nous ôte tout moien
„ de nous éclaircir & d'augmenter
„ nos connoiſſances. *Sur tout, ce*
„ *vice eſt pernicieux pour la Poli-*
„ *tique*; quand on lui lâche le
„ frein, il s'echape en jalouſies,
en

„ en animositez, en violences, „ en persecutions, en guerres sanglantes, & barbares. Un Royaume de Bigots ressembleroit „ à l'Etat de la Nature, ou chaque, „ Particulier auroit à craindre de „ tous les autres. „ Telle est l'idée qu'on peut se former de la devotion qui fait de nos jours tout le christianisme de la plupart des femmes & même des trois quarts des hommes. Le Nom de Chrêtien ne sert plus qu'à nous mettre à couvert de ces passions brutales qui feroient honte à un honnête Payen. Est ce là l'Esprit de la Religion que J. C. nous a enseignée? Rougissez, *Belise* Rougissez de cette frenesie qui vous rend esclave du Jeune *Licion.* Est ce la Religion qui vous a empêché jusqu'à present, de lui faire un sacrifice de votre pudicité? Ignorez-vous, *Lycie*, ce que vous avez entendu prêcher cent fois que le

Caractere du Christianisme est la douceur, l'humilité & la patience: comment donc osez vous venir aux Assemblées Chrêtiennes, puis que vous ne respirez que vengeance & que haine? Comment osez vous paroître dans la maison de Dieu plus bouffie d'orgueil, que de la graisse qui vous etouffe? Apprenez qu'avec de pareilles, dispositions vous ne pouvez pretendre à l'heritage de ceux *qui sont doux & humbles de cœur*. Vous ne pouvez souffrir à vos côtez une vieille couverte de haillons: craignez ou plutot tremblez que votre jeunesse & votre parure ne vous rendent indignes d'approcher du fils de Dieu. En un mot, *Belise*, devenez humble & modeste: pratiquez vos devoirs pour l'amour de Dieu seul, & alors, je ne taxerai plus votre Religion d'hypocrisie, ni votre Devotion de Bigotterie. Mais je fremis quand je pense combien vous

étes

êtes eloignée d'un changement qui vous seroit si avantageux. Neanmoins, pour le faciliter autant qu'il est en nous, voici quelques moïens dont vous pouvez faire usage, contre un mal qui semble être sans remede.

1. Defaites vous de cette orgueilleuse presomtion qui vous fait regarder avec mepris ceux qui ne vous imitent pas en tout, & qui ne seront tenus de le faire que quand vous imiterez vous-même J.C. modele de l'humilité la plus parfaite.

2. Pensez souvent combien l'Esprit humain est, par sa nature, sujet à l'Erreur, & ne decidez plus avec precipitation, sur des Questions que vous n'entendez point.

3. N'ayez plus pour les personnes de differentes Religions ce mepris dont nous avez affecté jusqu'à present de donner des marques publiques. Frequentez les, bien loin de

de les fuir. Le commerce que vous aurez avec elles etendra vos connoissances, & vous frayera un chemin pour parvenir à la verité.

4. Ayez sur tout une probité sans faste, & un amour genereux pour la verité.

5. Ne changez point de sentiment à la legere, & sans avoir murement examiné & pesé les raisons pour & contre. Agir autrement, c'est faire peu de cas de la Religion, c'est fouler aux pieds les loix sacrées & inviolables de la conscience, c'est enfin mepriser, ou pour mieux dire insulter Dieu lui-même sur le thrône de sa gloire.

CHA-

CHAPITRE VI.

De l'Amour & des Dereglemens daus lesquels cette passion jette les Femmes.

L'Amour, quoi qu'agreable quelquefois par les douces illusions dont il flatte nos esperames, tient le plus souvent d'une espece de frenesie ou de fureur aveugle & brutale * qui nous ôte entierement l'usage de la raison:

Ne

* C'est ce qu'Horace disoit à sa Chere *Lydie*, dans l'Ode XXV. du 1. livre;

Cùm tibi flagrans amor & libido,
Quæ solet Matres furiare Equorum,
Saviet circà Jecur ulcerosum
Non sine questu.

Ne cherchons point un vain detour
Pour excuser nôtre foiblesse;
Les premiers soupirs de l'Amour
Sont les derniers de la Sagesse.

Cette passion fougueuse nous convainc de la foiblesse de nôtre nature, en même tems qu'elle nous apprend à en connoître la force & les prerogatives, qui nous raprochent le plus de la Divinité, par la faculté que nous avons de produire nos semblables. Voyez ce qu'en dit *Horace*; Poëte qui a transmis à la Posterité, le souvenir de ses Amours, & les noms de ses diverses Maîtresses. C'etoit un sçavant aussi fameux, & peut être plus chez les anciens *Romains* par ses galanteries, que par ses Ecrits. Et qu'on ne s'en etonne pas: les Philosophes qui paroissent les plus insensibles, ressentent quelquefois les feux de l'Amour.

Veut-

Veut-on ſavoir tous les deſordres que cette paſſion peut produire dans le cœur, on n'a qu'à lire la peinture vive qu'Ovide nous a donnée de l'Amour de *Byblis* jour ſon frere *Caune*. * „ D'abord, cette fille ne crut pas, dit-il, que
„ ſa paſſion s'appellat Amour. Baiſer ſon frere à toute heure, lui
„ paroiſſoit un effet de l'Amitié
„ fraternelle: mais enfin cette
„ paſſion ſe declara peu à peu.
„ Toutes les fois qu'elle devoit
„ voir ſon frere, elle étoit plus
„ curieuſe de ſe parer, Elle avoit
„ plus d'envie qu'auparavant, de
„ paroitre belle à ſes yeux; &
„ lorſque quelque fille qu'elle
„ croyoit plus belle qu'elle pa-
„ roiſſoit auprès de lui, elle en
„ étoit auſſi-tot jalouſe. Nean-
„ moins elle ne connoiſſoit pas
„ encore ni ſa paſſion, ni elle-
mê-

* Ovide metamorph. l. IX. fable II.

„ honte. Elle veut dechirer sa „ lettre, & aussitot elle ne le veut „ plus, elle ne sait ce qu'elle „ veut & tout ce qu'elle veut lui „ deplait. On eut vû sur son visa- „ ge un melange d'audace, & de „ crainte. Elle avoit mis dans „ sa lettre le nom de sœur, mais „ elle l'effaça en la relisant „ *Caune* reçut très-mal cette Lettre qui avoit couté tant de peines à *Biblis*: cette pauvre fille s'imagine qu'elle a eu tord de se confier à du papier, & qu'elle auroit mieux fait de decouvrir elle-même sa passion. „ Son Esprit de- „ meura dans un trouble étrange. „ Bien qu'elle se repentit d'avoir „ voulu tenter son frere, elle veut „ pourtant le tenter encore. Elle „ renonce à la modestie, elle lui „ parle même, & lorsqu'elle a „ été cent fois refusée, elle s'ex- „ pose encore au hazard d'essuyer „ de nouveaux refus. Enfin *Caune*

„ qui voyoit que l'aveuglement de
„ sa sœur ne guerissoit point, &
„ que sa fureur n'avoit point de
„ fin, abandonna sa Patrie, & al-
„ la bâtir une ville dans un Païs
„ étranger, s'imaginant que son
„ absence étoit l'unique remede à
„ la passion de sa sœur. Mais
„ cette miserable fille en devint
„ plus furieuse. Elle dechira ses
„ habits, elle s'arracha les che-
„ veux & la fureur la transporta de
„ telle sorte, qu'elle n'eut point
„ de honte d'avouer que le mal
„ qu'elle enduroit, procedoit de
„ son Amour & des mepris de son
„ frere." Encore seroit-on heureux si ce que l'Amour fait souffrir apprenoit à s'en passer; mais helas! il n'est propre qu'à nous jetter dans le desespoir, quand on ne peut jouir de l'objet aimé.

Ainsi, cette passion etant aussi vive qu'elle l'est, on a tout lieu de s'etonner qu'on puisse lui en asso-

cier

cier d'autres: mais d'ailleurs, c'est une raison pour n'être point surpris qu'elle porte les Femmes à des dereglemens qui deshonnorent la Religion, & causent tant de troubles dans la societé. Car plus un vice est infame, & plus les Femmes s'y livrent, * & même avec une espece de fureur. Aussi voit-on par tout, & jusqu'à *Rome* des lieux publics, consacrés aux plus infames debauches, & ou l'on voit des filles & des Femmes, sans honte & sans pudeur, faire commerce de leurs corps. C'est le metier dont elles vivent. Mr. de St. *Didier*, Gentilhomme du Comte d'*Avaux*, dans la Relation qu'il nous a donnée de la ville de Venise, assure que *de dix filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les meres & les Tantes sont elles-mêmes*

* *Fortem animum præstant rebus quas turpiter Audent*, Juvenal sat. 6. vs. 197.

mes le marché, & *conviennent du prix de la virginité de leurs filles, pour un certain tems, moiennant cent ou deux cents ducats, pour faire, disent elles, de quoi les marier.* Il ajoute qu'il *se trouva un jour à un Traite ae cette nature*, & *qu'un Gentilhomme étranger, de sa connoissance, etant depuis quelque tems en marché pour une fille*, & *differant toujours à donner une reponse positive, sur ce qu'il ne lui trouvoit pas assez d'embonpoint*, & *qu'elle n'avoit pas encore la gorge bien formée, la Tante lui dit qu'il ne falloit pas être plus long-tems à se deteminer, parce que le P. Predicateur d'un des premiers Couvents de Venise qu'elle nomma, etoit entré en traité*; & *avoit deja fait une offre raisonnable.* Il dit aussi que c'est l'opinion commune de tout le monde à Venise, qu'*un seul frere se marie pour tous les autres*, & *que cela*

cela ne ſe dit pas ſans fondement, mais qu'il ſeroit inutile d'en vouloir donner des preuves . . . . . . Il ajoute que *ceux qui connoiſſent autant Rome que Veniſe ſont en peine de decider en laquelle de ces deux villes, il y a plus de Courtiſannes, & plus de Libertinage.* Heureux! ſi ces deſordres etoient renfermés dans les bornes de *l'Italie*, mais la corruption eſt paſſée du Sanctuaire au Parvis du Temple. Les Païs les plus eloignez de *Rome* cette ville ſi celebre du tems de St. *Paul*, par la foi des fidèles, ne lui cedent en rien pour la Debauche. En *France*, en *Allemagne*, en *Hollande*, &c. on voit à peuprès les mêmes deſordres. On auroit auſſi-tot trouvé un Cygne noir qu'une femme veritablement vertueuſe. *

On

* *Rara avis in terris, nigroque ſimillima Cygnc.* Juvenal. Sat. VI. vſ. 164.

On me dira peut être qu'il n'y a que des Femmes du commun qui fassent negoce de la vertu, ou plutot de l'impudicité la plus outrée. Mais je n'en excepte point les Dames de la premiere volée. Qu'on y prenne bien garde, elles donnent souvent l'exemple, & elles autorisent les desordres; car elles sont enhardies à commettre toutes sortes de crimes par l'impunité, qui est un des privileges attachez à la grandeur. Les mœurs sont-elles moins corrompuës aujourd'hui que du tems d'*Horace* & de *Juvenal*? Bien loin de là: j'ose dire que les passions augmentent & se fortifient à mesure que le monde vieillit. Or, quels n'etoient pas à *Rome*, & par tout ailleurs les dereglemens des Femmes de Distinction, sous le regne d'*Auguste* & de ses Successeurs? Ne voyoit-on pas alors des Dames qui pouvoient compter parmi leurs Ancêtres, je ne sais combien

bien de Confuls, aller impudemment fe faire infcrire chez les Ediles pour fe mettre à l'abri de la rigueur des loix ? C'eft ce que fit *Veftilia* qui étoit d'une famille Pretorienne, fuivant en cela, dit *Tacite*, la coutume établie depuis long-tems à *Rome*, ou l'on croyoit affez punir les Femmes debauchées par la honte d'un aveu fincere de leur Crime. *Suetone* * nous apprend, que les Dames Romaines aimoient mieux perdre les prérogatives & les honneurs attachez à leur naiffance, & donner leur nom dans les Regiftres publics des Ediles, que de ne pas s'abandonner à toute la corruption de leur cœur.

Juvenal nous reprefente † quelques

* Sueton. in Tiber. c. 35.

† *Lenonum ancillas pofita Saufeia Corona*
Provocat & tollit pendentis præmia coxæ . . .
Palmam inter Dominas virtus natalibus
Æquat. Juvenal. fat. VI. vf. 319. &c.

ques Dames de ſon ſiécle défiant à l'Eſcrime d'Amour, les ſervantes des Lieux infames ou elles alloient éprouver leurs forces. Elles preferent, dit ce Poëte, la victoire qu'elles y remportent à leur naiſſance même quelque illuſtre qu'elle ſoit; & quand elles ſont dans les grottes obſcures ou elles ſacrifient à Venus, agitées de tranſports furieux, elles s'ecrient toutes enſemble: „ Nous voici donc dans un „ lieu ou tout nous eſt permis! „ Qu'on nous amene des hommes. „ Quoi! nos amans ſont endormis? He bien qu'on nous faſſe „ venir de jeunes garçons deguiſez „ en filles. S'il ne s'en trouve „ point ſur le champ, continue „ Juvenal, elles font appeller des „ Eſclaves. Au defaut de ceux-ci, „ elles envoient querir, l'argent à „ la main, des Porteurs d'eau. „ Que ſai-je? Plutot que de ne „ pas aſſouvir leur brutale paſſion, elles

„ elles n'auroient pas honte d'a-
„ voir recours aux Bêtes mêmes. *
Encore un coup, il faudroit ne guere connoître les mœurs de nôtre siécle, pour s'en former une idée plus avantageuse. Si j'etois homme à peindre d'après nature, ou si l'on pouvoit dire la verité sans courir aucun risque, je pourrois donner ici des Portraits, ou l'on reconnoîtroit bien des Dames de nos jours. Mais au defaut de cela, les Lecteurs judicieux pourront appliquer à qui bon leur semblera les paroles de Juvenal que je viens de citer. C'est une copie dont il y a eu dans tous les tems beaucoup d'Originaux.

Après

* *Jam fas est, admitte viros, dormitat adulter?*
Illa jubet sumto juvenem properare Cucullo.
Si nihil est servis incurritur: abstuleris spem
Servorum, veniet conductor aquarius: hic si
Quæritur, & desunt homines, mora nulla per ipsam
Quo minùs imposito clunem summittat Asello.
Juvenal Sat. 6. vs. 326.

Après tout l'Amour n'eſt condamnable qu'autant qu'il cauſe les dereglemens dont on vient de parler. Quand cette paſſion eſt bien reglée, & qu'elle ne nous fait point franchir les bornes de la chaſteté & de la pudeur, elle n'a rien que de très-legitime.

Je ſais bien qu'un Amant eſt toujours agité de quelque tranſport, mais la paſſion qui le domine, & qu'on nomme, dans l'iſle de Cythere, *la belle paſſion*, ne lui fait pas toujours fouler aux pieds les loix de la Religion & de l'honnêteté.

* Eſt-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un merite éclatant allume dans une ame?
Et feroit-ce un bonheur de reſpirer le Jour
Si d'entre les mortels on banniſſoit l'Amour?
Non, non, tous les plaiſirs ſe gouttent à le ſuivre,
Et vivre ſans aimer, n'eſt pas proprement vivre.

Les

* Moliere.

Les biens, la gloire, les grandeurs,
Les ſceptres qui font tant d'envie,
Tout n'eſt rien ſi l'Amour n'y mele ſes ardeurs
Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſir dans
la vie.

Mais ces maximes ne doivent pas être priſes au pied de la lettre. Elles ne ſont pas vraies en tout ſens, & franchement, elles ne conviennent qu'à un très-petit nombre de perſonnes. qui ſont aſſez maîtreſſes d'elles-mêmes pour dire:

Si pouſſer des ſoupirs & pleurer nuit & jour
C'eſt le premier tribut que l'on paie à l'Amout,
Avant qu'entrer ſous ſa puiſſance,
Je veux qu'il m'en donne quittance.

Car ſi l'on ne ſe ſent pas aſſez de force d'Eſprit, pour eteindre, quand on le voudra, les étincelles qui pourroient cauſer un incendie, il faut eviter juſques aux engagemens

mens les plus innocens. Les jeux ſe tournent quelques fois en affaires ſerieuſes. Mais, en bonne foi, qu'eſt ce que les Moraliſtes les plus rigides, trouveroient de criminel dans les ſoupirs de deux jeunes cœurs faits l'un pour l'autre, & qui ſouhaitent paſſionement d'être réunis par les liens du mariage? Pourroient-ils blamer la jeune L * * * de ſes empseſſemens pour le Marquis de C* * *? Elle l'aime, elle en eſt aimée. Du reſte, elle eſt d'une vertu ſolide & reconnuë; elle fuit avec autant de ſoins la compagnie de tout autre homme, qu'elle recherche avec avidité celle de cet heureux Amant. Pour moi, j'approuve en elle juſqu'à ces agréables fureurs de l'Amour, qui lui ſont dire, après *Sapho*:

Heureux! qui près de toi pour toi ſeul ſoupire,
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire;
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils
l'egaler?

Je

Je ſens de veine en veine une ſubtile flame,
Courir par tout mon corps ſi tot que je te vois
Et dans les doux tranſports où s'egare mon
Ame
Je ne ſaurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus ſe repand ſur ma vûe
Je n'entends plus, je tombe en de douces
langueurs
Et pâle, ſans haleïne, interdite, éperduë,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me
meurs.

Oui, je le ſoutiens, quelqu'animé, & quelque paſſioné que ſoit ce langage, il eſt très-permis à L*** de le tenir. Son Amant eſt ſage & digne d'elle. Les motifs qui les font agir l'un & l'autre, ſont juſtes & Chrêtiens. On ne peut donc raiſonnablement, trouver mauvais qu'ils ſe temoignent reciproquement ce qu'ils ſentent l'un pour l'autre.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Continence & de la Chasteté.

Y A-t'il encore dans le monde un reste de ces vertus que nos bons Peres appelloient Continence & Chastete? C'est-là une question qu'on me feroit, sans doute, après avoir lû le Chapitre precedent, si je ne la prevenois ici. Question à la quelle je repons que ces vertus ne sont pas encore tout à fait bannies du Christianisme. Oui : on a encore la satisfaction de voir des Femmes vertueuses & chastes, au milieu de l'impudicité qui semble inonder le genre humain. Et je ne doute point que parmi ce grand nombre de Devotes qui peuplent les Couvents, il n'y ait quelques vesta-

veſtales, douées du Don de Continence. La Grace eſt aſſez puiſſante pour les mettre en etat d'obſerver le vœu qu'elles ont fait, quoique temerairement, de *conſerver leur vaſe en ſanctification.* Parmi les filles, ſi la defenſe du ſeptieme commandement n'eſt pas capable de leur faire garder la chaſteté, du moins la crainte de l'infamie produit ce bon effet. Combien n'y en a-t'il pas qui ſont l'Original du *Paſtor fido*, & qui diſent dans le ſecret de leur cœur, ou dans un tête à tête paſſioné:

Que vôtre bonheur eſt extrême,
Vous qui n'avez dans vos Amours
D'autre regle que l'Amour même!
Que j'en vie un ſemblable ſort,
Et que nous ſommmes malheureuſes,
Nous de qui les Loix rigoureuſes
Puniſſent l'Amour par la mort!
Ha! que l'on aime peu quand on craint de mourir;
Myrtile, plut au ciel qu'une mort inhumaine,
Fut

Fut du peché la ſeule peine,
Je ferois gloire d'y courir?
Seule regle des belles ames,
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, voi que je fais à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de mes flammes.

Ainſi la crainte de la mort, ou des jugemens de Dieu, n'eſt pas le principe de la chaſteté des Femmes. L'enflure qui eſt quelquefois la ſuite d'un commerce criminel, un certain reſte de pudeur qui empêche les plus paſſionées de faire toutes les avances: un noble orgueil, & d'autres paſſions de cette nature y contribuent beaucoup plus que toute autre choſe.

Mais, pour le dire franchement; je ne ſuis point de ces Moraliſtes rigides, qui pretendent, & ſoutiennent d'un ton deciſif qu'on peut être impudique, non ſeulement par les actions, & par les paroles obſcenes, mais encore par les penſées. Nous ne ſommes point maîtres

tres de nos desirs, ainsi on ne peut condamner que le plaisir qu'on y prend, au lieu de s'opposer à ces aiguillons involontaires de la chair. Desorte que, selon mes principes, on ne pêche réellement contre la chasteté & contre la Continence, que quand on souhaite passioné-ment, de faire des choses opposées à ces vertus. Toute femme, par exemple, qui se sent très-disposée à commettre un adultere, & qui vit dans l'esperance d'assouvir un jour ses desirs criminels, en peut conclure hardiment que quoique son corps soit chaste, elle est coupable devant Dieu du crime qu'elle auroit commis si elle en avoit trouvé l'occasion. * „ ha! que l'on se „ trompe, dit Mr. *Bayle*, si l'on „ croit faire pour l'Amour de „ Dieu, tout ce qu'on fait de loua-ble,

* . . . *Servatis benè corpus, adultera mens est.* Ovid. *Amor.* l. 3. El. 4.

„ ble ; à moins que l'on n'ait
„ éprouvé que l'on s'abſtient des
„ choſes qui nous ſont plus che-
„ res, dez qu'on s'aperçoit que
„ Dieu nous les a defenduës. Un
„ homme qui aime les Femmes
„ & qui contente ſa paſſion le
„ plus qu'il peut, mais qui d'ail-
„ leurs eſt ſi ſobre, qu'il ne
„ hait rien tant que de rompre
„ ſon Regime, & qui ne pour-
„ roit boire du vin pur ſans
„ gagner des maux de têtes fort
„ violens, qui eſt outre cela
„ grand Poltron, & ne ſait ce
„ que c'eſt ni d'Epée, ni de Piſ-
„ tolet, n'auroit-il pas bonne
„ grace de ſe faire un merite
„ devant Dieu de ce qu'il ne
„ s'enivre point, ni ne vole point
„ ſur les grands chemins ? Qu'il
„ renonce à l'impudicité à la
„ quelle il eſt ſi ſenſible, qu'il ſe
„ faſſe cette violence-là par la
„ raiſon que Dieu le lui a com-
man-

„ mandé, & alors on prendra „ pour bon tout ce qui eſt en lui „ de louable : autrement il nous „ permettra de croire que ſon „ averſion pour l'yvrognerie & „ pour le vol, eſt une vertu à la „ quelle ſa foi n'a nulle part, & „ qu'il retiendroit toute entiere „ quand même il renonceroit au „ Chriſtianiſme. „ Il en eſt de même de toutes les Femmes qui ſe ſentent capables de commettre quelqu'action criante. Elles ont une paſſion favorite qu'elles cultivent avec ſoin, bien loin de vouloir s'en defaire. Du reſte, elles ſont aſſez reglées; elles s'en applaudiſſent, & ſe figurent qu'elles font un grand ſacrifice à Dieu en s'abſtenant de certains vices qui les dèshonnoreroient dans le monde & les perdroient de reputation. Mais, Meſdames, qu'il me ſoit permis de vous dire ingenûment ce que je penſe là deſſus,

& de le dire après le même Auteur que je viens de citer. *Si vous etiez capables de faire un grand ſacrifie à Dieu, vous comprendriez bien que ce ſeroit vôtre paſſion favorite qu'il faudroit ſacrifier, & qu'on ne ſacrifie pas les paſſions aux quelles notre temperemment nous rend inſenſibles*, ou que le ſeul point d'honneur nous empêche de ſuivre aveuglement. Conſultez-vous là deſſus, & ſoyez perſuadées que toutes les vertus qui n'ont que des vûes humaines & charnelles pour principes, ſont bien quelque choſe de beau aux yeux des hommes, mais que devant Dieu, qui *ſonde les Reins & les cœurs*, ce ne ſont que des Pechez éclatans, ſelon l'expreſſion de *St. Auguſtin.*

CHA-

CHAPITRE VIII.

Du mariage.

DAns les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, quelques Peres de l'Egliſe, infatués d'un faux Principe, emprunté des Païens, qui avoient reconnus l'excellence du Celibat, preferoient cet Etat à celui du mariage. Quelques uns d'entre ces SS. Docteurs, ont outré leurs idées ſur cette matiere juſqu'à dire que le *mariage etoit un uſage illegitime & impur.* * Mais aſſurement, il

* Juſtin de Reſurrect. *Il y a des Femmes qui n'etant pas d'abord ſteriles, ſont demeurées vierges, & ſe ſont abſtenuës de tout commerce charnel. D'autres s'en ſont abſtenuës depuis un certain tems. Il y a auſſi des hommes, qu'on voit garder la continence dez le Commencement & d'autres depuis un tems, enſorte qu'ils renoncent à* l'uſage illegitime du mariage, *par lequel on ſatisfait les deſirs de la chair.*

n'y eut jamais rien dans l'Ecriture qui puiſſe autoriſer une opinion ſi extravagante. Et même, j'oſe dire (faiſant abſtraction du pouvoir invincible de la grace) que le mariage eſt le ſeul moïen de conſerver la chaſteté, & que c'eſt l'unique remede aux feux de la concupiſcence; car tout le monde n'eſt pas de l'humeur d'un ſaint viſionaire. C'eſt, ſi je ne me trompe le bon François d'Aſſiſe, Patron des Gueux, lequel ſe vautroit dans la neige pour arrêter certains mouvemens impetueux de la chair & pour garantir la Robbe de Chaſteté des flammes du plaiſir. Quelle chaleur dans un Moine!

Les hommes & les Femmes pris ſeparement, ne ſont pour ainſi dire, que des Creatures imparfaites, & comme une moitié les unes des autres. L'humanité diviſée en deux Sexes n'eſt proprement entiere que par l'union de tous les deux. Chaque Sexe a reçu certains merites d'agré-

d'agrémens qu'il doit à l'autre Sexe; & c'eſt cette communication mutuelle de beautez particulieres, qui fait la beauté generale de la nature. De là vient cette pente presqu'invincible que nous avons à nous faire part des graces qui nous embelliſſent. Celui qui les poſſede n'en eſt point touché, parce qu'il doit aſpirer à d'autres: mais celui qui les voit, en eſt charmé, parce qu'elles lui ſont propres; & qu'elles ne ſont faites que pour lui. Ce jeu de la nature qui ne nous a ſeparez que pour nous raprocher de plus près, eſt auſſi ancien qu'elle même; & l'on a toujours vû les deux Sexes ſe redemander l'un à l'autre, cette portion d'eux mêmes qui leur manque, & ſe ſommer reciproquement de ſe communiquer leurs perfections, pour ne faire tous enſemble qu'un ſeul corps d'humanité, qui puiſſe augmenter ſes forces par ſon union, & etendre

dre sa durée par ses forces.* je ne doute point que les Peres de l'Eglise qui ont tant clabaudé contre le mariage n'ajent senti, comme nous, ces impressions secretes de la natute, qui devoient les obliger à parler tout autrement qu'il n'ont fait. Mais entre nous, peut etre que par des expressions qui paroissent & qui sont en effet si dures, ils ont seulement voulu dire;

- - - - Qu'on fait mieux son affaire
Sans l'avis d'un Curé, ni le seing d'un Notaire.

Ou tout au moins qu'il ne faut rien precipiter dans une affaire de cette importance, & de toute la vie. Qu'il faut connoître les inclinations d'une Femme avant de s'unir à elle par des liens indissolubles; & qu'après avoir pris toutes les

* V. Les Amours d'Horace p. 132.

les précautious imaginables, on a encore tout le tems de se repentir de son choix. Si c'etoit là leur pensée, il n'y a rien de mauvais. Bien loin de là: elle renferme un conseil que tout homme raisonnable devroit suivre, & qui est bien exprimé par cette Epigramme:

Ami, je voi beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose.
Il y faut penser mûrement,
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

On voit bien, sans que je le dise, que la conlcusion de ce dernier vers n'etant là que pour la rime, & pour la chûte de l'Epigramme, on auroit tord de prendre cet avis à la rigueur, & de s'en servir pour se dispenser du mariage. Si c'etoit là le sens qu'on dut lui donner, il se-

roit très-criminel, puis qu'il tendroit à la destruction de nôtre espece. Mais, si l'on ne doit pas *songer toute sa vie* au mariage, il faut du moins y penser très-long-tems. Combien d'hommes pour s'etre mariés sans reflexion, & par un *in-promptu* d'Amour, vivent avec leurs Femmes d'une maniere scandaleuse. Toutes les humeurs ne sympatisent point les unes avec les autres, & il y a plus d'un mari qui pourroit dire après Mr. *Passerat*:

Celui qui n'a pas vû comment la Mer Egée,
Heurtant contre sa rive écume en sa fureur:
Comment la foudre craque, éclatant son horreur
Sur quelque grosse tour dont la etre est chargée:

Qui n'a pas vû comment la Lionne outragée
D'un rugir gemissant se fend presque le cœur,
Et ce qu'oit le chasseur à demi-mort de peur
Laissant sur l'autre bord la Tigresse enragée:

Qu'il

Qu'il vienne à mon logis, il entendra souvent
Les muglemens des bœufs, les orages, le vent,
Les Tambours, les Canons, la foudre & la tempête :

Il entendra l'enfer; & ce qu'on peut nommer
D'impetueux au Ciel, en la terre, en la mer,
Ma Femme, cher Ami, seule a tous dans sa tête.

Tout bien consideré, on ne peut blamer *absolument* le Heros que *Boileau* fait parler dans sa Satyre contre le mariage. Tout ce qu'il lui fait dire est sentences, & toutes sentences vraies à certains egards, & fondées sur l'experience journaliere, qui nous apprend à n'en pouvoir douter que pour la plupart des gens.

L'hymen avec la joye a tant d'antipatie
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la sortie.
Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit ;
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit.

Nean-

Neanmoins, cette verité n'eſt pas ſi generale qu'elle excluë toute exception. Il y a des mariages heureux, & quand ils ſont tels, c'eſt ſans contredit le plus beau & le plus aimable Etat de la vie.

Quelle joie en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir careſſé d'une Epouſe qu'on aime:
De s'entendre apeller *petit cœur*, ou *mon bon*;
De voir autour de ſoi croître dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agréable mere,
De petits Citoïens *dont on croit être pere!*
Quel charme! au moindre mal qui nous vient
menacer,
De la voir auſſitot accourir, s'empreſſer,
S'effraïer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.

Pour gouter ces douceurs dans le mariage, le Mari & la Femme doivent contribuer reciproquement à leur felicité. Ils doivent ſuivre les préceptes de *St. Paul* qui ordonne à l'homme *d'aimer ſa Femme comme J. C. aime ſon Egliſe*; & à la Femme *d'être ſoumiſe à*

ſon

son mari en toutes choses. Tous deux doivent se garder une fidelité inviolable, & l'entrée de leur cœur doit être entierement fermée à la jalousie. Car qu'y gagneroit-on, à agir autrement? Des inquietudes mortelles, suivies de toutes les précautions imaginables, peuvent elles nous garantir du Cocuage? Au contraire: plus une Femme est genée, & plus il est à craindre qu'elle ne vienne à bout de ses desseins. Une preuve de cela, c'est qu'on voit beaucoup plus de desordres en *Italie* & en *Espagne* ou les Femmes ont peu de liberté, qu'en France, ou elles peuvent recevoir des visites à toute heure. Telle est la perversité, & la bizarrerie de nos inclinations. Nous nous portons violemment à ce qui nous est defendu; & la liberté semble émousser nos desirs. On pêche moins, quand on peut le faire impunément. On ne fait qu'irriter les pas-

passions, en voulant les dompter: le plus sûr moïen de les vaincre, c'est de leur laisser le champ libre. * *Lucien* accompagne sa Femme, à l'Eglise, aux promenades, dans les visites qu'elle rend à ses amies; en un mot elle ne va jamais seule. Ce jaloux prend toutes les précautions du monde pour n'être point coëffé de la façon de Geronte. Quand il sort pour vacquer à ses affaires, & que la bienseance ne lui permet pas de mener avec lui sa moitié, il la ferme dans une Chambre; mais le pauvre sot est duppé. A peine est-il sorti que la servante, d'intelligence avec sa maîtresse, court en donner avis à Geronte. Elle l'introduit dans l'appartement de la belle Prisonniere, par une Porte qu'on a mena-

* *Cui peccare licet, peccat minus: ipsa ptestas*
Seminâ nequitiæ languidiora facit.
Desine, crede mihi, vitia irritare vetando;
Obsequia vinces aptiùs illa tuo.
Ovide *amor.* lib. 3. Eleg. 4.

menagée avec beaucoup d'art, ſous la tapiſſerie, & derriere le Lit. Repreſentez vous, ſi vous le pouvez, ce que font alors les deux Amans. Les maris doivent apprendre de cet exemple que le meilleur parti qu'un honnête homme puiſſe prendre, c'eſt de ſe repoſer entierement ſur la bonne foi de ſon Epouſe. C'eſt le moïen le plus ſûr de n'être point trompé. Finiſſons ce Chapitre par uue reflexion que j'emprunte d'un Auteur qui ſeroit très mal dans ſes affaires, s'il n'étoit pas mieux connu de Dieu, que de moi.

„ Le mariage, dit-il, eſt un Païs de „ ridiculitez, en même tems que „ c'eſt un Païs d'epreuve & de pa- „ tience. De quelque maniere que „ l'on en ſorte, c'eſt par violence. „ L'Amour eſt l'introducteur, & „ quitte preſque toujours à l'entrée. „ Au defaut de l'Amour, c'eſt l'in- „ terêt qui introduit. Dans la ſui-

té,

„ te, c'eſt la haine ou l'indifferen-
„ ce, qui prennent le ſoin de con-
„ duire. Le but de ceux qui voïa-
„ gent dans ce païs eſt ſouvent ex-
„ traordinaire & biſarre, tout le
„ monde a du penchant pour y
„ voiager; il en eſt peu qui ne ſe
„ repentent d'y être entrés. Quel-
„ le ſource de ridicule!

„ La meilleure raiſon que l'on
„ puiſſe donner de la diſcorde qui
„ ſuît après le mariage, c'eſt que
„ l'Epoux & l'Epouſe n'y ſont
„ plus animés du même Eſprit.
„ Avant le mariage, l'Amour ou
„ l'interêt les regiſſoit, après le
„ mariage c'eſt le Dieu Hymen qui
„ repand ſon eſprit ſur les mariés.

„ Si vous me de mandez quel eſt
„ cet Eſprit, je vous avertis qu'il
„ eſt difficile à definir. Je vais
„ pourtant vous en donner une foi-
„ ble idée.

„ Le Dieu Hymen eſt imperieux,
„ il aime à faire des reproches, &
n'en

„ n'en souffre pas volontiers: il est „ penetrant, il est subtil; il voit „ & enseigne trop de choses. L'es- „ prit d'Amour au contraire n'en „ connoit jamais assez. Avant le „ mariage, on etoit d'accord, par- „ ce que l'on alloit au même but; „ car tout ce que l'Amour fait fai- „ re, c'est de réunir pour un tems, „ & d'une seule maniere: au contrai- „ re, l'hymen fait dèsunir pour „ toujours en mille façons. De „ plus: dans le mariage, on s'en- „ nuye de se rencontrer toujours „ l'un l'autre. De là les contrarie- „ tés, la bisarrerie, les regrets. Je „ n'en dirai pas d'avantage, de „ peur d'en dire encore trop peu.

„ Il est si vrai qu'une vue con- „ tinuelle ennuye & importune, „ que bien des mariez trouvent le „ secret de s'aimer en ne se voyant „ presque jamais."

CHAPITRE IX.

De l'Esprit & de la science.

LEs Femmes se plaignent que les hommes veulent qu'elles aient de l'Esprit, mais pour le cacher, l'arrêter & l'empêcher de rien produire. „ Il ne sauroit prendre l'effort, disent-elles, qu'il „ ne soit aussi tot rapellé par ce- „ qu'on nomme bienseance. La „ gloire qui est l'Ame & le soutien „ de toutes les productions d'esprit „ leur est refusée. On ôte à leur „ esprit tout objet, toute esperan- „ ce ; on l'abbaisse, & pour le di- „ re avec *Platon*, on lui coupe les „ aîles. Il est bien étonnant qu'il „ leur en reste encore." Mais je doute que ces plaintes soient bien fon-

fondées. Elles ne doivent s'en prendre qn'à l'Education qu'on leur a données si elles sont genées sur le fait des productions d'esprit : & comme elles ne sont point elevées sous les yeux des hommes, c'est à tord qu'elles nous accusent de leur couper les aîles. „ Par quelles loix; „ dit Mr. de la *Bruyere*, par quels „ Edits, par quels rescripts leur a-„ t'on defendu d'ouvrir les yeux „ & de lire, de retenir ce qu'elles „ ont lû, & d'en rendre compte „ ou dans leur conversation, ou „ par leurs ouvrages? Ne se sont „ elles pas au contraire etablies el-„ les-mêmes dans cet usage de ne „ rien savoir, ou par la foiblesse „ de leur complexion, ou par la „ paresse de leur esprit, ou par le „ soin de leur beauté, ou par une „ certaine legereté qui les empê-„ che de suivre une longue etude, „ ou par le talent & le genie qu'el-„ les ont seulement pour les ou-

„ vrages de la main, ou par les
„ distractions que donnent les de-
„ tails d'un Domestique, ou par
„ un eloignement naturel des cho-
„ ses penibles & serieuses, ou par
„ une curiosité toute differente de
„ celle qui contente l'Esprit, ou
„ par un tout autre gout que celui
„ d'exercer leur memoire."

On admire les productions des *Saphos*, des *Corines*, des *Desroches*, des *Desgournay*, des *Scudery*, des *Deshoulieres*, des *Daciers*. On vante leur gout, leur finesse, leur legereté dans le stile, leur delicatesse à rendre ce qu'elles pensent. Mais qu'est ce que tout cela, demande froidement un Misantrope? C'est l'effet d'une imagination echauffée, & rien plus. Il n'y a que du brillant, & point de solide. Des ouvrages de la nature de ceux de ces heroïnes qu'on vient de nommer, ne peuvent plaire qu'à des genies superficiels. „ On regarde

„ garde une Femme ſçavante com-
„ me on fait une belle arme, elle
„ eſt cizeleé artiſtement, d'une
„ poliſſure admirable, & d'un tra-
„ vail fort recherché, c'eſt une
„ piéce de Cabinet que l'on mon-
„ tre aux Curieux, qui n'eſt pas
„ d'uſage, qui ne ſert ni à la guer-
„ re, ni à la chaſſe, non plus
„ qu'un cheval de manege quoique
„ le mieux inſtruit du monde."
Pourquoi a-t'on attaché une eſpece de honte au ſavoir des Femmes? c'eſt qu'elles ne peuvent être ſavantes qu'à demi. Ainſi pour eviter le ridicule, il vaut beaucoup mieux qu'elles ſoient tout à fait ignorantes. Honte pour honte, elles n'ont pas eu tort de choiſir celle qui leur rendoit d'avantage, & de ſe livrer au plaiſir. Cependant je ſuis bien eloigné d'approuver les deſordres qui ont ſuivi ce choix, & qui ne font tous les jours que croître & embellir. Du reſte, je

ne pretends point nier que les Femmes aient de l'eſprit: j'ai même remarqué ailleurs que c'eſt par cet endroit qu'elles nous plaiſent. Mais je ne puis convenir qu'elles aient un eſprit aſſaiſonné d'aſſez de jugement pour réuſſir dans l'etude des ſciences abſtraites. Approfondir les miſteres de la nature, quinteſſencier les Elemens, ſe frayer une route dans les abîmes des tems, ſont des choſes fort au deſſus de leur portée. Qu'elles ceſſent donc de nous envier un avantage que nous avons réellement plus qu'elles du coté de l'Eſprit, & qu'elles apprennent enfin à ſe ſervir de leurs petites lumieres, pour mieux s'aſſujetir au ſervice de Dieu, ſans donner dans une exceſſive Devotion.

Clorinde n'employe plus dans la converſation que des termes choiſis, & des termes de l'art dont elle parle: elle ſe recrie ſur le moindre

dre mot hazardé : elle lit assidument tous les nouveaux ouvrages; elle decide de leur merite & y met le prix. Elle sçait le Latin & le Grec: pour le François, Bon Dieu! elle pourroit corriger le Dictionaire de l'Academie, elle a fait des changemens considerables dans l'exemplaire qu'elle en a: en un mot c'est une sçavante qui decide de tout & de tout bien. Tel est le portrait que *Zolippe* fait de *Clorinde*, à tous ceux qui ont la patience de l'ecouter. Mais qu'on ne s'y trompe point; je connois *Clorinde*, & je juge tout autrement de son Esprit & de sa science. Quoiqu'en puisse dire le colleporteur de son merite, je ne trouve en elle aucun fonds de raisonnement; beaucoup de nullitez, encore plus de puerilitez, mais rien d'approfondi. Elle recite des passages entiers des Auteurs qu'elle a lû, mais c'est là toute la science. Sa cervelle est un

repertoire mal en ordre des plus beaux endroits des Poëtes Grecs, Latins & François. Toujours les yeux fichez sur des *in folio*, elle s'arrete à en apprendre quelques Lambeaux par cœur, & elle les debite ensuite avec une volubilité étonnante, mais souvent très-mal à propos. Elle fait couler de sa bouche un si grand torrent de paroles, que les Grammairiens les plus accoutumez à criailler dans leurs Ecoles, les Orateurs même les plus vehemens, tout se tait devant elle : un Avocat, un crieur public, que dirai-je une autre Femme & c'est beaucoup dire, auroit beau elever sa voix, on ne l'entendroit point. Elle seule fait plus de bruit que toutes les cloches de la ville. * Elle ne sçut jamais l'art d'examiner si un sistême est bien ou mal

* *Cedunt Grammatici, viniuntur Rhetores, omnis*

mal fondé. Un auteur qui parle en maître, qui decide avec confiance sur une question qu'il n'entend pas, a toujours raison, pourvu, d'ailleurs que son stile soit à la mode; car c'est là une condition sans la quelle on ne peut emporter son approbation. Preuve de cela, c'est que dans une visite que je lui rendis, il y a quelques jours, elle me vanta beaucoup *l'essai Philosophique sur l'ame des Bêtes*: * elle en admiroit la solidité, & chaque proposition, quoique destituée de preuves lui paroissoit une Demonstration. ,, Qu'on est redevable à cet ,, Auteur, me dit-elle d'un ton ,, fort animé! Qu'on lui est rede- ,, vable d'avoir attaqué avec tant de

Turba tacet: nec Caussidicus, nec Praeco loquatur;
Altera nec mulier: verborum tanta cadit vis
Tot paritur pelves, tot tintinnabula dicas
Pulsari. Juvenal Sat. VI. vs, 437.

* Cet ouvrage fut imprimé à *Amsterdam* chez *Changuion* l'année derniere 1728.

„ de force le ſiſteme de Deſcartes, „ & celui de Bayle, ſur l'ame des „ Bêtes! Le premier, en ſoutenant „ que les Animaux qu'on nomme „ vulgairement irraiſonnables, ſont „ de pures machines, ſemble don- „ ner lieu de douter de l'exiſtence „ de nôtre ame; & le ſecond, en „ avançant que l'Ame des Bêtes, „ eſt ſemblable à la nôtre, *a por-* „ *té*, comme le dit fort bien l'Au- „ teur, *à la Religion & à la mo-* „ *rale les coups les plus dange-* „ *reux. Clorinde* s'echauffoit en ſon harnois, & elle auroit dit bien d'autres impertinences; mais je l'interrompis un peu bruſquement, pour lui faire remarquer que le Philoſophe dont elle prenoit le parti ſi fort à cœur; & qu'elle citoit avec complaiſance, auroit dû eviter de donner priſe ſur lui même du coté de la Religion & de la morale: „ car, lui dis je, outre qu'il ne „ prouve rien contre les deux grands

„ grands hommes qu'il attaque *,
„ il mene ses Lecteurs droit à l'im-
„ pieté : & il ne tient pas à lui
„ que nous ne doutions de l'im-
„ mortalité de nôtre ame †. Mais,
con-

* 1. L'Auteur de *l'Essai Philosophique* ne prouve rien contre Descartes. *Il* avouë que *Dieu peut produire une machine qui, sans la Direction d'une Ame qui lui soit unie, execute tout ce qu'on voit faire aux Bêtes*, & au commencement du Chap. VI. il confirme cet aveu. Pour dire ensuite quelque chose de solide, il faudroit prouver que Dieu n'a pas fait, ce qu'il peut faire à cet egard. Or, l'auteur ne le prouve point, & même il est impossible de le faire.

2. Bien loin de refuter Mr. Bayle, il rentre dans le fisteme de cet Auteur; car ces *differences specifiques* que l'auteur de l'*essai* etablit entre les esprits, n'etant point essentielles, l'ame des Bêtes ne peut être essentiellement distinguée de celle de l'homme, & c'est-là tout ce que Mr. Bayle a voulu dire.

† Dans le Chapitre XII. de l'Essai Philosophique, on etablit l'Ame des Bêtes est mortelle, & cela après avoir prouvé qu'elle est Spirituelle. Si les preuves de la Spiritualité de l'Ame des Bêtes, sont solides, ce qu'on n'avouë pas, elles detruisent la principale preuve de l'Immortalité de nôtre ame: preuve qui est tirée de sa Spiritualité. Il est vrai que, pour voiler cette impieté, il essaye de donner de *puis-*

„ continuai-je d'un ton un peu ra-
„ douci, & qui laiſſoit entrevoir
„ l'Ironie, je gage que j'ai deviné
„ la raiſon qui vous engage à de-
fen-

puiſſantes raiſons comme il les appelle, pour croire nos ames immortelles, qui, dit-il, ne ſçauroient avoir lieu pour celles des Bêtes. Mais quelles, ſont elles ces puiſſantes raiſons? je ne les raporterai point ici: on peut conſulter l'ouvrage ou elles ſont deduites; & on reconnoîtra, ſans peine l'egarement & l'embarras de l'Auteur. Si ſon principe de la ſpiritualité de l'Ame des Bêtes eſt vrai, toutes ces puiſſantes raiſons ſont applicables aux animaux qui ont vie, puis qu'il avouë lui-même que *l'immaterialité de l'Ame eſt un fondement ſur lequel il faut bâtir; ſi l'on veut prouver ſon immortalité, par les lumieres naturelles.* Ou ce fondement eſt ruineux, ou bien il eſt applicable aux ames des bêtes comme à celles des hommes, ſuivant les principes de l'Eſſai Philoſophique. Mais, pour rendre plus ſenſible l'impieté du ſiſteme de cet Auteur, reduiſons le en forme de ſillogiſme.

On eſt ſûr de l'immortalité de l'ame par ſon immaterialité:

Mais, les Ames des Betes ſont mortelles quoiqu'immaterielles, & qu'il n'y ait point de differences eſſentielles entr'elles & celles des hommes.

Donc, *à Pari.*

La Conſequence coule deſource.

„ fendre ſon ſiſteme avec tant de „ chaleur. Expliquez-vous, me „ dit elle. Très-volontiers, Ma- „ dame, repondis-je. voici, pour „ vous ſatisfaire ce qui me vient „ dans la penſée. Surquoi l'Auteur „ de L'eſſai Philoſophique ſe fon- „ de-t'il pour ſoutenir que l'ame „ des Bêtes eſt mortelle, bien „ qu'elle ſoit ſpirituelle? Ce ne „ peut être que ſur les differences „ ſpecifices des eſprits; differen- „ ces qu'il a imaginées *gratis*. Or, „ ces differences ne conſiſtent, ſe- „ lon lui, que dans le plus ou le „ moins d'etenduë d'idées. Ainſi, „ Madame, vous trouvez votre „ compte dans un ſiſteme qui vous „ aſſure de l'immortalité à la quel- „ le un Païſan, par exemple, ne „ peut point pretendre, car ſes „ idées étant très-bornées, il eſt „ confondu avec les Bêtes; au lieu „ qu'une perſonne auſſi ſpirituelle „ & auſſi ſçavante que vous l'etes eſt

„ eſt diſtinguée de toutes les au-
„ tres creatures, par la plus belle,
„ & la plus avantageuſe, preroga-
„ tive qu'on puiſſe deſirer. "

Notre converſation s'echauffa beaucoup ſur cette matiere, mais je trouvai tant d'obſtination dans *Clorinde*; & je lui parlai ſi peu reſpectueuſement de *ſon Philoſophe* qu'enfin nous nous quittames fort mal ſatisfaits l'un de l'autre, & je ſortis de ſa nombreuſe Bibliotheque, très-convaincu que la ſcience des Femmes n'eſt autre choſe qu'un grand entêtement, ſoutenu d'une imagination vive qui charme les genies ſuperficiels, & qui ne veulent pas ſe donner la peine de rien approfondir. L'experience me convainquit en ce rencontre„ * qu'il y
„ a des gens qui gagnent à etre
„ extraordinaires: ils voguent, ils
„ cinglent dans une mer ou les au-
tres

* La Bruyere.

„ tres échouent & se brisent; ils
„ parviennent en blessant toutes
„ les regles de parvenir; ils tirent
„ de leur irregularité & de leur fo-
„ lie tous les fruits d'une sagesse la
„ plus consommée . . . . . . Les
„ Connoisseurs, ou ceux qui se
„ croient tels, se cantonnent & se
„ divisent en des partis contraires,
„ dont chacun, poussé par un tout
„ autre interêt que celui du public
„ ou de l'Equité, admire un cer-
„ tain Poëme, ou une certaine
„ musique, & sifle toute autre.



CHA-

CHAPITRE X.

Du Secret.

SI l'on avoit aſſez de force d'eſprit, & que l'on fut aſſez maitre de ſes paſſions pour garder le ſecret, il y auroit bien moins de deſordres dans la Societé civile. Mais par malheur, notre nature eſt la foibleſſe même. Nons nous confions à des gens qui ne cherchent qu'à nous *tirer les vers du Nez* pour mettre à profit, aux depens de leur honneur, les aveux que nous leur faiſons ou ſur nôtre compte, ou ſur celui des autres. Le ſecret eſt, pour les ames foibles, un peſant fardeau dont elles ſe dechargent, ſouvent ſans faire attention aux conſequences facheuſes de leur indiſcretion. Nous nous plaignons amé-

amérement de leur infidelité, & nous les accusons de trahison; cependant nous sommes les plus coupables, puis que nous nous sommes trahis les premiers. Nous ne pouvons vivre sans avoir un Confident: he! pourquoi n'auroit-il pas le sien? Ennemis jurés de la contrainte, nous cherchons d'abord à nous mettre à notre aise. Nous voulons nager en pleine eau; &, suivant cette fausse maxime, qu'*on ne doit avoir rien de caché pour ses amis*, nous laissons voir à decouvert le fonds de notre cœur à ceux que nous croyons tels, & par ce moien, tout se fait. *Le secret*, dit l'Abbé de *Varennes*, * *passant ainsi des uns aux autres, va se rendre au Public comme à son centre.* Nous nous apercevons alors, mais trop tard, que ce que nous avions le plus interêt de cacher est connu de tout

* *Les hommes chap. XI.*

tout le monde. Desorte que la prudence veut que nous ne fassions d'autres confidences que celles qui ne peuvent nous etre nuisibles. Elle nous oblige encore à vivre avec nos meilleurs amis comme avec gens qui peuvent devenir nos Ennemis. Cette maxime, dira-t'on, ne peut sortir que de la bouche d'un Jesuite. Patience! On auroit raison de la censurer, comme injurieuse à l'amitié, s'il etoit possible de trouver de veritables amis. Il est vrai que dans le monde, on se fait de grandes civilitez, des offres reciproques de service: on se donne la main; mais, c'est pour se trahir: car,

Sacrifier à sa fortune
La justice, les loix, & la fidelité;
Mepriser les devoirs de la societé,
Quand on nous voit dans l'infortune:

Railler aux depens de l'honneur,
Etre Politique & flatteur,

Se

Se faire un jeu de l'imposture;
Mettre l'heureux du siécle ou dessus du heros,
Louer, blâmer mal à propos,
Se venger de la moindre injure;

Promettre & rarement tenir;
Etre Civil, mais peu sincere,
Baiser celui qu'on veut trahir:
Sous le masque trompeur d'une vertu severe,
Empoisonner la plus pure vertu,
Dans le pauvre impuissant voir le moindre fêtu:

Servir le crime heureux, & chercher à lui plaire,
Adorer les vices des Grands,
C'est là le Caractére
Des Amis de ce tems.

Sans hyperbole, sans figure,
La candeur n'est plus qu'à bas prix;
L'amitié change de nature.
Le plus grand des malheurs c'est d'avoir des amis.

Des faux amis s'entend; & il n'y en a presque pas d'autres. C'est ce que n'ignoroit pas Socrate, dont Mr. La Fontaine a joliment rendu la pensée par ces vers:

Socrate un jour faisant bâtir
Chacun censuroit son ouvrage,
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir
Indignes d'un tel persońage:
L'autre blâmoit la face, & tous etoient d'avis
Que les appartemens en etoient trop petits.
Quelle maison pour lui? l'on y tournoit à peine.
Plut au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût etre pleine!
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux là trop grande sa maison
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose,
rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Du moins, me dira-t'on, un homme peut bien se confier à sa Femme. On ira même jusqu'à pretendre qu'il le doit faire absolument. Mais, non: il est de la Sagesse des hommes de se defier de la foiblesse des Femmes. Elles ont tant de plaisir à babiller qu'elles disent indifferemment tout ce qu'elles savent, & souvent ce qu'elles ne savent pas. En un mot, elles ne

ne tiennent ſecretes que les choſes qui les deshonnoreroient ſi elles les publioient.

Plus une Femme eſt inſinuante, plus elle a d'adreſſe pour penetrêr les ſecrets de ſon mari, & plus il doit etre ſur ſes gardes. Que ſait-on, s'il n'y a pas encore des Grands qui, à l'exemple d'Auguſte, couchent avec les Femmes des autres, pour decouvrir des ſecrets d'importance; car une Femme, dans ſes tranſports amoureux, n'a rien de caché: &, tôt ou tard, elle fera perir ſon Mari, même ſans y penſer, s'il eſt aſſez imprudent pour lui apprendre des choſes dont dependent ſa liberté, ſa vie ou ſon honneur. Toutes les hiſtoires fourniſſent des preuves de l'infidelité des Femmes; preuves qui ne nous permettent pas de douter un moment de cette verité. Mais entre mille que je pourrois raporter, ſi je voulois faire un ouvrage de Mar-

quererie, j'en choisis un seul exemple, tiré de l'Ecriture sainte. *Samson*, après avoir triomphé plusieurs fois de ses Ennemis, perit enfin par les artifices de Dalila, sa maîtresse, à qui il eut la foiblesse de faire un aveu qui lui couta la vie, après avoir essuyé une infinité de mauvais traitemens. Il avoit resisté long-tems; mais, vaincu par les Cajolleries de cette Femme, il lui avoua que sa force etoit dans ses cheveux. *Dalila*, au comble de sa joye, d'etre depositaire de cet important secret, le communiqua aux *Philistins*, qui lui promirent de grandes recompenses, si elle leur livroit Samson. Un jour qu'elle le combloit de politesses & de douceurs, à son ordinaire, elle le fit endormir sur ses genoux. Sur le champ, elle lui coupe les cheveux, & le remet entre les mains de ses Ennemis. Tout le monde sçait la suite de cette histoire: je

passe à une autre reflexion.

Experience faite : une Femme en colere, sçut elle des choses capables de faire perir son Mari par la main d'un Bourreau, elle les lui reprochera à haute voix. Ainsi accoutumons nous, à ne decouvrir à qui que ce soit, pas même à nos propres Femmes, & peut être encore moins à elles qu'à toutes autres personnes, que ce que nous voulons bien que tout le monde sache ; car, si nous avons la foiblesse de leur dire tout, il vaudroit autant payer le Crieur public, pour divulguer nos secrets dans tous les Carrefours de la ville.

* Tout le monde connoit leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance & qu'indiscretion ;
Leur esprit est méchant & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible & de plus imbecile,
Rien de plus infidèle, & malgré tout cela,
Dans le monde, on fait tout pour ces animaux là.

* Moliere.

CHAPITRE XI.

De la Beauté, & de la parure. Reflexions sur les Modes.

LA mort ne respecte personne. Elle foule egalement à ses pieds les Rois, & les derniers de leurs Sujets. Riches & pauvres, jeunes & vieux, tous obéïssent à ses loix; & elle met le dernier des hommes à niveau du plus grand Prince. Tristes reflexions pour les Femmes qui comptent sur leur Beauté. Il faut pourtant en venir là. Ou la mort dissipe les agrémens d'un beau visage, en reduisant le corps le mieux fait, & dans la plus florissante jeunesse à servir de pâture aux vers; ou bien l'age defigure les traits de la plus belle personne du monde. Dans ce dernier

Etat,

Etat, il ne reſte aux Femmes que le facheux ſouvenir de ce qu'elles ont eté:

On void bien qu'à la fin de la ſaiſon cruelle
La nature ſe renouvelle,
Et reprend du Printems les ſuperbes atours;
Et qu'après que la nuit a repandu ſes ombres
Le bel Aſtre des Cieux perce ſes voiles ſombres,
Et vient recommencer ſon cours.

Mais lorſque la beauté gemit ſous les années,
Les inflexibles deſtinées
Ne la delivrent point d'un joug ſi rigoureux;
Elle ne revient plus à la ſaiſon nouvelle,
Et le triſte manteau d'une nuit éternelle
Cache ſa lumiere à nos yeux.

Que direz-vous, Iris quand la nouvelle Image
De votre difforme viſage
Peinte dans un miroir vous remplira de peur;
Quant ne vous trouvant plus à vous même ſemblable,
Vous croirez contempler un fantôme effroïable
En contemplant votre laideur?

Sans doute qu'alors, vous aurez recours au fard, & vous tacherez de niveler, par mille fortes d'ingrediens, les rides & les creux de votre visage. Votre sein de lys & de roses ne subsistant plus, vous y suppléerez par des couleurs etrangeres : mais soyez persuadée que tout l'art du monde ne peut reparer les injures des ans.

Car de quelque secret dont ce trompeur se vante,
Jamais de la Beauté mourante
Ses efforts ne sauroient r'animer les appas;
Et quand le cours des ans l'a mise à l'agonie,
Bien loin de lui donner une seconde vie,
Il en avance le trepas.

Un peu de bon sens, apprendroit aux femmes qu'elles ne doivent point s'enorgueillir de la possession d'un bien si fragile qui peut leur être enlevé, même avant la vielleſſe, par la moindre maladie, par la petite verole, ou par mille autres accidens.

Ou-

Ouvrez donc votre oreille à des conſeils ſi ſages,
Eloignez ces penſers volages,
Les frivoles deſſeins, & les jeunes deſirs;
Detachez votre cœur de vos attraits fragiles
Et mepriſant ces fleurs en epines fertiles,
Cherchez les ſolides plaiſirs.

Mais quels ſont ils ces *Plaiſirs ſolides*? On ne les trouve point ſur la Terre. Tout ce qui eſt ſous le Soleil eſt ſujet au changement, il faut donc s'occuper de meditations ſerieuſes & frequentes ſur les Biens avenir. Toutes reflexions faites, on ne doit pas plus compter ſur la Beauté que ſur les biens de la Fortune.

Les femmes, ou pour donner plus d'éclat à leur beauté, ou pour ſuppléer à ce qui leur manque de ce côté-là, ont recours à la parure. Je vois Lucinde, par exemple, qui paſſe des trois ou quatre heures, entieres à ſe coëffer, ou à ſe decoëffer, juſqu'à ce que ſon miroir lui diſe qu'elle à réuſſi à ſe bien mettre. El-

Elle conclut de cette approbation qu'elle eſt dans un Equipage propre à faire des Conquêtes. Elle s'éxerce pendant quelques heures aux grimaces qu'elle doit faire dans les compagnies ou elle ſe trouvera, pour fixer ſur elle l'attention de *Plancus*. C'eſt à cela qu'aboutiſſent tous les ſoins qu'elle prend pour ſe donner un petit air de Coqueterie qui lui convient infiniment mieux que celui de la Devotion, étant auſſi ennemie qu'elle l'eſt de la Regularité. Mais, y penſez-vous *Lucinde*? Quoi? vous etalez ſur votre perſonne avec tout l'art imaginable, les plus belles piereries qui ſoient dans votre caſſete; les plus belles dentelles que vous avez pû trouver? le plus beau linge de *Hollande*? les plus riches Etoffes des Gobelins? He! pourquoi le faites vous? Eſt-ce pour plaire à Dieu? vous n'ignorez pas, ſans doute, que c'eſt au contraire le moyen de

vous

vous rendre l'objet deſon indignation. Vous Liſez quelquefois l'Ecriture Sainte : n'y avez vous donc pas remarqué l'ordre que les Apotres S. Pierre* & S. Paul † on donné aux Femmes de s'orner de bonnes œuvres, & non pas de Pierreries, & d'entortillemens de Cheveux? Pouvez vous eluder la force de ce Precepte, & pouvez vous n'y pas voir votre condamnation? faudroit-il donc que, pour obliger les Femmes à obſerver les loix du Chriſtianisme à cet egard, faudroit-il, que tous les Etats imitaſſent les ſages Reglemens de la Republique de Geneve? Oui : il le faudroit, puis que la Religion ne peut faire chez vous une Reforme ſi neceſſaire pour votre ſalut ; & ſi avantageuſe au bien public.

* I. Epitre de S. Pier. Ch. 3. vs. & 4.
† I. Epitre de S. Paul à Timothée Ch. 2. vs. 9. & 10.

blic.* Par la prudence des Magiſtrats de Geneve, on ne voit point regner dans cette illuſtre & floriſſante ville,

* Des Caurres dans ſes œuvres morales de l'Edition de Paris en 1575. a imploré l'autorité du bras ſeculier, contre l'excès des parures des femmes de ſon tems. Voici ce qu'il en dit: Supplions que toutes les femmes & filles s'accouſtrent auſſi honneſtement, avec une honte & ſobrieté, ſans tortillonemens de cheveux, ne bagues d'or & d'argent, perles ne autres habits precieux. Mais tant s'en fault, Mes Dames, (qui prenez plaiſir à cela) que vous veulliez ſuivre ce Conſeil de Mr. S. Paul, qu'en deſpit qu'il en parle, vous en porterez en votre confuſion & damnation, ſi Dieu ne vous fait la grace de vous en retirer. Il eſt autant poſſible de vous detacher de vos parures que d'arracher la Lune aux dents, ſi Meſſieurs de juſtice ne prennent cette matiere à cueur. Car la chair & le ſang vous aveuglent ſi fort que vous ne craignez Dieu ne Diable, pour predication qu'on vous faſſe: dont, comme diſoit Notre Seigneur, aux Juifs, vous mourrez en votre orgueil & vaine gloire, ſi vous n'en faites penitence. Il faut, veuillés ou non, que vous détortilloniez, déchauve-ſouriſſiez, deretiez, c'eſt à dire, ne portiez plus en aîles de Chauve-ſouris, ou en façon de Rets vos cheveux par les quels pretendez prendre diaboliquement, & enfiler les hommes, pour raſſaſier votre deſordonné appetit: ou bien que vous ſoyez perduës & damnées.

le, la Tyrannie des modes. Il eſt defendu aux Dames, ſous peine d'une amande pecuniaire, d'y porter des Robes volantes, dont l'uſage eſt ſi commun par tout ailleurs, des Etoffes à fleurs, des dentelles au deſſus d'un certain prix, &c. Je l'avoue, j'ai ſouvent admiré cette louable precaution, qui enrichit les Particuliers, & qui les met ainſi dans une ſituation à pouvoir fournir abondamment aux beſoins de l'Etat. Et ce qui m'a le plus ſrapé, c'eſt que vous n'entendez perſonne ſe plaindre de ces loix. On les pratique d'inclination, & il ſemble que les Dames de diſtinction n'ayent rien tant à cœur que de ſurpaſſer leurs egales, en modeſtie. En un mot, la France qui confine aux Territoire de cette ville, n'a pû encore y introduire la folie des modes, qui rendent nôtre Nation ridicule, en faiſant paroître ſon inconſtance dans la maniere de s'ha-

s'habiller. Il y a vingt ans que les Femmes etoient ensevelies dans leurs Coeffures; & aujourd'hui elles les portent si petites qu'à peine les aperçoit-on sur leurs, têtes. La petite Bourgeoise à frondé pendant quelque tems cette jupe monstrueuse par sa largueur, mais après avoir ri, elle s'y est logée elle même. La meilleure partie de la Politesse consiste à suivre le torrent bisarre de la mode. „ Nous vivons „ tous dans l'Esclavage. Loin de „ dependre de nous-mêmes, nous „ dependons très-souvent de cer„ tains caprices grossiers, & in„ dignes de la Raison. Peut être „ que si nous les apercevions dans „ les Bêtes, nous ne les leur par„ donnerions pas. Mais de tous les „ Esclavages le plus ridicule & le „ plus mauvais c'est le desir conti„ nuel de changer de modes. „ A peine un usage en a-t'il detruit un autre qu'il cede lui-même à quelque

que chose de plus nouveau & de plus frappant.

Je ne trouve rien de plus judicieux que les idées de *Juvenal*, lorsqu'il nous represente une Dame à sa toilette, & une Femme de Chambre à coté d'elle, & toute en dèsordre, n'aiant encore pû trouver le tems de s'habiller. Quelqu'attion que cette pauvre creature apporte à parer l'Idole, elle n'y peut réussir. „ Ah! que vois-je! „ s'ecrie tout d'un coup sa maîtres„ se; que faites vous? Impertinen„ te que vous etes; est ce là tout „ ce que vous en savez? Que je „ suis malheureuse! une boncle de „ cheveux qui passe plus que les „ autres! Elle ne se possede pas, „ & elle bat cette fille pour la pu„ nir du crime d'un cheveu qui ne „ se laisse point friser. Eh! Ma„ dame, s'ecrie là dessus le Poëte, „ devez-vous vous en prendre à el„ le, si vous n'etes pas contente

„ de votre nez, que ne cesse de
„ vous representer une glace trop
„ fidèle?

„ Cependant, continuë cet Au-
„ teur, on appelle une autre Fem-
„ me de Chambre pour reparer
„ la faute de la premiere. Celle-
„ ci peigne la Dame & la frise de
„ nouveau. Tout étant fait, on
„ assemble toutes les filles de la
„ Maison, entre lesquelles paroit
„ une vieille Gouvernante, qui
„ n'a plus d'autre metier que de
„ filer. On tient Conseil, la vieille
„ opine la premiere, & chacune
„ ensuite, selon son âge & le
„ gout que l'experience lui a don-
„ né. On diroit qu'il s'agit ici de
„ l'honneur & de la vie même
„ de la maîtresse du Logis. Mais
„ telle est la folie des Femmes de
„ ne rien estimer de plus impor-
„ tant que ce qui peut contri-
„ buer à les faire paroître plus bel-
„ les."

CHA-

CHAPITRE XII.

Du Mensonge.

CEux qui se piquent de la plus scrupuleuse sincerité ne sont pas toujours si exacts sur ce point qu'il ne leur arrive quelquefois de s'exprimer, de propos deliberé, d'une maniere qui ne repond pas à ce qu'ils ont dans l'Esprit, & c'est ce qui s'apelle mensonge, en morale rigide. Mais, comme je fais profession d'être plus accomodant, il me semble * que l'on ne ment pas „ toutes les fois qu'on parle d'une „ maniere qui n'est pas conforme „ ou aux choses, ou à nos pen„ sées . . . . sur ce pié-là, il ne

 faut

* Puffendorff devoirs de l'homme, &c. l. I. C. 10. vs. 7.

„ faut point accuser de mensonge „ ceux . . . . qui inventent quelque chose de faux pour une bonne fin, dont ils ne sauroient venir à bout sans cela . . . . Mais „ toutes les fois que l'on est dans „ une obligation manifeste, de „ decouvrir ses pensées à autrui fidelement & sans detour, on ne „ sauroit, sans crime, ni supprimer une partie de la verité, ni „ user d'Equivoques, ou de restrictions mentales. „ Voilà un principe que nous dicte la Conscience, independemment de la Revelation, qui encherit encore sur cette idée. Elle nous apprend que Dieu étant la verité même, hait souverainement le mensonge, que les menteurs sont enfans du Diable, & que la perdition, c'est à dire, les peines eternelles de l'Enfer seront leur partage.

En effet, le mensonge est quelque chose de si odieux, à ne le con-

considerer même que par les lumieres naturelles, & il est si contraire à l'idée que nous avons de l'honnête homme, qu'un certain sentiment, pris du fonds même de cette idée, & qu'on ne peut definir, bien qn'il soit fort sensible, nous fait bouillir le sang dans les veines quand on nous donne un démenti. Nous regardons cela comme un des plus sanglans affronts qu'on puisse nous faire: nous voulons en avoir satisfaction, souvent même au peril de notre vie. N'est ce pas là une preuve bien sensible que le mensonge est un vice des plus grands & des plus abominables aux yeux de Dieu? Puis qu'on regarde dans le monde un démenti comme un attentat à son honneur, n'est-il pas naturel d'en conclurre, qu'en mentant, on tombe dans l'infamie?

Quelques Philosophes Païens, ont regardé le mensonge comme

un vice puniſſable, & comme une peſte dans la Societé civile. Platon, donnant en cela dans une extremité opposée au Siſteme de certains Moraliſtes de nos jours, etoit de cet avis. Selon ce Philoſophe *, il n'eſt permis de mentir qu'à ceux qui ſont chargez du Gouvernement d'un Etat; encore faut-il qu'ils ne le faſſent que pour le bien public. Et tout autre qu'eux doit s'abſtenir de mentir. Si un Sujet, ſoit Artiſan, Medecin ou autre, ment à ſon Prince, il doit être puni.

Si un Païen a fait paroître tant d'horreur du menſonge, quels ne devroient pas être à cet egard les ſentimens d'un Chrêtien, inſtruit dans la loi de Dieu? Neanmoins on ment de gaïeté de cœur, tous les jours, à toute heure, & à tout moment. Il n'y a point

* Lib. III. de Republicâ.

point de defaut plus commun que le menſonge: c'eſt beaucoup ſi dans les converſations ordinaires, il ſe debite deux veritez parmi trente fauſſetez. Ignore-t'on que lors qu'on s'eſt acquis la reputation de Menteur, on ne trouve plus de creance, lors même qu'on dit une verité ? * On a lieu de s'étonner que ce vice ſoit ſi commun parmi nous: mais ce qui ſurprend encore bien plus, c'eſt qu'il eſt presqu'impoſſible de plaire aux Femmes, ſans être Menteur. Il faut être revétu de cette infamante qualité, & la faire valoir methodiquement pour être bien venu auprès de *Doronthe.* Il faut, aux depens de la verité, flatter ſon orgueilleuſe preſomption, & ſatisfaire en même tems la haine qu'elle a conçuë contre

* *Ariſtoteles interrogatus*, quid nam mendaces lucraventur? ut cum vera, *inquit*, dixerint, non illis credatur. Diogen. Laërce l. 5. n. 17.

tre telles & telles Demoiselles qui ont eu la vanité de disputer avec elle du prix de la Beauté, ou des agrémens du corps & de l'Esprit.

Sylvie ment en perfection. Ecoutez-là un moment, elle vous apprendra qu'elle descent en droite ligne d'un Seigneur très-consideré à la Cour de France sous le regne de François I. Peu s'en faut même qu'elle ne fasse remonter sa Genealogie jusqu'autems de *Pharamond* qui fonda la Monarchie *Françoise*. Elle vous fera connoître tous ses Ancêtres par leurs noms & surnoms. Elle sait tous leurs titres, & les belles actions qui les ont rendus recommandables. Vous seriez tenté de la croire sur sa parole, si je ne vous apprenois ici en confidence que son Ayeul etoit Marchand de dentelles.

Alippe, menteur en titre d'office, est le Confident de *Sylvie*. On dit

dit même qu'il l'epousera quoi qu'il n'ait, pour tout merite & pour tous biens qu'une Noblesse assez ancienne. Ne sera-t'il pas bien recompensé des louanges qu'il a prodiguées mal à propos à Sylvie ? Comment seroit il possible après cela qu'il n'y eut pas des Menteurs? Tous, me direz-vous, n'ont pas le même bonheur qu'*Alippe.* J'en Conviens, mais aussi faut-il avouer avec Mr. *Bayle* que tous ceux qui mentent pour flater les autres y trouvent presque de toujours de grandes douceurs.
„ Ils se font des amis qui payent
„ quelquefois leurs louanges, ar-
„ gent comptant, ou bien qui
„ leur rendent service quand l'oc-
„ casion s'en presente, ou à tout
„ le moins qui leur rendent louan-
„ ges pour louanges. Au pis al-
„ ler, ils se font une secrete joye
„ de voir la credulité de ceux

„ qu'ils louent, & d'eviter leur
„ indignation; car il y a des gens
„ qui ne pardonnent jamais à
„ ceux qui leur epargnent l'en-
„ cens. "

Je ne puis quitter encore *Alippe* pour ce que j'en ai dit, car il faut tracer son Portrait: Il est si officieux dans ses mensonges, qu'il dira quelquefois à *Sylvie* qu'une autre en a parlé avec de grands eloges, & qui plus est lui a donné la preference sur un trait de beauté, pour lequel on l'admire elle même. C'est ainsi que ses mensonges produisent par toute la ville la plus plaisante confusion que l'on se puisse imaginer. On voit rendre une visite au bout de six mois qu'elle est duë, & après qu'on s'est bien dechiré de part & d'autre durant tout ce tems.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De la Medisance & de la Calomnie.

DEux vices affreux, la Medisance & la Calomnie, regnent aujourd'hui dans le monde: Vices encore plus abominables aux yeux de Dieu, que le mensonge, & qui sont très-severement condamnez dans l'Ecriture. Medire, c'est publier les defauts réels d'une personne : Calomnier, c'est lui en supposer qu'elle n'a point.

La Medisance, suivant la definition qu'en donne *Theophraste*, *est une pente secrete de l'ame, à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles.* Ainsi les Femmes étant fort vaines & fort envieuses, elles excellent dans l'art de medire. Pourvû qu'on n'use

n'uſe pas de repraiſelles à leur égard, elles aiment auſſi beaucoup à entendre parler mal des autres Femmes, & ſur tout de celles qui ſont en concurrence de beauté, ou d'eſprit, ou de credit, ou de rang, de quelque maniere que ce puiſſe être, avec celles qu'on frequente. „ Il ne faut donc pas, „ dit Mr. Bayle, leur rendre viſi- „ te, ſans ſavoir quelque hiſtoire „ dèſavantageuſe de ces autres-là, „ & de ceux qui ont accoutumé „ de les voir. Si l'on n'en a point „ appriſes, qu'on en invente, car „ il faut ou ſavoir medire, ou re- „ noncer à la profeſſion de galant „ homme. C'eſt pour cela qu'on „ remarque qu'il n'y a point de „ lieu au monde, ou la mediſance „ regne tant, que dans ceux ou „ les deux Sexes ſont toujours en- „ ſemble, non ſeulement par ce „ que cette familiarité fait naître „ mille incidens qui donnent ſujet de

„ de causer, mais aussi parce que
„ les hommes apprennent dans
„ cette école tous les rafinemens
„ de cet art. ”

Il est bien difficile d'être medisant, sans être calomniateur. On aime à grossir les objets, & rarement on parle au desavantage de quelqu'un, sans y ajouter certaines circonstances aggravantes, qui n'ont pas le moindre fondement.

Cenophile, en sortant de l'Eglise ou elle vient d'entendre un Sermon contre la medisance, louë extremement le Predicateur, & en même tems, s'adressant à sa voisine, avez vous remarqué Dalithere, lui dit-elle. Qu'elle est coquette! N'a-t'elle pas honte de porter un habit de soye? Si vous saviez de quelle maniere elle vit, vous en fremiriez, & qui pis est, elle est à la charge du C * * *, tandis que tant d'honnêtes gens languissent, & se tuent de peines pour elever leurs famil-

familles. Voilà ce qui s'appelle medisance : Cenophile ajoute que Dalithere est enceinte de six mois, c'est calomnie. Eucharisste, vrai Misantrope, qui semble né pour tout dire, tant il est sincere, & qui brusque toutes les regles de la bienseance, *Eucharisste*, dis-je, temoin de cette conversation, dit assez haut : hé! *Cenophile*, à quoi pensez vous, de dechirer ainsi la reputation de la pauvre *Dalithere*? Savez vous bien que plus de dix Demoiselles de vos meilleures amies, m'ont assuré que vous étiez sur le point d'accoucher. Je connois pourtant à votre taille qu'il n'en est rien. Mais d'autres disent que vous avez deja franchi ce mauvais pas, & ajoutent même que le fruit de vos crimes est à cent pas de votre Porte; qu'ils l'ont vû, & qu'ils ont parlé à la Nourrice. Dites moi, Cenophile, si c'est être medisant ou Calomniateur de parler ainsi?

ſi ? Une perſonne qui fait metier de parler mal de tout le monde, trouve toujours nouvelle matiere pour exercer ſa langue, bien ſouvent aux depens de gens qu'il ne connoit pas. Tantôt on ſe jette ſur la Genealogie, tantôt ſur les mœurs, & quelquefois ſur les defauts naturels que nous ne pouvons corriger. *Baſilide* entre dans le detail du menage de *Baſtinde*. Elle ſait tout ce qui s'y paſſe, & l'apprend à qui veut l'entendre; elle ajoute beaucoup de choſes de ſon propre fonds, à ce qu'elle dit de réel. En un mot elle ſe fait gloire de medire.

Pour achever, ou perfectioner le Portrait d'un mediſant, il ne faut que raporter ce qu'en a ecrit *Theophraſte*, „ Si on l'interroge ſur quequ'autre, dit-il, & que l'on lui „ demande quel eſt cet homme? „ il fait d'abord ſa genealogie: ſon „ Pere, dit-il, s'appelloit *Soſie*

„ *ſie**, que l'on a connu dans le ſer-
„ vice & parmi les troupes ſous le
„ nom de *Soſiſtrate*, il a eté Affran-
„ chi depuis ce tems & reçu dans
„ l'une des †. tribus de la ville;
„ pour ſa mere, c'etoit une noble
„ *Thracienne* ‡, car les Femmes
„ de *Thrace*, ajoute-t'il, ſe pi-
„ quent la plupart d'une ancienne
„ nobleſſe; celui-ci, né de ſi hon-
„ nêtes gens, eſt un ſcelerat, &
„ qui ne merite que le Gibet; &
„ retournant à la mere de cet
„ homme qu'il peint avec de ſi
„ belles couleurs, elle eſt, pour-
„ ſuit-il, de ces Femmes qui epient
„ ſur les grands chemins ⸸. les jeu-
nes

*. C'etoit chez les Grecs un nom de valet ou d'Eſclave.

†. Le Peuple d'Athenes, ainſi que celui de l'ancienne Rome, etoit partagé en diverſes Tribus.

‡. Cela eſt dit par deriſion des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour étre ſervantes, & quelque choſe de pis.

⸸. Elles tenoient hotellerie ſur les grands chemins ou elles ſe mêloient d'infames commerces.

„ nes gens au passage, & qui, „ pour ainsi dire les enlevent & les „ ravissent. Dans une compagnie „ ou il se trouve quelqu'un qui par- „ le mal d'une personne absente, „ il releve la conversation; je suis, „ lui dit-il, de vôtre sentiment, „ cet homme m'est odieux, & je „ ne le puis souffrir; qu'il est in- „ supportable par sa Phisionomie! „ y a-t'il un plus grand fripon, & „ des manieres plus extravagantes? „ sçavez vous combien il donne à „ sa Femme pour la depense de „ chaque repas? trois aboles * & „ rien d'avantage; & croiriez- „ vous que dans les rigueur de „ l'hyver & aux mois de Decem- „ bre, il l'oblige de se laver avec „ de l'eau froide? Si alors quel- „ qu'un de ceux qui l'ecoutent se „ leve & se retire, il parle de lui pres-

* Il y avoit au dessous de cette monnoye d'autres encore de moindre prix.

„ presque dans les mêmes termes,
„ nul de ses plus familiers n'est
„ epargné; & les morts * mêmes
„ dans le tombeau ne trouvent pas
„ un azyle contre sa mauvaise lan-
„ gue."

A peine trouveroit-on un homme, qui ne fut coupable de ce vice, & qui n'eut causé quelque chagrin à d'honnêtes gens par ses Calomnies, & par ses faux raports. Je conclus de là après *Horace* que quiconque dechire un Ami en son absence, qui ne prend pas son parti quand on l'attaque, qui n'epargne personne; qui veut se mettre sur le pié de diseur de bons mots; qui est capable d'inventer mille faussetez; enfin qui ne peut garder un secret, je conclus, dis-je, que c'est là ce qui s'appelle un très-mechant homme, & celui de qui on doit se defier. †

CHA-

* Il etoit defendu chez les Atheniens de parler mal des morts par une Loy de Solon leur Legislateur.

† *Horace* lib. I. sat. IV. vs. 81.

CHAPITRE X.

De la Flatterie & de la Dissimulation.

LE mensonge & la flatterie sont deux vices essentiellement unis l'un à l'autre; mais qui ne se rencontrent pas toujours avec la dissimulation. Un flateur est un homme guidé par l'interêt & qui ne peut tarir sur les louanges de celui qu'il fait semblant d'estimer. Comme rien ne nous oblige à flatter les gens que nous frequentons, on ne peut guere le faire sans crime. Par la flatterie, on augmente la vanité des Femmes, on leur fait croire qu'elles sont belles, & plus belles que toutes celles qu'on connoît : elles s'en applaudissent, & s'ac-

s'accoutument peu à peu à mepriser tout le monde. A force de les etourdir de leur merite, on leur persuade enfin, qu'elles surpassent toutes celles, à qui pourtant elles sont de beaucoup inferieures, à tous égards.

Alcibe se trouvant auprès de *Cenobie*, ne se contente pas de lui faire entendre qu'elle a quelques agrémens, il la nomme beauté Celeste & Divine. Il ne peut rien dire de naturel & de vrai: il outre toutes ses comparaisons & flate tous ses Portraits. Mais il y trouve son compte, bien mieux encore que s'il ne faisoit que mentir tout uniment. Il est au moins plus sûr de s'acquerir les bonnes graces de Cenobie. Il ne dit rien, ni ne fait rien au hazard. Toutes ses paroles & toutes ses actions se raportent au dessein qu'il a de lui plaire: il y auroit bien du malheur s'il n'y réussissoit enfin. Il se l'est deja ren-

duë

duë favorable en quelques occa-ſions.

On prétend, dit l'Abbé de *Varennes* *, que les Femmes ſont beaucoup plus fieres dans l'elevation que les hommes; mais à qui nous en prendre qu'à nous-mêmes? Moins oppoſez à les en corriger, parce que nous en ſommes moins jaloux, ne les conduiſons nous pas à force de flatteries au point de ſe croire autoriſées, dans toutes leurs manieres?

Il eſt bon de remarquer ici que la verité & la flatterie ſont incompatibles, & que comme c'eſt le propre de la veritable amitié de dire librement ce que l'on penſe, il s'enſuit que la flatterie detruit l'amitié à qui la verité & la ſincerité ſont eſſentielles. „ Qu'on deſigne s'il ſe peut „ un uſage plus funeſte de l'eſprit „ que l'emploi qu'on en fait dans la

* V. Les hommes ch. 15. p. 150.

„ la Galanterie pour ſurprendre la
„ credulité. Ce n'eſt qu'à force de
„ ſeduire l'amour propre qu'on y
„ réuſſit. Si les Femmes etoient
„ mieux inſtruites de la juſte va-
„ leur de ce qui fait le fond des
„ cajoleries qu'on leur prodigue,
„ peut être en feroient-elles aſſez
„ peu de cas pour en faire perdre
„ l'uſage par leur fierté. Mais le
„ mal eſt fait, elles ont mis elles-
„ mêmes parmi les devoirs d'un
„ homme qui ſait vivre, celui de
„ les tromper ainſi. "

Pour la diſſimulation, elle n'eſt pas à beaucoup près ſi criminelle que la flatterie. Il eſt même neceſſaire d'en avoir en certaines rencontres. C'eſt la prudence qui doit nous régler pour être ſinceres & diſſimulez quand il le faut. Mais ſi la diſſimulation a pour but de tromper ou de ſeduire par des paroles doubles & artificieuſes, il faut s'en defier, comme de ce qu'il y a au

monde de plus pernicieux. „ Les „ manieres d'agir, dit *Theophraste*, „ ne partent point d'une ame sim- „ ple & droite . . . . . le venin „ des aspics est moins à craindre." Defions nous donc souverainement des Femmes, puis que la flatterie est si commune parmi elles.* La l'agée aborde certaines personnes qu'elle hait; elle leur parle, & leur fait croire par cette demarche qu'elle se reconcilie de bonne foi. Elle loue ceux qu'elle voudroit voir perir, elle s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrace. Elle semble pardonner les discours offensans que l'on lui tient : elle recite sans emotion les plus horribles discours que l'on aura tenus sur son compte, & elle employe les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent d'elle, & qui sont aigris par les injures qu'ils

* Ce Portrait est imité de *Theophraste*.

qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelq'un qui se croit de ses amis l'aborde avec empressement, elle feint des affaires, & lui dit de revenir une autre fois : elle cache soigneusement tout ce qu'elle fait; & à l'entendre parler on diroit toujours qu'elle delibere. Souvent après avoir ecouté ce qu'on lui a dit, elle veut faire croire qu'elle n'y a pas eu la moindre intention. Elle feint de n'avoir pas aperçu les choses ou elle vient de jetter les yeux, ou si elle est convenue d'un fait, de ne s'en plus souvenir.

CHA-

CHAPITRE XI.

De l'Amitié & de la hayne.

RIen de plus utile que l'Amitié dans l'adverſité & dans la proſperité. Elle rend notre bonheur plus parfait, & elle nous aide à ſupporter nos infortunes. En effet, qu'y a-t'il de plus doux que d'avoir une perſonne ſur qui l'on puiſſe compter comme ſur ſoi-même ? Ne ſent-on pas plus vivement les impreſſions des plaiſirs, quand on a un Ami qui en goutte les douceurs avec nous ? & que peut-on trouver de plus ſoulageant que d'avoir une perſonne qui partage notre chagrin, & qui ſouvent le ſent plus vivement que nous-mêmes *.

L'Ami-

* *Quid dulciùs quam habere, qui cum omnia audeas ſic loqui, ut tecum ? Quis eſſet tantus fructus*

L'Amitié, pour être veritable, doit être accompagnée de deux qualitez essentielles, la probité & la constance. Point d'Amitié, sans ces deux caracteres qui en font l'essence. D'ou nous pouvons conclure qu'il ne faut point compter sur l'Amitié des hommes, ni des Femmes d'aujourd'hui. L'interêt en est le nœud, & ce même interêt est cause qu'il n'y a point d'amitié eternelle. Car, „ s'aimer les uns les „ autres, dit l'Abbé de V * * * „ pour le seul plaisir de s'aimer, c'est

tus in prosperis rebus, nisi haberes, qui illis æqué, ac tu ipse gauderet? Adversas verò ferre difficile esset sine eo, qui illas graviùs, etiam quam tu, ferret . . . . . . Amicitia res plurimas continet: quo quo te verteris, præsto est, nullo loco excluditur, nunquam intempestiva, nunquam molesta est. Itaque non aqua, non igni, ut aiunt, pluribus locis utimur, quam amicitia, neque ego nunc de vulgari, aut de mediocri, quæ tamen ipsa & delectat, & prodest, sed de vera & perfecta loquor, qualis eorum, qui pauci nominantur, fuit. Nam & secundas res splendiores facit amicitia, & adversas partiens communicansque, leviores. Cicer. *De Amicit.* n. 6.

„ c'eſt un ſentiment trop delicat
„ pour des hommes qui s'eſtiment
„ ſi peu entr'eux. Leur amitié à un
„ fondement plus intereſſant que
„ le merite qu'ils ſe ſuppoſent re-
„ ciproquement, l'impoſſibilité de
„ ſe paſſer les uns des autres. "

Suivant ce Principe, il eſt rare que deux Femmes s'aiment. Dans les plus étroites liaiſons qu'on remarque entr'elles, il n'y a qu'hypocriſie. Pourquoi cela? C'eſt que l'Amour propre leur fait toujours imaginer certaines inegalitez de l'une à l'autre, qui excluent totalement l'amitié. Toutes deux en particulier croient l'emporter l'une ſur l'autre, par la beauté, par l'eſprit, ou par les richeſſes, & il eſt moralement impoſſible qu'elles ne faſſent quelque fois éclater ces ſentimens, en voilà aſſez pour rompre tout commerce: outre qu'avec de pareilles diſpoſitions, elles ne peuvent s'eſtimer reciproquement,

ment, comment donc pourroient-elles s'aimer? *L'amitié ne se prouve jamais mieux que par le sacrifice de ce qui coute le plus à l'Amour propre: C'est aimer son ami eperdument que de s'avouer son inferieur en tout*; &, par la raison des contraires, c'est ne le point aimer que de se croire superieur à lui, à tous egards.

Coriante est, me direz-vous, d'une amitié scrupuleuse & tout à fait delicate: elle a choisi pour sa compagne la plus aimable & la plus vertueuse Demoiselle *de la Haye*: elle la suit partout; à l'Eglise, à la promenade, &c. elles sont eternellement ensemble. Mais, dit *Zerodote*, je serois tenté de croire, malgré cette grande liaison, que *Coriante*, n'aime pas Arianne, puis qu'en louant sa vertu, elle découvre ses Defauts, & les motifs les plus secrets de sa conduite. Elle donne un mauvais tour à toutes

les

les actions de ſon amie: eſt ce par charité? ou pour prevenir la mediſance? Admirez le travers d'Eſprit de *Coriante!* En dechirant ainſi *Arianne*; elle proteſte de l'eſtime qu'elle a pour elle. Je n'ai oſé lui en dire mon ſentiment, ajoute-t'elle, dans la crainte de rompre l'amitié qui eſt entre nous. Cela lui donne lieu de faire l'hiſtoire ſcandaleuſe de quelques Demoiſelles qui ont pris ſes remontrances en mauvaiſe part. Elle vous déclare l'origine de leur mauvaiſe reputation, & vous recommande le ſecret; tout cela par charité apparemment! Tel eſt le caractere de la plupart des Femmes qui diſent avoir un grand nombre d'Amies.

Mais ſi elles ne ſavent pas aimer, elles ſavent fort bien haïr, & même haïr à l'excès. Rarement elles en reviennent quand elles ont pris quelqu'un en averſion. Cependant,

dant, quelle paſſion plus injuſte que la haine, quand elle a pour objet toute autre choſe que celles qui peuvent contribuer à la deſtruction de notre être? Car comme toutes les Creatures ſont les ouvrages de Dieu, & qu'elles portent ſur leur front le Caractere de celui qui les a produites, elles ont des qualitez qui les rendent aimables, & la bonté qui eſt le principal objet de l'Amour bien reglé, leur eſt ſi naturelle qu'on ne la peut ſeparer de leur eſſence. * Auſſi, Dieu leur donna ſon approbation, dez qu'il les eut produites, & pour nous obliger à les aimer, il nous apprit, qu'elles etoient extremement bonnes. Quelqu'oppoſition qu'elles puiſſent avoir à nos humeurs, ou à nos

* *Quid quid eſt pro ſuo genere, ac pro ſuo modulo habet ſimilitudinem Dei, quando quidem fecit omnia bona valdè, non ob aliud, ni ſi quia ipſe ſummè bonus eſt.* Aug. Lib. II. *de Trinit* C. h.

nos inclinations, nous devons croire qu'elles n'ont rien de mauvais, & que les qualitez mêmes qui nous bleſſent, ſont bonnes à quelque choſe: ainſi la haine eſt une paſſion très-injuſte, & il ſemble que pour l'exercer, il faudroit ſortir du monde, & chercher des creatures defectueuſes & abſolument mauvaiſes, qui puſſent etre des objets legitimes de notre indignation. " Car, ajoute le *P.*
„ *Senault*, il n'y a rien dans le
„ Ciel, ni dans la Terre qui ne
„ ſoit aimable: s'il ſe rencontre
„ quelque choſe, qui choque no-
„ tre inclination, il s'en faut pren-
„ dre à notre mauvaiſe humeur,
„ ou il en faut accuſer le pêché,
„ qui, aiant dereglé notre volon-
„ té, lui a donné des antipaties
„ dèsraiſonnables, & la contraint
„ de haïr les ouvrages de Dieu. "
La haine que nous avons pour certaines créatures ne peut qu'etre dès agrea-

agreable à Dieu, parce qu'etant le souverain Bien, & le seul Createur de toutes choses, il aime ses ouvrages. * Pourroit-il trouver bon que nous les haïssions? *La haine est donc une foiblesse de notre Nature, une preuve de notre indigence, & une passion qu'on ne peut raisonnablement employer contre les ouvrages de Dieu.*

J'ai insinué plus haut que la haine est une passion fort commune parmi les Femmes & on n'en pourra douter, si l'on fait attention qu'elle procede le plus souvent de l'Amour propre. " Car si nous e-
„ tions plus reglez en nos affec-
„ tions, nous serions plus moderez
„ en nos aversions, & sans con-
„ sulter notre interêt, nous ne
„ haïrions que ce qui est verita-
„ blement odieux; mais nous som-
„ mes si injustes, que nous ne ju-
geons

* La Sagesse. C. II.

„ geons des choſes, que par le ra-
„ port qu'elles ont avec nous.
„ Nous les condamnons quand el-
„ les nous deplaiſent, nous les ap-
„ prouvons quand elles nous a-
„ greent, & par un aveuglement
„ etrange, nous ne les eſtimons
„ bonnes ou mauvaiſes que par le
„ contentement, ou le deplaiſir
„ qu'elles nous cauſent. . . . . Nous
„ voudrions etre le centre du mon-
„ de, & que toutes les autres crea-
„ tures n'euſſent point d'autres in-
„ clinations que les nôtres."



CHAPITRE XVI.

De L'Envie.

IL eſt bien difficile de donner une definition préciſe de l'envie ; mais pour la faire connoître ſous des couleurs qui lui conviennent parfaitement, on peut l'appeller *une triſteſſe lâche, & injuſte*, qui nous fait trouver defectueuſes les plus belles vertus que d'autres poſſedent. C'eſt une paſſion chagrine qui trouve ſon ſupplice en elle-même. Les *Phalaris*, les *Agatocles*, les *Denis*, ces Tyrans inhumains ſi fameux dans l'hiſtoire par leur cruauté, n'ont point inventé de tourmens plus barbares & plus inſupportables que ceux que l'envie fait ſouffrir aux miſerables qu'elle dechi-

dechire. * Elle eſt condamnable de quelque coté qu'on l'enviſage, puis qu'elle attaque, par une guerre ouverte, toutes ces nobles habitudes qui approchent notre ame de la pureté des intelligences celeſtes. Les autres paſſions ont des bornes, & ne perſecutent que les paſſions qui leur ſont oppoſées; mais l'envie, comme un monſtre furieux choque à la fois tout ce qu'il y a de bon dans l'homme: les biens de la fortune, l'humilité, la charité, la Devotion, elle engloutit tout, elle s'opproprie tout: elle croit que toutes les recompenſes lui ſont duës. Les maux d'autrui, ſemblent faire ſon bonheur. " Si bien qu'el-
„ le eſt un mal univerſel, & cette
„ triteſſe honteuſe eſt compoſée
„ tout enſemble d'Avarice, d'orgueil

* Invidus alterius macreſcit rebus opimis.
Invidiâ Siculi non invenêre Tyranni
Majus Tormentum. . . . *Hor.* Epit. 2. l. 1.

„ gueil & de cruauté. " Mais elle s'attaque toujours aux vertus les plus nobles & les plus eminentes, elle reserve ses plus grands efforts, & toute la fureur dont elle est capable contre celles qui paroissent avec plus d'eclat. Il ne s'est point commis de meurtres & de parricides, qu'elle n'ait armé & dirigé la main de l'assassin. Ce fut elle qui suscita les enfans de Jacob contre leur frere Joseph: Sa future grandeur leur donna de la jalousie, & pour combattre les desseins du Ciel, ils firent un Esclave de celui dont il vouloit faire un Roi. Elle anima Saul contre *David*, & par une aveugle fureur, elle lui persuada qu'il n'y avoit rien de plus pernicieux aux Souverains que la grandeur de leurs Sujets. Et, pour remonter jusqu'à la source de nos malheurs, ne fut-ce pas elle qui anima les Demons contre les hommes, qui leur inspira le moien de les

les perdre avant leur naiſſance, & de les faire mourir en la perſonne d'Adam.† Un envieux s'attriſte quand tout le monde eſt en joye, & il ſe rejouit dans les calamitez publiques. Sa perte lui eſt agreable, pourvu qu'elle attire celle de ſon Ennemi, & il lui eſt ſi naturel de commettre des injuſtices qu'il achete le plaiſir de ſe venger aux depens de ſa propre vie. Il ſe fache contre la fortune ; il ſe plaint de ſon ſiécle, & quand il ne peut empêcher les bons ſuccez de ſes Ennemis, le deſeſpoir le confine dans la ſolitude, ou s'entretenant de ſes deplaiſirs, il ſouffre la peine de tous les crimes qu'il a commis. * Il n'y a rien de plus lache que ſon cou-

† *Invidia vitium Diabolicum quo ſolo Diabolus reus eſt, non enim ei dicitur ut Damnetur; adulterium commiſiſti, fortune feciſti, villam alienam rapuiſti, ſed homini ſtanti invidiſti.* Aug. l. VI.

* *Obiraſcens fortuna invidus, & de ſæculo quæreris, & in angulos ſens pœna incubatſua.* Seneca *de tranquil.* c. 2.

courage ; il eſt toujours rampant dans la pouſſiere, & ſi quelquefois la fortune l'eleve, il s'abbaiſſe auſſitot * & ſe ravale au deſſous de certaines choſes, indignes de ſon attention. C'eſt une maxime aſſurée que tout ce qui nous donne de l'envie eſt au deſſus de nous. Par notre propre jugement, nous donnons gain de cauſe à nos egaux, nous avouons que nous leur ſommes inferieurs, quand leur merite nous donne de la jalouſie. *Seneque*, ce grand Philoſophe qui ſe rendit illuſtre par ſa conſtance, à ſouffrir la mort, a remarqué que l'envie etoit la paſſion des ames baſſes, & qu'elle ne conſumme que ces hommes lâches qui ne peuvent rien entreprendre de genereux. † „Car, ſui-

* *O, invidia quæ ſemper ſibi eſt inimica! nam qui invidet, ſibi quidem ignominiam facit, illi autem cui invidet gloriam parit. Chryſoſt.*

† *Si non invideris major es: nam qui invidet minor eſt*, Senec.

„ ſuivant la remarque du *P. Se-*
„ *nault*, s'ils avoient le cœur un
„ peu noble, & ſi la vertu leur
„ avoit fait part de cette ſatisfac-
„ tion qu'elle porte toujours avec
„ ſoi-même, ils ſeroient contents
„ de leur condition, & ne forme-
„ roient point de ſouhaits, qui
„ decouvriſſent leur miſere. S'ils
„ remarquoient en leurs egaux
„ quelque perfection eclatante, ils
„ lui donneroient les louanges
„ qu'elle merite, ou ſaiſis d'une
„ noble émulation, ils tache-
„ roient de l'acquerir. Mais com-
„ me le vice qui les tyranniſe
„ rampe ſur la terre, ils ne con-
„ çoivent que de laches deſirs.
„ Lors même qu'ils font quelqu'ef-
„ fort pour s'elever, ils s'abbaiſ-
„ ſent d'avantage; & l'on trouve
„ par experience que leur grandeur
„ apparente, n'eſt qu'un pur effet
„ de leur veritable miſere."

Il n'eſt pas neceſſaire, après

tout ce que j'ai dit jusqu'à present, de m'arrêter à prouver que l'envie n'est pas si rare chez les Femmes qu'on pourroit peut être le croire ; & qu'elle y est même très commune : Je n'en veux point d'autres preuves que le plaisir qu'elles prennent à medire, & leur penchant à la vengeance.



CHA-

CHAPITRE XVII.

De l'Avarice & de la Prodigalité.

LA comparaiſon que font les Moraliſtes de l'avarice à l'hydropiſie, me paroit fort juſte; car de même qu'un hydropique veut toujours boire, un avare n'eſt jamais content des biens qu'il poſſede. * Il travaille continuellement à en acquerir de nouveaux. Il ſacrifie volontiers à ce deſir dereglé, ſon honneur ſa gloire & tout ce qu'il a de plus cher. Il ſe prive de toutes ſortes de commoditez, & des plaiſirs innocens de la vie, pour accumuler treſors ſur treſors. Qui

* *Semper avarus eget* . . . . . Hor. Ep. 2. l. 1. vſ. 55.

„ Qui l'eut jamais imaginé, dit
„ l'Abbé de V * * * que tenir ses
„ tresors sous la clef, s'enfermer
„ à double verouil pour compter
„ & calculer, garder à vue son
„ coffre fort, ne pouvoir s'en eloi-
„ gner qu'en tremblant, etre bour-
„ relé sans cesse de l'inquietude de
„ voir fondre son argent par de
„ nouveaux impots, ou par un
„ nouvel arrangement dans les
„ monnoyes, se coucher, se lever
„ dans cette crainte, & consom-
„ mer dans une situation si agitée
„ une vie si courte, & à laquelle
„ un avare ne peut esperer de re-
„ venir. Qui l'eut, dis-je, jamais
„ imaginé qu'une si grande folie
„ put se tourner en passion, tenir
„ lieu de tout autre plaisir, & pa-
„ roitre preferable à la tranquillité
„ de l'Esprit? "

Les Femmes qui aiment tant leurs aises, ne sont pas toutes exemtes de l'avarice. Diriez vous, à voir

voir Faustine si mal vetue, & marcher à pied, qu'elle à plus de vingt mille livres de rente? Le croiriez-vous, à lui voir menger une croute de pain sec & boire de l'eau? C'est pourtant une chose sure & connuë de toute la ville. Elle ne tient point de domestiques, elle ne voit personne, ni ne joue jamais. Elle est fort assiduë aux Eglises: est-ce par un principe de Religion, ou par bigotterie? Ni l'un, ni l'autre de ces motifs ne la fait agir: C'est l'avarice, qui la rend sobre, modeste & vertueuse à l'exterieur. Faustine ignore-t'elle que l'avarice est un vice tout à fait odieux à Dieu par sa nature & par ses effets? N'a-t'elle jamais entendu prêcher contre ce detestable monstre que *S. Paul* compare à l'Idolatrie? elle sait tout cela; & néanmoins elle est avare; il faut donc qu'elle goutte quelque plaisir bien vif, malgré la contrainte ou elle vit assurement:

ment : Horace a eu raiſon de faire dire à un avare que quoique le Peuple ſe mocque de lui, il goutte mille douceurs, & s'applaudit en ſecret en comptant ſes Ecus. *

Je joindrai au portrait de Fauſtine, celui que *Theophraſte* a fait d'un avare. " Quelquefois, dit-il, „ dans les tems difficiles, le Peu-„ ple eſt obligé de s'aſſembler pour „ regler une contribution capable „ de ſubvenir aux deſſeins de la „ Republique ; alors il ſe leve & „ garde le ſilence, ou le plus ſou-„ vent il fend la preſſe & ſe retire. „ Lorſqu'il marie ſa fille & qu'il „ ſacrifie ſelon la coutume, il n'a-„ bandonne de la victime que les „ parties ſeules qui doivent etre „ brulées ſur l'Autel, il reſerve „ les autres pour les vendre, & com-

* *Populus me ſibilat at mihi plaudo*
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in Arcâ. Horace ſat. 4. h. 1.

„ comme il manque de Domesti-
„ ques pour servir à table, & etre
„ chargés du soin des nôces, il
„ loue des gens pour tout le tems
„ de la fête qui se nourissent à
„ leurs depens, & à qui il donne
„ une certaine somme. S'il est Ca-
„ pitaine de Galere, voulant me-
„ nager son lit, il se contente de
„ coucher indifferemment avec les
„ autres sur la natte qu'il emprun-
„ te de son Pilote. Vous verrez
„ une autrefois cet homme sordi-
„ de acheter en plein marché des
„ viandes cuites, toutes sortes
„ d'herbes, & les porter hardi-
„ ment dans son sein & sous sa ro-
„ be: S'il l'a un jour envoyée chez
„ le teinturier pour la détacher,
„ comme il n'en a pas une secon-
„ de pour sortir, il est obligé de
„ garder la chambre. Il sçait evi-
„ ter dans la Place la rencontre
„ d'un ami pauvre qui pourroit lui
„ demander comme aux autres
quel-

„ quelque secours, il se detourne „ de lui, il reprend le chemin de „ sa maison. Il ne donne point de „ servantes à sa Femme, content „ de lui en louer quelques unes „ pour l'accompagner à la ville „ toutes les fois qu'elle sort. En„ fin ne pensez pas que ce soit un „ autre que lui qui ballie le matin „ sa chambre, qui fasse sont lit & „ le nettoye. Il faut ajouter qu'il „ porte un manteau usé, sale & „ tout couvert de taches, qu'en „ aiant honte lui-même, il le re„ tourne quand il est obligé d'aller „ tenir sa place dans quelque assem„ blée."

Ce Portrait, tiré d'après nature, justifie le sentiment d'un Philosophe Païen * qui disoit *qu'un avare ne peut pas etre honnête homme*. Les *Lacedemoniens* en etoient si persuadés qu'ils punissoient rigoureu-

* Antysthene.

reuſement l'avarice & la croyoient oppoſée au Bien de la ſocieté Civile. Un Ancien hiſtorien * raporte qu'un jeune homme aiant acheté une terre à bon marché, les Magiſtrats l'envoyerent chercher & le mirent à l'Amende, parce qu'ils ſuppoſerent que c'etoit l'avidité du gain qui lui avoit fait acheter ce bien au deſſous de ſon prix.

On s'imagine d'ordinaire que les avares & les prodigues ſont diametralement oppoſés, mais cela n'eſt pas toujours vrai; car il y a des gens qui ſont à la fois avares & prodigues, & c'eſt aſſez le Caractere des Femmes, ſur tout de celles d'un certain rang. Il y a des gens, par exemple, qui n'amaſſent du bien que pour le prodiguer, & en faire un uſage illicite; je n'en veux point d'autre preuve que la conduite des gens de finances, & de

* Elien hiſt. l. 14. c. 44.

de guerre. Peut-on voir de plus insignes voleurs que la plupart de ces messieurs. „ * Leurs festins, leurs
„ Bâtimens, & les fêtes qu'ils don-
„ nent aux Dames se font avec la
„ derniere profusion : mais en re-
„ compense leurs extorsions sur le
„ Peuple se font avec la derniere
„ avarice, & on leur peut appli-
„ quer très-justement ce qu'on a
„ dit d'un ancien *Romain* † qu'ils
„ sont avides du bien d'autrui, &
„ prodigues du leur."

* Bayle, *pensées diverses.*

† Alieni appetens, sui profusus. *Sallust. de Catilina.*

CHA-

CHAPITRE XVIII.

De l'Orgueil & de l'Ostentation.

VAnitez des vanitez, dit le Sage, *tout est vanitez* : ajoutons; *chez les Femmes*, pour rendre le ſens plus complet. Oui, *chez les Femmes*, car elles regardent avec mepris tout ce qu'il y a dans le monde : il ſemble que rien ne ſoit digne d'elles, & c'eſt juſtement cette diſpoſition d'eſprit qui fait l'orgueil. Imaginez-vous, que *Seraphique* eſt l'Original des trois quarts des Femmes: on diroit que toutes les Dames de la Ville ſe moulent ſur elle; & elles en paroiſſent être des copies juſtes dans toutes leurs proportions. He bien! voici le Portrait de *Seraphique*. Elle re-

garde avec dedain ceux qui l'abordent, & malgré tout le respect qu'ils temoignent avoir pour elle, on est tenté de croire, à en juger par sa contenance, pendant qu'ils lui parlent, qu'elle essuye un sanglant affront. Elle reproche jusqu'aux moindres de ses bien-faits. Elle dit par tout qu'elle a fait de grands plaisirs à telles personnes qui n'en ont pas eu la moindre reconnoissance. Mais ces pretendus ingrats repondent à ces reproches, que, supposé la verité du fait, elle s'est payée elle-même de tout le bien qu'elle a pû leur faire, à force de le repeter & d'en etourdir le Public. Vous la voyez marcher fierement dans les Rues, sans daigner repondre aux saluts qu'on lui fait; elle ne regarde personne. Envers ceux-mêmes dont elle a besoin, elle n'use jamais de prieres: elle s'imagine qu'on doit lui faire plaisir, & lui rendre *gratis* toutes sortes

ſortes de ſervices. Ce caractere la rend odieuſe en H * * * ou elle eſt venuë ſe tranſplanter depuis peu. Auſſi trouve-t'elle mille dèſagrémens dans ce Païs, ou l'on marchande juſqu'aux pas & aux paroles d'un Laquais, & ou, on ne parle imperieuſement que monnoye ſonnante. Il faut rendre cette juſtice aux Dames H * * * elles ſont beaucoup moins fieres que les F * * * mais c'eſt moins chez elles une vertu, qu'un effet de l'air groſſier qu'elles reſpirent. J'en pourrois encore donner d'autres raiſons que je tais par prudence.

Pour ce qui eſt de l'Oſtentation, les Dames des deux Païs n'ont guere de reproche à ſe faire là deſſus. Les unes & les autres, aiment beaucoup à faire montre de leurs biens, & de leurs avantages réels ou pretendus. En F * * * les Dames font montre des agrémens de l'Eſprit & du corps: en H * * * il

ſemble qu'on neglige ces avantages, & qu'on leur prefere un ſomptueux étalage de ſuperbes ameublemens, de belles porcelaines de la Chine, de riches etoffes des Indes, &c. Ici & là, les Femmes ſe vantent de leurs Richeſſes.

Il eſt juſte que les Hommes tiennent leur coin dans chaque Article de cet ouvrage; je joindrai donc, à ce que je viens de dire, le Portrait que *Theopharaſte* nous a donné d'un homme qui eſt dominé par l'Oſtentation. Ils s'arête, dit-il, dans l'endroit du *Pyrée* * ou les Marchands etalent, & ou ſe trouve un plus grand nombre d'etrangers; il entre en matiere avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent ſur la Mer, il diſcourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenſes qu'il y a à eſperer pour ceux qui y entrent, & de ceux

* Port à *Athenes* fort celebre.

ceux ſur tout que lui, qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voiage le premier qu'il trouve ſur ſon chemin, lui fait compagnie & lui dit bien-tot qu'il a ſervi ſous Alexandre, quels beaux Vaſes, & tout enrichis de Pierreries il a raporté d'Aſie, quels excellens Ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur ſont inferieurs. Il ſe vante dans une autre occaſion d'une Lettre qu'il a reçuë d'Antipater * qui apprend que lui troiſieme eſt entré dans la Macedoine. Il dit une autrefois que bien que les Magiſtrats lui ayent permis tels tranſports † de bois qu'il lui plairoit ſans payer de tributs, pour éviter néanmoins l'envie du Peuple,

* L'un des Capitaines *d'Alexandre* le Grand.

† Parce que les Pins, les ſapins, les Cyprès, & tout autre bois propre à conſtruire des vaiſſeaux etoient rares dans le Païs *Attique*, l'on n'en permettoit le tranſport en d'autres Païs qu'en payant un fort gros tribut.

ple, il n'a point voulu user de ce privilege. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux Pauvres Citoyens d'Athenes jusques à la somme de cinq talens; & s'il parle à des gens qu'il ne connoit point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; & quoiqu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en resulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix Talens y sont employez, sans compter, pour suit-il, les Galeres que j'ai armées à mes depends, & les charges publiques que j'ai exercées à mes fraix & sans recompense. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de Chevaux, fait sortir de l'Ecurie les plus

beaux

beaux chevaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus celebres, entre sous les tentes des Marchands, se fait deployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à dix talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui pour les besoins ou l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, & qu'il a herité de son Pere, mais qu'il veut s'en defaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'etrangers qu'il retire chez lui, *par droit d'hospitalité.*

CHAPITRE XIX.

De la Colere.

LEs Grecs n'avoient-ils pas raison d'appeller la Colere *une folie de peu de durée*? Un homme emporté par l'impetuosité de cette passion qu'est-il autre chose qu'un furieux qui n'écoute pas la raison? Il sacrifie, au desir de satisfaire sa vengeance, tous les sentimens de pieté, de compassion, &c. même les regles les plus inviolables de son devoir. Rien n'est sacré pour lui. De là vient que la colere est souvent plus dangereuse que bien des especes de folies. * On se repent de tout ce que fait faire cette passi-

* *Sæpè mentem hominum detexit ira latentem;*
Ira quæ pejor est quandoque insania. Evenus.

ſion; mais on s'en repent quand le mal eſt fait & qu'il n'y a plus de remede. On s'engage, par une ſuite neceſſaire de cette paſſion, dans les injuſtes reſſentimens qui nous portent à la vengeance. La nature corrompuë nous enſeigne ces deſordres; &, ſans autres maîtres que nos deſirs, nous trouvons toujours le moïen de ſatisfaire cette paſſion. Elle eſt ſi furieuſe que ſouvent il eſt impoſſible de la reprimer, ou de la prevenir, tant elle eſt ſoudaine. De quoi n'eſt pas pas capable un homme tranſporté de colere, dit Horace? Non, non, les Prêtres de *Cybele*, ceux d'*Apollon*, ceux même de *Bacchus*, ne ſont point ſujets à de plus noires vapeurs, lorſqu'enlevez à eux mêmes & privez de raiſon, ils ſuivent les fougueuſes ardeurs du Dieu qui les inſpire. Non, non les Corybantes, eux mêmes, ces Prêtes auſſi fous que bien d'autres, aux jours de

leurs plus violens transports, lorsqu'ils courent les rues en frapant à coups redoublés leurs instrumens d'airin, ne marquent pas plus d'égarement d'esprit, qu'on en voit dans un homme que la colere maîtrise *.

On ne craint alors, ajoute-t'il, ni le fer, ni le feu, ni les tempêtes de la Mer, ni Jupiter lui-même quoique le plus scelerat des Dieux, le vit-on fondre du haut du Ciel lançant des foudres de toutes parts †.

On croiroit peut être que la Colere est la marque d'un Cœur genereux; mais il n'en est rien. C'est bien plutot une preuve de notre

* *Non Dindymene, non adytis quatit*
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Liber æqui, non acuta
Sic geminant Corybantes æra,
Tristes ut ira. Lib. I. Ode 16.

† Quas neque Noricus
Deterret ensis, nec mare Naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipse ruens tumultu. *Ibid.*

notre foiblesse; & je suis persuadé que quand l'Ecriture donne la primauté à la colere des Femmes, * elle veut nous faire entendre que leur infirmité surpasse celle des hommes. „ Car, dans „ les Femmes les Especes des „ objets vives & legeres se re- „ muent d'elles-mêmes; & l'ima- „ gination subtile & delicate, se „ livre sans peine à leur empor- „ tement. " ** Aussi ne faut. Il jamais consulter son zele pendant qu'il est en fermentation; car alors on a le jugement *obtrus*, & on est dans une entiere impossibilité de juger sainement des choses. *

† Nous serions perdus si la colere etoit aussi opiniatre qu'elle est soudaine,

* Eccl. Ch. 25.
** Les Amours d'Horace.
* *Iratus de re incerta contendere noli: Impedit ira animum ne possit cernere verum* Catonis distich. l. 2. n. 5.
†. V. Senault de l'usage des Passions.

daine, & la terre ne seroit plus qu'une solitude si cette passion avoit autant de durée qu'elle a de chaleur. La Nature ne pouvoit mieux nous faire paroitre le soin qu'elle a de notre conservation, qu'en donnant des bornes etroites à la plus farouche de nos passions. Et puis que l'Amour qu'elle nous porte, l'a obligée à rendre les monstres steriles, & à donner une courte vie aux Bêtes les plus furieuses, elle ne devoit donner qu'un terme bien court à une passion aussi dangereuse que la colere. Encore ne laisse-t'elle pas de causer beaucoup de malheurs en ce peu de tems qu'elle dure. Elle employe bien les momens que la nature lui a donnez, & en peu d'heures elle fait bien des ravages. Car, outre qu'elle trouble l'Esprit de l'homme, qu'elle altere sa couleur, qu'elle semble se jouër de son sang, que tantot elle le retire auprès du cœur, tantot elle le rejette

jette ſur le viſage, qu'elle allume des flammes dans les yeux, qu'elle met des menaces en la bouche, & qu'elle arme les mains de tout ce qu'elle rencontre, elle produit bien des effets plus etranges dans le monde. Elle en a mille fois changé la face depuis ſa naiſſance. Il n'y a point de Provinces ou elle n'ait fait quelques degâts, & l'on ne trouve point de Royaume qui ne pleure encore ſa violence. Ces ruines qui ont autrefois été les fondemens de quelque ſuperbe ville, ſont les reſtes de la Colere. Ces Monarchies qui gouvernoient autrefois toute la terre, & que nous ne connoiſſons plus que par l'hiſtoire, ne ſe plaignent pas tant de la fortune, que de la Colere. Ces grands Princes dont l'orgueil eſt reduit en poudre, ſoupirent dans leurs tombeaux, & n'acuſent que la colere de la perte de leur vie, & de la ruine de leurs Etats. Les uns ont

ont eté assassinez dans leur lit; les autres, comme des victimes ont été immolez auprès des Autels: les uns ont fini miserablement leurs jours au milieu de leurs armées, & tant de soldats qui les environnoient ne les ont pû defendre de la mort; les autres ont perdu la vie sur leur Throne, sans que cet eclat qui brille sur le visage des Rois, put etonner leurs meurtriers; les uns ont vû leurs propres enfans attenter à leur personne; les autres ont vû repandre leur sang, par la main de leurs Esclaves. Mais, sans se plaindre de leurs parricides, ils ne se plaignent que de la Colere, & oublians tous leurs desastres particuliers, ils ne condamnent que cette passion qui en est la source feconde & malheureuse. * Que ne pour-

* *Aspice nobilissimarum civitatum fundamenta vix notabilia: has ira dejecit. Aspice solitudines sine habitatione desertas: has ira exhausit. Aspice tot memoriæ proditos duces mali exempla fati, alium*

pourrois je pas ajouter à ce detail, si je voulois donner ici une chronique scandaleuse des Femmes? De combien de meurtres, de combien d'empoisonnemens, &c. ne pourrois-je pas la grossir? Mais il me suffit de pouvoir dire, appuyé de l'autorité de l'Ecriture, que quoique ces desordres soient horribles, la colere en a fait commettre de beaucoup plus grands aux Femmes. Quelle autre passion que la Colere, pourroit rendre une mere assez barbare, pour donner la mort à un enfant, à qui elle vient de donner la vie? Un ancien* n'avoit-il donc pas bien raison de demander aux Dieux d'etre superieur à sa colere? Pour nous, qui sommes eclairés des lumieres de l'Evangile, nous devons continuellement implorer le

lium ira in cubili suo confodit, alium inter sacra mensa percussit, alium filii parricidio dare sanguinem jussit. Seuec. l. 1. *de ira* c. 2.

* Libanus.

le ſecours de la Grace, afin de prendre ſi bien nos meſures, qu'il ne nous arrive jamais de ſuivre les mouvemens dereglez de la Colere.

Mais, diront les Dames, qui naturellement aiment la chicane, il eſt dit dans l'Ecriture: *mettez-vous en colere & ne pechez-point*: la colere, concluront-elles, n'eſt donc pas une paſſion ſi hideuſe que vous venez de la peindre. Le beau & le ſavant commentaire que je pourrois faire ſur ces Paroles! ſi j'avois etudié quelques mois de plus en Theologie. Je pourrois *peut être* prouver aſſez ſolidement que le veritable ſens de ce paſſage eſt que s'il etoit poſſible de ſe mettre en colere ſans pecher, il ſeroit permis de le faire: Belle découverte! mais je m'en tiens aux idées vulgaires, & je dis que le S. Eſprit nous ordonne de nous mettre en colere contre nos vices, & d'etre enflamées d'un St. Zele pour detruire nos mauvaiſes habitudes.

Du

Du reſte, nous devons eviter, en toute autre occaſion, de nous mettre en colere, & nous devons l'eviter avec d'autant plus de ſoin qu'on ne peut rien faire avec regle & meſure tant qu'on eſt maîtriſé par cette paſſion. *

* *Ira procul abſit, cum quâ nihil rectè fieri, nihil conſideratè poteſt.* Cicer. *de Offic.* l. 1. n. 38.



N PEN.

PENSE'ES
LIBRES
Sur divers Sujets.

* LEs bonnes mœurs ne ſont pas moins eſſentielles à la Religion que la foi : ainſi je voudrois bien ſavoir pourquoi on s'aplique avec tant d'exactitude à reformer la foi des errans, tandis qu'on a au milieu de ſon Troupeau, & dans ſon propre cœur des vices abominables, qui ſcandaliſent les foibles, & defigurent la Religion.

* Les P * * * prennent toutes ſortes de precautions pour empêcher qu'un R * * * n'entame les matieres de controverſes , & que nos Livres ne parviennent juſqu'à eux ; & ils publient en même tems que leur Egliſe eſt ſi ferme que rien

rien ne peut l'ebranler, qu'elle eſt infallible, &c. Si cela eſt, leurs frayeurs ſont mal fondées, & leurs précautions inutiles. Que ne laiſſent-ils la Liberté de parler & d'ecrire?

* Prov. 1. vſ. 20. & 21. *La ſouveraine ſapience crie hautement au dehors, elle fait retentir ſa voix dans les ruës, elle crie dans les carrefours ou on mene le plus de bruit, aux entrées des Portes &c.* R. ſi l'on étoit capable de Reflexions, le Roi & le Sujet, le Maître & l'Eſclave, le Noble & le Roturier, tous les hommes de quelque qualité qu'ils ſoient, pauvres & riches; tous ſans exception entendroient cette voix de la ſapience *qui crie au dehors* par la mort d'un de nos Proches, par l'abbaiſſement d'un homme qui, un moment auparavant, ſe voïoit élevé au faîte des Grandeurs. Nous entendrions la voix de nôtre con-

ſcience. C'eſt un juge integre qui nous ſuit en tout lieu, & que les embarras les plus tumultueux de ce monde ne peuvent empêcher de *crier*, pour nous avertir des crimes que nous commettons, contre les loix de la Nature.

* Les S * * * ſont, à proprement parler des Mahometans deguiſez ſous ce nouveau nom, pour eviter les Chatimens que meritent leurs blaſphemes, au jugement des Ortodoxes.

* Les R * * * diſent qu'il ne faut croire à aucun homme, pas même au P * * *, ni aux Conciles, mais à l'Ecriture ſeule. Fort bien, repond un C. R * *: moi qui ne ſais ni l'Hebreu, ni le Grec, je ſuis obligé de croire à l'Ecriture, ſur la bonne foi des Traducteurs, n'eſt-il pas vrai? Sont-ils plus infallibles que le P * * *, vos Meſſieurs qui traduiſent la Bible? N'avouerez-vous pas que leur fidelité eſt pour

pour le moins aussi Equivoque que celle d'un Concile ? Disconviendrez vous que le sens d'un passage depend souvent d'une Lettre omise, d'un seul mot oublié, ou mal rendu? N'est-il pas vrai encore, qu'il n'y a point d'analogie parfaite entre les Langues de divers Païs ; moins encore entre le jargon françois & la langue Hebraïque ? Voilà une difficulté qui m'embarrasse beaucoup : je prie Mrs. nos M * * * qui en savent plus que moi de lever mes doutes dessus pourvû qu'ils le fassent charitablement, & non *Theologiquement.*

* Les P * * * en persecutant les R * * * agissent coutre leurs propres principes. Pour entrer dans cette pensée, on doit se souvenir qu'il y a deux sentimens qui divisent aujourd'hui leur Eglise, en deux Partis inegaux. Le plus considerable par le nombre est celui des Molinistes qui nient l'efficace de la Grace, tant ils sont jaloux

de ſoutenir les droits de la Liberté d'indifférence, par ce que ſans elle, diſent-ils, il n'y a ni vertus, ni vices, ni Religion, ni Recompenſes, ni peines; principes directement oppoſé aux criantes perſecutions dont on a accablez les Reformés en France depuis deux cens ans; car les exils, les priſons, les Galeres, la Rouë, le feu, la confiſcation des biens, & pour tout dire en un mot la DRAGONNADE, ne ſont ce pas des choſes qui forcent pour le moins autant la Liberté que la Grace efficace? L'autre parti eſt celui des Janſeniſtes qui ſoutiennent avec raiſon, n'en deplaiſe aux Diſciples du Viſionaire Ignace, 1, qu'il n'y a que la Grace efficace par elle-même qui puiſſe changer le Cœur, donner la foi, & les autres vertus néceſſaires à ſalut: 2. que Dieu ne donnepas cette Grace à tous, mais à qui, il lui plaît. Ce ſentiment exclut la Perſecution, puis que tous

tous les moïens humains ne peuvent changer le cœur, ni donner la Grace à ceux qu'on traîne involontairement au pied des Autels pour y adorer un morceau de Pâte mal paîtrie.

* J'admire les C * * R * * * qui dans leurs Ecrits pour prouver la Divinité de la Religion Chrêtienne, & la fausseté du Mahometisme, citent l'exemple des Apotres qui ont dissipé les tenebres du Paganisme; non pas en persecutant, mais en souffrant persecution, & par la seule voie de la persuasion; au lieu que le faux Prophete Mahomet a employé l'Epée pour faire recevoir l'Alcoran. Du moins, Messieurs les Catholiques, soyez d'accord avec vous-mêmes, & ne nous donnez pas lieu de conclure de vos propres Principes que votre Religion ne vaut pas plus que le Mahometisme.

* Le sens de ces paroles: *Ceci est mon corps: ceci est mon sang,*

 fait

fait depuis long tems le ſujet d'une diſpute fort échauffée entre les deux Communions la Proteſtante & la Romaine. Chaque parti veut avoir raiſon ; cependant il faut neceſſairement que l'un des deux ait tord. On ne peut ſaiſir la verité par deux points diametralement opposés. Qui prendrons nous pour juge en cette occaſion ? L'Ecriture. Mais on ſe bat ſur le ſens qu'on doit lui donner. Aions donc recours à la raiſon. Si nous la conſultons ſans prevention, elle ne nous trompera point, & j'oſe avancer qu'elle decide en faveur du ſens figuré. Un peu de Reflexions aux circonſtances qui accompagnerent la benediction du pain Eucariſtique, convaincra tout homme raiſonnable de cette verité, & par une conſequence neceſſaire, de l'impoſſibilité, ou ſi vous voulez, de l'abſurdité du dogme de la Tranſubſtantiation. C'étoit J. C. lui mê-

même qui parloit; les Apotres le voyoient pour lors ſous la même figure qu'ils l'avoient toujours vû depuis trois ans qu'ils s'étoient attachés à ſa fortune: Ne faudroit-il pas qu'ils euſſent été pis que fous, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, pour croire bonnement que le corps qu'ils voyoient être un objet très-different du pain que J.C. tenoit entre ſes doigts, ſe trouvat neanmoins dans ce pain.

Du moins faudroit-il ſuppoſer que J. C. avoit deux corps, (ou que les Apotres le crurent ainſi,) l'un qu'ils conçurent par la foi être réellement dans le Pain, & l'autre que tous leurs ſens leur diſoient être hors du Pain. Cependant juſqu'à preſent aucun Catholique, que je ſache, n'a avancé ce ſentiment.

On ne dira pas non plus que le corps que les Apotres voioient être hors du pain, fut un corps phantaſtique, car on ſaperoit par là

tous les principaux dogmes de la Religion Chrêtienne, entr' autres celui de la Resurrection du Sauveur, qui en est la base, puis que les Disciples n'en ont eus d'autres preuves que le temoignage de leurs sens. Je ne crois pas que l'on puisse resister à la force de cette preuve, que je regarde comme une Demonstration en faveur de notre sentiment : je ne pretens pas pourtant parler en Pape, ni que ce que j'avance soit regardé comme s'il étoit proferé *ex Cathedrâ.*

* Un Missionaire de la Chine raconte qu'une Dame Mandarine voulant se confesser ; & ne pouvant se faire entendre au Jesuite, fit le detail de ses Pechez à son fils ainé qui devoit ensuite les raconter au R. P. en recevoir les avis, & les lui communiquer : le P. Chavagnac finit ce recit par une exclamation digne d'un hypocrite Jesuite : *Trouveroit-on en Europe,* dit-

dit-il, † *ces Exemples desimplicité & de ferveur.* Quoi! est ce donc là un Exemple à imiter?

* On voit par le 3. Chapitre de la premiere Epitre de S. Jean, que ne pas faire du bien à son frere & le haïr sont une même chose: *Or,* dit Cet Apotre *quiconque hait son frere est meurtrier, & vous savez que nul meurtrier n'a la vie eternelle demeurante en soi: ainsi donc celui qui aura des biens de ce monde & verra son frere avoir necessité, & lui fermera ses entrailles, comment demeure la charité de Dieu en lui?* C'est dire clairement qu'un tel homme n'aura pas la vie éternelle.

* Peut-on être de pourvû de sens jusqu'au point de soutenir que la Grace nous entraine invinciblement à faire le bien, & nous laisse neanmoins le pouvoir de faire le mal? he!

† V. la 9. des Lettres Edifiantes.

he! quel pouvoir! Selon de ſavans Docteurs, il ne ſera jamais reduit à l'Acte, tandis que la Grace agira dans le fidele. Eſt ce donc là un pouvoir? Ces Theologiens revent apparemment lorsqu'ils croient trouver une preuve ſolide de ce ſentiment dans cette comparaiſon: un homme, diſent-ils, a le pouvoir de ſe jetter par la fenêtre, & cependant il ne le fera pas, tandis qu'il ſera dans ſon bon ſens. Ils ne prennent pas garde qu'ils prouvent tout le contraire de ce qu'ils veulent, car la raiſon eſt une Chaine qui retient l'homme en queſtion dans ſa chambre, ſans qu'il lui vienne ſeulement la moindre penſée de ſe jetter par la fenêtre. Mais, dira-t'on, ſi la raiſon de cet homme s'éclipſe, comme cela eſt très-poſſible, qui l'empêchera de ſe jetter par la fenêtre? ainſi, ſuivant la diſtinction du Dr.

An-

Angelique *, le pouvoir dont il s'agit doit être entendu & *pris in ſenſu diviſo* & non pas *in ſenſu compoſito*. Belle Diſtinction ! il vaudroit autant dire qu'un criminel dans le fonds d'un cachot, ou il a piès & poings liés peut ſe ſauver, *in ſenſu diviſo*, parceque ſi on lui ôte ſes chaines & qu'on lui ouvre les portes de la priſon, il n'y aura plus rien qui l'empêche de ſortir. Cela s'appelle raiſonner & raiſonner comme un Ange ! Par cette petite diſtinction, il ſemble qu'on ſoit d'un ſentiment bien éloigné de celui des Calviniſtes.

* J'ai vû & j'ai connu très-particulierement en France certains Docteurs qui paſſent pour J*** Si on leur demande de quelle maniere J. C. eſt dans l'Euchariſtie : *Sacramentellement*, vous repondent-ils. Priez-les d'expliquer ce terme, ils le

* Thomas d'Aquin.

le refuſeront: preuve que la Politique, ou le deguiſement eſt le premier point de leur morale pratique, quoiqu'ils le deſavouent dans la ſpeculation.

* Les Carteſiens qui ſoutiennent que les trois dimenſions longueur, largeur & profondeur, font l'eſſence du corps ſe contrediroient groſſiérement, s'ils croïoient la preſence reelle, puis que, ſelon les Theologiens de Rome, le corps de J.C. eſt dans l'Euchariſte ſans etendue: & à ce compte-là, il n'y eſt pas du tout, ſuivant les Philoſophes modernes, puis que les Theologiens detruiſent ſon eſſence. On s'eſt bien aperçu du coup que la Philoſophie de Deſcartes portoit à la Tranſubſtantiation. Mais les Diſciples de ce Philoſophe ne trouvant pas à propos de donner un ſoufflet à la Theologie, & craignant les peines infligées aux Hereti-

tiques : peu diſpoſés d'ailleurs à abandonner leur ſentiment, ont dit, pour ſe tirer de ce mauvais pas, qu'ils parloient en Philoſophes & nullement en Theologiens, comme ſi la raiſon que l'on fait profeſſion de ſuivre en Philoſophie, etoit d'une autre eſpece que celle que nous devons conſulter en Theologie.

* Copier ou imiter les modernes c'eſt Plagiat, au dire de certains beaux eſprits: faire la même choſe à l'egard des Anciens, c'eſt ce qu'on nomme Litterature. Quelle extravagance ! Trois ou quatre ſiecles de plus ou de moins, changent-ils la nature des Choſes ? ſi cela eſt, ceux qui Copieront nos Auteurs d'aujourd'hui, dans quatre ou cinq cens ans, ſeront gens Lettres. Nous voyons à la Haye certains Auteurs ſatyriques, diffamez & *diffamatoi-*

res

res † qui cousent tant bien que mal quelques Lambeaux des Anciens, pour accuser un de leurs Confreres de Plagiat. Jugez, Lecteur, de la droiture de ce Procedé.

* Certain bel esprit de par le monde, condamne rigoureusement les Satyres & les Libelles, & vous remarquerez, s'il vous plait, qu'il donne ce noms aux portraits que l'on fait de lui d'après nature. Il dit même avec l'ingenieux Ecrivain du Spectateur Anglois * "que „ tout honnête homme doit se re„ garder comme dans un Etat na„ turel de guerre avec les fai„ seurs de Libelles & de Saty„ res, & les harceler par tout „ ou il les trouve sur son che„ min: Qu'on ne fait que suivre la

† Ce terme peut leur fournir le sujet d'une Lettre S. & B.

* To. 1. Disc. XXVIII. à la fin.

„ la Loi du Talion & agir avec
„ eux de la même maniere qu'ils en
„ usent avec les autres. " Malgré
cela, cet honnête homme, dont
la plume est toujours au service du
plus offrant, enfante un Libelle
des plus execrables. Il s'est exposé
par cette infame production à la
haine de tous les honnêtes gens.
En cela, comme en bien d'autres
choses, il a visiblement agi contre
sa conscience, puis qu'il déclame
fortement contre les Libelles dans
le Libelle-même dont il vient de
regaler le Public. " Il est vrai que,
„ selon la coutume des faiseurs de
„ Libelles, il s'est deguisé autant
„ qu'il a pû. Ces nuages dont il a
„ taché de se couvrir, sont un a-
„ veu qui lui a echapé sans y pen-
„ ser de la honte qu'il sent de sa
„ conduite, & de la crainte qu'il a
„ d'en etre puni. C'est un hom-
„ mage qu'il a rendu malgré lui à

roit tord de raisonner ainsi, c'est qu'il n'aura pas plutot tué, ou voulu diffamer son Ennemi, qu'il apercevra toute l'horreur de son crime. S'est-il vangé par un Libelle? Il desavouë hautement une Production qui ne peut que le couvrir de honte; ce qui prouve encore, pour le dire en passant, qu'il y a dans tous les hommes une *Notion* generale & constante du Bien, & que la difference de sentiment qu'on remarque entr'eux à l'egard de quelques biens particuliers ne peut raisonnablement autoriser à croire que cette Notion depende uniquement, dans l'etat de nature, du jugement de chaque personne. Et même c'est une Doctrine constante en bonne Theologie, qu'il y a, dans la nature & dans l'essence de certaines choses, un bien ou un mal moral qui precede le Decret Divin: C'est à dire, pour parler le langage populaire, que les choses Saintes sont

aimées de Dieu, à cauſe qu'elles ſont Saintes, mais qu'elles ne ſont point Saintes à cauſe qu'elles ſont aimées de Dieu. Autrement, comme le remarque le *Doctiſſime* Bayle *, ne faire tord à perſonne ſeroit une bonne action, non pas en ſoi-même, mais par une diſpoſition arbitraire de la volonté de Dieu. Il s'enſuivroit que Dieu auroit pû donner à l'homme une Loi directement oppoſée en tous ſes points au Commandement du Decalogue. Cela fait horreur. C'eſt ce qui a fait avouer aux Philoſophes Chrêtiens que les eſſences des choſes ſont éternelles, & qu'il y a des propoſitions d'une éternelle verité; & par conſequent que les eſſences des choſes, & la verité des premiers principes ſont immuables.

* A quoi penſez vous, Lycidas, de

* Penſées diverſes. 10. 4.

de fronder impitoïablement ceux qui ont ecrit avant vous ſur la matiere que vous traitez aujourd'hui, peut-étre avec beaucoup moins d'ordre & de diſcernement qu'eux? Quelle ingratitude! Dechirer des Auteurs de qui vous empruntez tout ce qu'il y a de bon dans le Grand Ouvrage dont nous avons deja deux volumes *in folio*! N'y avoit-il pas d'autre moyen de ſatisfaire votre amour propre? Falloit-il donner tant de priſe à la critique, en affichant un monument de votre vanité au frontiſpice d'un ouvrage, que, ſelon toutes apparences, vous ne terminerez pas à votre honneur? Quel homme étes-vous! Juſques dans un miſerable Diſcours qu'Arlequin auroit honte de debiter ſur le theatre, vous faites paroître votre humeur atrabilaire & Cauſtique. Vous y chargés d'injures les plus groſſieres, Juſte Lipſe & Scaliger le Pere, deux

ſçavans qu'on ne ceſſera d'admirer que quand on pourra vous eſtimer. Savez-vous bien que l'on redoute infiniment plus vos louanges, que vos Satyres? On dit dans le monde que vous faites l'Eloge de tous ceux que vous blamez, & que vous avez une humeur chagrine qui s'eſt accoutumée de longue main à criailler & à dire des injures. Vous perdez la plus grande partie de votre vie à un metier auquel il vous eſt impoſſible de réuſſir; je veux dire à la Critique. Vous avez aſſez d'Erudition, mais la principale piéce vous manque, ſavoir le gout & le ſentiment des vrayes beautez, & c'eſt ce que l'Erudition toute ſeule ne donne point. Votre G. D. G. & C. que vous eſtimez tant par les Recherches ſavantes que vous croyez y avoir raſſemblées, eſt, dit-on, un chef d'œuvre d'impertinences d'un bout à l'autre, pour ce qui regarde le faux jugement

ment & le mauvais gout. Vous decidez de tout & de tout *ſottement* & *Bêtement*. Vous avez un grand attirail de Grammaire, & d'Antiquitez Grecques & Romaines, mais pas le moindre gout pour ce qui regarde le veritable bel Eſprit; une inſenſibilité ſtupide pour ce que les Grecs appelloient *Atticiſme*, les Latins *Urbanité*, & ce que nous appellons en François Elegance & delicateſſe.

Voilà le Portrait qu'on fait de vous, voilà cet homme qui ſe croit le plus ſçavant & le plus judicieux critique de l'Univers. N'a-t'on pas bien raiſon de rejetter vos decisions, comme d'un juge incompetent ſur la *Bibliotheque Raiſonnée*? Mais vous & vos pareils, auriez dû faire une Reflexion un peu mortifiante pour votre Orgueil à la verité, mais qui vous auroit épargné la honte d'une ſi impertinente Critique. C'eſt que les Tournebroches

& les Palefreniers des Auteurs de la *Bibliotheque Raisonnée*, sont plus capables de juger du vrai prix, & du degré d'elegance des Auteurs modernes, que tous le Lycidas passez, presens & à venir. *

* Damon petit fat en Original, s'imagine que depuis 5. ou 6. ans qu'il écrit, il a trouvé le secret de se faire un stile inimitable. Les productions des autres sont *dures* & maldigerées, à son avis: Il regarde avec un orgueilleux mepris tous les ouvrages qui ne sortent pas de sa plume, quoiqu'au jugement de toutes les personnes de bon gout, il soit incapable de rien faire qui en approche. Lycidas a dit qu'une Traduction de ce Faquin a paru si-belle

* On n'a presque fait dans ce Portrait qu'appliquer à Lycidas les traits dont il a crû noircir Juste Lipse & Scaliger le Pere, dans un discours sur les Satyres d'Horace.

belle à quelques perſonnes, qu'elles l'ont priſe pour un Original. Cet eloge eſt mal appliqué, mais il n'a pas laiſſé de flatter agréablement l'Amour propre de Damon, qui eſt vain par temperemment. Sa vanité ne ſe borne pas à ſes Ouvrages. Tout, juſqu'à ſon Origine heterolite, & à la naiſſance diſtinguée de ſon Epouſe, contribue à le bouffir d'Orgueil. Sa demarche cadancée le fait reconnoître d'auſſi loin qu'on peut l'apercevoir. Vous le voyez toujours mis comme un petit Abbé de Cour, ou comme un Chanoine qui auroit des Benefices par douzaines. Il eſt donc fort à ſon aiſe? Cela pourroit être, s'il faiſoit ſervir ſa Table moins delicatement qu'un Bourguemaiſtre. Et, preuve que l'Amour propre ſe fourre par tout, c'eſt que Damon ſe vante de cette ſottiſe, comme de quelque choſe d'admirable.

* Michée, aiant essuyé une petite disgrace, dans une fameuse ville, dont il n'approche plus que de douze lieuës, tant il a peur d'y trouver son salaire; Michée, dis-je, est venu se transplanter dans le plus beau village de l'Europe, ou, avec sa chere famille, il a goûté quelque tems le plaisir de tromper le tiers & le quart.

Pour dissiper les soupçons que le Souverain avoit justement pris de sa fidelité, il a cru se remettre en bonne odeur, en tachant de sacrifier un homme, dont il se disoit ami, & qu'il croyoit être dans le même cas que lui. Mais n'aiant rien pû découvrir de tout ce qu'il s'etoit imaginé, il s'est déclaré son Ennemi. Il a publié mille faussetez sur son compte. Cependant il n'a trouvé dans toute la ville que deux fourbes comme lui, qui ont ajouté foi à ses paroles. Enfin, le denouëment de la Comedie fait connoître Mi-

Michée, & l'injuſtice de ſes Calomnies. Son nom ſe trouve plus de 20. fois dans une ſentence infamante & aſſurement on n'y fait pas ſon Eloge. Diriez-vous pourtant qu'il s'en glorifie? En verité, il faut que l'Amour propre ſe transforme en des figures bien bizarres, puis que Michée voudroit ſe faire honneur dans le monde, d'une choſe qui feroit mourir de chagrin, tout autre, moins accoutumé que lui à de pareils affronts. Il court à la gloire par le chemin de l'infamie.

* Lycidas, Damon & Michée ſe ſont mis aux gages d'un honnête homme dont voici le Portrait, dans l'Epigramme ſuivante:

Duron frayant avec trois beaux eſprits
Tel qu'un Crapaud échapé de la Bourbe;
Vomit ſur nous tous les flegmes pouris
De ſon Eſprit lourd & noir comme tourbe.
Puis il grimace un ris ſournois & fourbe,
Et ſemble dire, amis, ſçais-je honnir?

Au bel Esprit vais-je pas parvenir?
Hé! pauvre sot! Grenouille ainsi frayante
Au bel Esprit peut non plus parvenir
Qu'on ne devient fripon lorsqu'on te hante.

* Nous avons insinué ailleurs, que le Plaisir est le grand mobile de nos Actions. Dieu nous en a rendu susceptibles afin de nous engager à travailler à notre propre conservation. Aussi le Plaisir est-il la chose du monde à la quelle nous sommes plus sensibles, & tout ce qui peut nous en procurer, semble faire veritablement notre bonheur. Le plaisir est donc un Bien. On ne peut se refuser à la verité de cette consequence; mais nne Reflexion facheuse, triste, accablante, c'est de penser que nous ne sommes plus dans cet Etat heureux, ou le plaisir auroit toujours été innocent. Peu s'en faut qu'à present, il ne soit toujours criminel, non par lui-même, vû que la nature, ou l'essence des choses est incorruptible,

ble, mais par le mauvais usage que nous en faisons. Et, bien que tout bonheur, même celui des Saints, consiste essentiellement dans le Plaisir, tout plaisir ne constituë pas le veritable bonheur. Dieu seul, je le dis du plus grand serieux, peut nous faire gouter des plaisirs parfaits, & nous ne les cherchons point en lui. Dans l'Etat d'innocence, rien ne nous auroit fait plaisir que par raport à Dieu, Pourquoi donc, me direz vous, ne nous y a-t'il pas laissé? Taisez vous, curieux. Vous saurez seulement que, corrompus par le peché de notre premier Pere, nous courons après des biens chimeriques. Un avare trouve du plaisir à se priver de toutes les commoditez de la vie pour accumuler tresors sur tresors. Un ambitieux, à occuper un poste elevé, après lequel il a couru long-tems, comme

un

un chien de chasse après le Gibier. Un savant à se mettre sous presse, &c. &c. Mais sont-ce là des plaisirs solides? Un homme de bon sens, peut-il fixer son attention sur des objets si fragiles? L'Avare voit enlever ses tresors par des voleurs. L'ambitieux, est cassé aux gages, & privé d'une dignité qui l'occupoit entierement, & qui l'empêchoit de pratiquer ses devoirs d'honnête homme & de Chrêtien. Le savant mêle parmi quelques bonnes choses, cent impertinences qui le font survivre long-tems à sa reputation. Il vouloit immortaliser son nom au prix de son repos & de sa santé, mais après avoir blanchi sur les Livres, il met au jour une sotte production qui le rend méprisable. La raison veut qu'on s'abstienne de ces Plaisirs criminels qui entrainent après eux des pertes considerables, de la honte de l'opprobre, des dangers, des chagrins des

des douleurs, &c. Je voudrois donc, ſuivant ce Principe que J *** ne s'enivrat plus, que L. M *** ne fit plus tord à perſonne, & qu'il ſe contentat d'un ordinaire proportioné à ſon etat; que B *** ne calomniat plus un homme qui lui a fait tous les biens imaginables, & que s'il n'en vouloit point marquer de reconnoiſſance, il ne fit pas au moins eclater ſon ingratitude dans un Ecrit Public. Ces trois Meſſieurs croïent-ils être heureux en ſe livrant à la volupté? Si c'eſt là leur idée, elle eſt fauſſe & ridicule. Quel plaiſir trouve-t'on à boire ſans regle, ni meſure? Quelle ſatisfaction de ſe voir à tout moment expoſé à mille avanies de la part de ſes Créanciers? Quelle joïe de ſe faire haïr de tout le monde, non ſeulement par l'impieté, mais par des Calomnies infames? Après tout, la volupté eſt ſi ennemie du repos qu'il eſt impoſſible de s'y livrer

livrer ſans devenir miſerables & criminels. Elle bleſſe l'ame & le corps d'un même coup, dit le P. Senault, * elle affoiblit l'un & corrompt l'autre; ce ſont des remedes pires que le mal dont elle nous veut guerir, ſes deſordres cauſent toujours celui de notre ſanté, & ſes excès nous ſont ſi pernicieux qu'il les faut prendre avec meſure, pour en recevoir quelque ſatisfaction.

* On ne doit point etre ſurpris qu'un Auteur en titre d'office, prenne plaiſir à ſe voir loué dans les Journaux Litteraires, & qu'il ne puiſſe ſouffrir au contraire qu'on y parle mal de ſes Ouvrages. Les Journaliſtes doivent redouter ſa plume Satyrique s'ils ſont aſſez hardis pour relever ſes bevûës. On auroit beau dire qu'un honnête homme qui juge d'un Livre, en doit

* De l'uſage des Paſſions VI. Traité, Dis c. I.

doit donner une idée juſte, & avec toute la ſincerité dont il eſt capable, pour ne point tromper le Public & ne pas commettre ſa Reputation, ce ſeroient là des raiſons inutiles! Un Auteur veut être loué, & gouter cette volupté d'Ambition & de vaine gloire, après laquelle il ſoupire. C'eſt flatter ſon ambition que de dire qu'il a fait un Ouvrage excellent.

* Il y a une volupté de haine & de vengeance qui nous fait dire quelquefois.

Puiſſay-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ces maiſons en cendres & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir
Moy ſeul en etre cauſe, & mourir de plaiſir.

C'eſt à peu près ce langage que tenoient hier au Caffé de Roſelli, quatre *faquins à Nazardes*, tou-

chant un Philoſophe dont la ſincerité leur eſt inſupportable. Dans ce Caffé, fameux par les avantures de l'Italien qui l'a établi, & dont il a conſervé le nom, ſe rendent à certaines heures les Grands Seigneurs & les beaux eſprîts de la Haye. J'y vis entrer peu de tems après moi un homme gros & gras que je pris d'abord, à ſon air hypocrite pour un Jeſuite traveſti. Un de mes amis qui etoit venu avec moi, me le fit remarquer; & je lui demandai s'il le connoiſſoit. Parfaitement, me repondit-il du plus grand ſerieux. C'eſt un animal dont le corps eſt petri d'eau bourbeuſe & de beurre, & dont l'ame (car il faut croire qu'il en a une, quelque peu d'attention qu'il y faſſe) a été detrempée dans ſix verres d'abſynthe, quatre de vinaigre, trois onces de fiel, ſix dragmes de mauvaiſe foi, trois grains de fourberie . . . . . . Voilà, interrompis-

je,

je, une excellente Recette pour faire un honnête homme! mais, Monſieur le Docteur, ce n'eſt pas là ce que je vous demande. Son nom. Ah! ah! dit-il, c'eſt donc ce que vous voulez ſçavoir? apprenez qu'il ſe nomme V. D * * * qu'il eſt L * * * de ſa profeſſion, & que ſa Boutique, ou vous chercheriez inutilement un bon Livre, n'eſt qu'à trois ou quatre portes de ce Caffé. Pouvez-vous bien parler ainſi de vos Compatriotes, repris-je? car cet original ſans copie me paroit être H * * *. Ne vous en étonez pas, repondit-il; D * * * n'eſt pas la ſeule ville du monde qui peut ſe vanter d'avoir vû naître des fripons, des vindicatifs, des ſcelerats, &c.

Au moment que mon ami prononçoit ces derniers paroles, nous vimes entrer J * * *. L. M * * * & B * * * qui coururent embraſſer V * * * D * * * tour à tour. Je

demandai à mon Docteur s'il comprenoit quelque chose à ce manége, mais avant qu'il eut le tems de me repondre, j'en appris plus que je n'en voulois sçavoir. Ces quatre personnes s'etant rassemblées au tour d'une petite table, se firent servir du Chocolat que l'un d'entr'eux aimoit beaucoup. Ils tournerent leur Conversation sur des affaires particulieres, & quoiqu'ils parlassent mysterieusement, je compris que les nouveaux venus etoient des especes de sçavans qui s'etoient prêtez au ressentiment de V * * * D * * * pour le venger d'un homme qui lui étoit devenu odieux pour avoir dit la verité, & qui n'avoit pû se resoudre à parler avantageusemene de quelques livres dont on ne pouvoit dire que du mal. Ils s'applaudissoient entr'eux & se felicitoient de la victoire qu'ils croyoient avoir remportée sur le Philosophe à qui ils vouloient. La volupté

lupté de la haine & de la vengeance étoit peinte ſur leurs viſages; mais V * * D * * paroiſſoit le plus content. Enfin, ma patience étant à bout, car vous ſaurez que je n'en ai pas plus que de raiſon, je dis à mon ami: " Je veux vous regaler „ d'une excellente piéce de Poëſie, „ par la quelle deux ſçavans de ma „ connoiſſance, repouſſent les atteintes d'une troupe de marauds „ qui les dechirent & dans les Caffés & ailleurs par des Calomnies „ les plus indignes. " Je tirai en même tems de mon Porte-feuille la Quinteſſence * du 11. Aout, ou je lus à haute voix l'Epigramme ſuivante:

Monſtres affreux, de l'Enfer échapez,
Vils impoſteurs, ranimez votre rage.
De mille traits en vain vous me frapez
Vos coups ne font qu'echauffer mon courage:

 Sur

* C'eſt une feuille très-curieuſe qui s'imprime deux fois par ſemaine à Amſterdam chez Uitwerf.

Sur vous un jour retombera l'orage;
En attendant, je ſuis deja vangé:
De tels faquins & la haine & l'outrage
Sont un trophée à ma gloire erigé.

Ce fut là un coup de foudre pour ces Calomniateurs, qui, ſe reconnoiſſant dans ce Portrait, delogerent au plus vîte. Je ne ſais même s'ils payerent leur Chocolat; du moins eſt-il certain qu'ils n'avoient pas l'air fort pecunieux.

* *Coribule*, quoi qu'interieurement perſuadé qu'il y a un Dieu, vit comme s'il n en croyoit rien. Il tâche d'effacer cette verité de ſon Eſprit, pour avoir ſes *coudées franches*, dans la jouiſſance des plaiſirs criminels auxquels il ſe livre aveuglément. Point de charité, point de ménagement pour la Reputation du Prochain; en un mot, vous ne trouvez rien en lui de tout ce qui fait le veritable Chrêtien. Comme s'il n'etoit au monde que

pour

pour lui ſeul, il prend de tous côtez à credit, & vit ainſi aux depens du Boulanger, du Boucher, du Marchand de vin, &c. ſans ſe mettre en peine qui payera. Toujours en colere & abbreuvé de fiel, il ignore la vertu de pardonner, & il n'epargne rien des qu'il s'agit de vengeance. Bien loin d'avoir jamais gouté le plaiſir de faire du bien à quelcun, il uſurpe frauduleuſement ce qui ne lui appartient point. Voilà ce qu'on appelle un Athée de pratique, & il n'y en a point d'autres.

* Aimer Dieu à la Jeſuite, & croire qu'on travaille utilemeut à ſon ſalut, en pratiquant certaines ceremonies fort inutiles, c'eſt ſe tromper groſſierement. Ainſi, Corianthe, apprenez que vous n'accompliſſez point le precepte de l'Amour de Dieu en aſſiſtant regulierement à la Meſſe & à vêpres, ni vous, impudent Zoïle, en fre-

quendant periodiquement l'Eglise Wallone, puis que cette Devotion exterieure, ne vous rend ni meilleurs, ni plus sages, & que malgré toutes ces belles apparences, vous n'en êtes pas moins calomniateurs, & scelerats à *triple fagot*. Pour vous, mignon Alcippe, qui faites profession publique d'irreligion (ce terme ne doit pas être pris tout à fait en mauvaise part) il semble que je n'ai rien à vous dire. Je veux pourtant bien vous avertir que la probité étant le premier principe du Déïsme, je voudrois que vous fussiez un peu plus sage, & que, par une conduite irreprochable, vous vous fissiez regarder comme un vrai Philosophe, delivré de toute superstition, & qui adore en Esprit & en verité le Dieu qui l'a crée. Apprenez de Ciceron * que

* *Ad Divos adeunto caste, pietatem adhibendo: qui secus faxit, Deus ipse vindex erit.* Cic. de leg. l. 2.

que l'on s'approche des Dieux avec un cœur pur : que l'on se presente devant eux en esprit de Religion, & que quiconque en usera autrement Dieu en sera le vengeur.

* Alcippe, Devot à triple etage, est muni d'un scapulaire & de reliques qu'on dit qui ont la vertu d'empêcher qu'on ne se noye, ou qu'on ne se pende par un coup de desespoir. Il observe les Carêmes & les vigiles ; il ne peut souffrir qu'un heretique *à fagots* se mocque de ses Devotions. He! que n'a-t'on pas à craindre de lui? S'il ne peut assez se venger par la medisance, il a recours à la Calomnie. Il faudroit donc le menager & ne pas dire ouvertement qu'on le regarde comme la proye du Diable, eñ qualité de Normand, de mauvais chrêtien, &c.

De là je conclus que la superstition n'empêche point qu'on ne soit

très-méchant. A peine Coribule, dit trois mots, sans jurer le nom de Dieu. Il charge d'imprecations execrables ceux dont il croit avoir sujet de se plaindre. Il parle en tout tems & en tout lieu de ses pretenduës bonnes fortunes, & il s'explique là dessus, en termes si obscenes, qu'il faudroit être de la derniere impudence pour ne pas rougir, quoique lui-même ne rougisse de rien. C'est d'ailleurs un homme qui en prend à toutes mains. Il ment & médit éternellement. Il trompe tous ceux qui ont le malheur d'avoir affaire à lui: il sacrifie tout à la vengeance: il fait des Debauches horribles, & à peine trouve-t'il sur le P * * * assez d'Autels pour sacrifier à Venus la saloppe, si non d'effet, du moins de cœur & d'affection, persuadé que la Déesse aura toujours pour agréables ses foibles & impuissans efforts. On peut le comparer à la

Rei-

Reine Marguerite, fille de Catherine de Medicis, qu'on nous a depeint comme un monſtrueux aſſortiment de vertus exterieures & de vices réels. „ Ce fut au faux-bourg
„ St. Germain, dit Mezeray parlant de cette Princeſſe, qu'elle
„ tint ſa petite Cour le reſte de ſes
„ jours, melant biſarrement les voluptez & la Devotion, l'amour
„ des Lettres & celui de la vanité,
„ la charité Chrêtienne & l'injuſtice; car comme elle ſe piquoit
„ d'etre vuë ſouvent à l'Egliſe,
„ d'entretenir des hommes ſavants,
„ & de donner la dixme de ſes
„ revenus aux Moines, elle faiſoit
„ gloire d'avoir toujours quelque
„ galanterie, d'inventer de nouveaux divertiſſemens, & NB.
„ *de ne payer jamais ſes dettes.*

* A la honte des Chrêtiens, nous trouvons, en feuilletant les vieux livres, que les Payens nous ſurpaſſoient de cent Piques en tendreſ-

dresse, en humanité, & en Amour pour le Prochain. Toutes les Sectes des Philosophes se sont réunies sur cet article. Platon le Divin ou le Diabolique, mettoit entre les principales perfections celle d'aimer les hommes, & cette opinion lui étoit commune avec les Philosophes *Ambulants*, ou Peripatheticiens.

* L'Amour que nous devons avoir pour le Prochain, nous engage à bien plus qu'à ne le pas hair, & je defie les Moralistes les plus relachez, Mrs. les Jesuites, de contester mes principes sur ce sujet. Nous devons procurer aux autres toutes les commoditez que nous recherchons pour nous mêmes, & leur faire tout le bien dont nous sommes capables. Le Paganisme est en cela du plus parfait accord avec le Christianisme. Un Simplicius, idolatre *Brulable*, nous dit que l'honnête homme doit faire du bien à

tout

tout le monde. Un Marc Antonin nous apprend que la nature humaine exige de nous que nous ayons soin de tous les hommes. Mais voici quelque chose de plus. Un ancien Poëte Grec, quoique la *Penaille* Poëtique ne vaille pas grand argent, s'explique presque dans les mêmes termes de l'Ecriture *. C'est Phocilide, si ma memoire ne me trompe qui dit: „ Donnez retraite „ à ceux qui n'ont point de cou- „ vert. Conduisez les aveugles. „ Ayez pitié de ceux qui ont fait „ neufrage, car la navigation est pe- rilleuse & difficile. Tendez la main „ à ceux qui sont tombez secou- „ rez ceux qui n'ont personne au- „ près deux qui puisse les tirer du „ danger ou ils se trouvent ..... „ si une Bête, fut-elle à votre En- „ nemi, est tombeé sur votre che- min,

* V. *Exod.* XXIII. 4. & *Deuteron.* XXII. I. &c.

„ min, relevez la. Ne vous de-
„ tournez point pour éviter de
„ rendre ſervice à une perſonne
„ qui s'eſt égarée, ou qui eſt bat-
„ tuë d'une furieuſe tempête. *C'eſt*
„ *ainſi que* Dieu qui nous a fait
„ mortels, veut que nous nous aſ-
„ ſiſtions* les uns les autres, &
„ que par ces ſecours mutuels cha-
„ cun tache de detourner de deſſus
„ la tête d'autrui, les malheurs
„ qu'il aprehende pour lui-même.
„ Et ce n'eſt pas tant affection ou
„ reſpect pour ceux à qui l'on rend
„ de Pareils offices, que crainte
pre-

* *Voluit nos ille mortalium artifex Deus in commune ſuccurere, & per mutuas auxiliorum vices in altero quemque quod pro ſe timeret aſſerere. Nondum hac caritas eſt, nec perſonis impenſa reverentia, ſed ſimilium accidentium providi metus, & communium fortuitorum religioſus horror. In aliena fame ſui quiſque miſeretur. Sic cibus obſidio partitur, ſic inopiam pariter navigantium frequenter unius alimenta paverunt. Hinc & ille venit affectus, quod ignotis cadaveribus humum congerimus, & inſepultum quodlibet corpus nulla feſtinatio tam rapida tranſcurrit, ut non quantulocumque veneretur ageſtu.* Quintil. *Declam.* V.

„ prevoïante de ſemblables accidens
„ & frayeur Religieuſe des revers
„ de la Fortune, auxquels nous
„ ſommes tous ſujets; en un mot
„ ce ſont tous ſentimens intereſſez.
„ Dans la diſette† d'autrui, cha-
„ cun a pour ainſi dire, compaſſion
„ de lui-même. C'eſt ainſi que pen-
„ dant un ſiege, on partage ſes
„ proviſions avec les autres Aſſie-
„ gez ; & que quand les vivres
„ viennent à manquer ſur Mer,
„ une ſeule perſonne en fournit ſou-
„ vent à tous ceux qui ſont dans
„ le vaiſſeau. De là vient encore
„ ce mouvement de compaſſion
„ qui porte à enſevelir les corps
„ morts que l'on trouve, & à jet-
„ ter du moins deſſus quelques
„ poignées de terre, ſi preſſé que
„ l'on ſoit de continuer ſa route.

* Il

† C'eſt ce qui eſt bien exprimé par cet ancien vers:
Homo qui in homine calamitoſo eſt miſericors meminit ſui.

* Il y a bien peu de personnes qui fassent attention aux paroles remarquables d'un Ancien †. *Je ne pense pas*, disoit-il, *qu'il soit d'un honnête homme de vouloir qu'on lui ait Obligation, quand il n'a rien fait qui le merite.*

* Franchement, l'ingratitude est un vice fort rare ; car il y a très-peu de personnes qui rendent des services assez essentiels, pour faire des ingrats, ou qui ne diminuent, par des reproches, le prix de leurs bienfaits. Quand on voit le monde, on n'entend que plaintes sur l'ingratitude, mais doit-on croire les gens sur leur parole ? nullement. Dorillas dit par tout que Cariste devroit lui avoir de grandes obligations. Il l'a reçu chez lui ; il l'a admis à sa table

† Ego, Charine, neutiquam officium liberi esse hominis puto.
Cum is nihil promereat, postulare id gratiæ apponi sibi.
Terence. *Adr.* Act. II. Scen. I. v. 33. & 34.

table : il etoit dans le dessein de lui rendre service en toutes Occasions, & de faire tout son possible pour le mettre en état de vivre aussi honnorablement qu'un Auteur peut le faire. Que n'auroit-il pas fait pour ce Jeune etourdi, si, par son ingratitude, il ne s'étoit rendu absolument indigne de son attention? Doucement, Dorillas. Ne vous échauffez point. Ecoutez les raisons de Cariste qui vous parle par ma plume. Il avouë que vous l'avez reçu chez-vous, mais il dit qu'il n'étoit pas sur le pavé. Vous l'avez nourri, il en convient, mais il a travaillé pour vous, &, loin de le payer, vous ne lui en avez pas temoigné la moindre reconnoissance, quoique vous lui eussiez fait de grandes promesses. N'est-il pas vrai qu'outre les Extraits auxquels il s'occupoit pour votre gros & grand Ouvrage, vous lui aviez promis de le guider dans la composi-

tous les Libraires de....... mais pas un ne put, ou ne voulut l'imprimer. Dans la ſuite, vous avez voulu vous approprier ce Recueil, & quand vous avez-vû qu'il étoit annoncé dans les Gazettes, ſous le nom de Cariſte, vous avez pouſſé l'impudence juſqu'à dire qu'on vous l'avoit volé. Telle a été votre conduite à l'egard du Jeune homme que vous accuſez d'ingratitude. Dites après cela que vous n'avez pas merité de l'avoir pour Ennemi? Vous ne devez attribuer qu'à votre mauvaiſe foi ſon refroidiſſement à votre égard. Le revers de fortune qui vous à rendu inviſible pendant quelques jours, n'y a pas la moindre part. Il n'a pas l'ame aſſez lâche, ni les inclinations aſſez rempantes pour mepriſer dans l'adverſité, ceux qu'il a aimé dans d'autres circonſtances. Si Dorillas étoit honnête homme,

riche ou pauvre, il feroit l'ami de Carifte.

* Oh! vraiement je me fuis bien trompé dans mon Calcul: je croyois finir ici mes Reflexions fur l'ingratitude, mais voici une Lettre qu'on me prie d'y Joindre.

Monfieur le Moralifte.

„ JE m'adreffe à vous pour la de„ cifion d'un cas qui boulever„ fe toute l'œconomie de ma pe„ tite machine fpirituelle. J'ap„ prens que Blorinde, hardi & fade „ cenfeur, me fait paffer dans „ le monde pour un ingrat. Voi„ ci ce qui a donné lieu à cette o„ dieufe accufation. Imaginez„ vous, qu'il s'agit entre nous de „ la traduction d'un ouvrage La„ tin, par exemple du *Leviathan* „ *de Hobbes*. Après avoir fait no„ tre accord à tant par feuilles, „ j'ai travaillé à cet ouvrage. J'en

avois

„ avois traduit deux ou trois feuil-
„ les, lorsque Blorinde me pria
„ de lui remettre l'original, disant
„ qu'il me le rendroit dans sept ou
„ huit jours. Ce terme étant expi-
„ ré, j'allai chez B * * qui me fit
„ dire honnêtement à la porte
„ qu'il n'étoit pas au logis. Cette
„ Scene aiant été réïterée plusieurs
„ fois, j'ecrivis une Lettre fort vi-
„ ve à Blorinde, & depuis ce
„ tems-là, ce fat en trois lettres,
„ m'accomode de toutes piéces,
„ & me peint des plus noires cou-
„ leurs. Dites moi, Je vous prie,
„ si je suis ingrat, &c. "

PHILEMON.

Tranquillisez-vous, Philemon; si le fait est tel que vous le raportez, votre conscience est en bon état; & pour vous dire tout naturellement ce que j'en pense, je crains bien que ceux qui liront votre Lettre, ne disent de Blorinde,

ce que Boileau disoit du fameux Rollet :

J'appelle un Chat un Chat, & B * * * un fripon.

* La pieté, non plus que toute autre vertu ne consiste point en de vains dehors ; & le culte que nous devons à Dieu, est un culte plein de respect, un culte bon & saint, qui exige beaucoup d'innoçence & de pieté, avec une inviolable pureté de cœur & de bouche.

Mais ce qu'on appelle aujourd'hui *Devotion*, qui est, dit-on, une suite necessaire de l'Amour de Dieu, est une superstition toute pure. Bien loin qu'elle ait le moindre raport à une pieté mâle, ferme & constante, rien n'y est plus contraire. Un ancien reconnoit * que la

* *Religentem esse oportet Religiosum nefas*, Aulugelle l. IV. c. 9.

la ſuperſtition eſt un crime, & un autre nous la fait enviſager comme plus criminelle que l'Atheiſme.

* L'Amour de Dieu eſt le devoir le plus eſſentiel, & le plus indiſpenſable du Chriſtianiſme. Il ne faut pour s'en convaincre, que ſavoir lire & ouvrir les Livres ſacrez. A l'aide du ſens commun, on y trouvera à chaque page cette verité ſolidement établie. Deux motifs entr'autres doivent nous engager à faire à Dieu un entier ſacrifice de nôtre cœur & de toutes nos facultez. Le 1. eſt fondé ſur ce que nous lui devons tout, & le 2. ſur ce que nous devons tout attendre de lui: motifs qui nous obligent à l'aimer & d'amour de bienvueillance, & d'Amour de concupiſcence. La Reconnoiſſance que nous devons avoir pour toutes ſes bontez à nôtre egard, ne nous engage-t'elle pas à ſouhaiter qu'il ſoit glorifié,

& à y travailler même autant que nous le pourrons? Ne devons nous pas souhaiter que sa volonté soit faite & par nous-mêmes, & par tout le reste du genre humain? Ne devons nous pas être ravis qu'il possede autant de gloire & autant de perfections qu'il en a? Tels sont du moins les sentimens de tous les veritables Enfans de Dieu. Or, c'est justement en cela que consiste l'Amour de bienvueillance.

J'ajoute que l'homme peut & doit avoir pour Dieu l'amour de *concupiscence*; c'est à dire, suivant mes solides & magnifiques idées, qu'on doit se souhaiter à soi-même & aux autres, la possession de cet Etre infini, qui nous commande, nous ordonne & nous enjoint expressement, de l'Aimer de tout notre cœur, de toute notre ame & de toutes nos forces *.

L'o-

* Deut. 6. 4.

* L'obligation d'aimer Dieu est si conforme aux lumieres de la Raison, qu'elle a été connuë des Païens mêmes: car, sans parler de ceux qui, prêchant les bienfaits de la Divinité, soutenoient par une consequence necessaire, la verité que nous venons d'etablir, combien n'y a t'il pas eu de Philosophes qui ont declaré expressement qu'il faut aimer Dieu? Seneque vouloit que les maîtres traitassent humainement leurs Esclaves, & s'en fissent aimer plutot que de chercher à s'en faire craindre, de même que Dieu exige de nous plus d'Amour que de crainte. * *Je crains les Dieux*, disoit l'Empereur Julien, *je les aime*,

* *Quare non est quod fastidiosi te deterreant, quominus servis tuis, hilarem te praestes, & non superbè superbiorem; colant potiùs te, quam timeant: itane, inquit, prorsus colant tanquam clientes, tanquam salvatores, hoc qui dixerit, obliviscetur id Dominus, parum esse quod Deo satis est, qui colitur & amatur.* Senec. Epist. 47.

me, je les respecte comme de bons maîtres & de bons Peres.

* La volupté est la Passion la plus generale que l'on connoisse, puis qu'elle est celle de l'un & de l'autre Sexe, des Jeunes & des vieux, des Grands & des petits, des savans & des ignorans. Elle est d'ailleurs très forte, puis qu'elle triomphe de toutes les autres passions. L'histoire sacrée & prophane nous en fournit mille preuves. Et pour faire ici un petit étalage de Litterature, Alexandre, dit le Grand, l'homme le plus ambitieux qui fut jamais, & vainqueur de presque tout l'Univers, ne fut-il pas vaincu lui-même par la volupté? Hercule après avoir vaincu je ne sais combien de monstres, n'apprit-il pas à filer pour faire sa Cour à Omphale? Parcourons l'histoire Sacrée. A quels excès la volupté ne porta-t'elle pas Samson, David & Salomon, ce mignon de la sagesse?

Elle

Elle fit perdre la vie au premier, elle fit commettre au ſecond deux crimes horribles, & jeta le troiſiéme dans l'Idolatrie. Tant il eſt malaiſé à ceux là mêmes qui font ce qu'il y a de plus difficile, & qui ſemblent triompher de tout, de reſiſter au funeſte pouvoir du plaiſir.

* Avouons de bonne grace, qu'un Athée, qui, par ſes habitudes criminelles, ſeroit venu à bout d'etouffer les remords de ſa Conſcience, & qui ne craindroit rien du coté des hommes, avouons, dis-je, qu'un genie de cette trempe, pourroit être le plus grand ſcelerat que la terre eut porté. Peut-être regarderoit-il ſes deſirs comme ſa derniere fin, & comme la ſeule regle de toutes ſes actions. Il ſe mocqueroit de ce qu'on appelle *vertu* & *honnêteté*, & il ne ſuivroit, ſelon toutes apparences, que les mouvemens de ſa convoi-

tise. Il ne manqueroit pas de se dé-faire de tous ceux qu'il haïroit. Il feroit de faux fermens pour la moin-dre chose ; en un mot, il n'y a point de crime qu'on ne dût atten-dre de lui. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hom-mes, pourroit être du moins rete-nu par la crainte des Dieux. * C'est par là qu'on a tenu de tout tems en bride les passions des hommes: & il est sûr qu'on a prevenu quan-tité de crimes dans le Paganisme, par le soin qu'on avoit de conser-ver la memoire de toutes les puni-tions éclatantes des scelerats, de les attribuer à leur impieté, & d'en supposer même quelques exem-ples, comme étoit celui qu'on de-bita du tems d'Auguste à l'occasion d'un † Temple d'Asie, pillé par les Sol-

* *Si genus humanum & mortalia temnitis arma*
At sperate Deos memores, fandi atque nefandi.
Virgil. Æneid. l. 1.

† Balzac entret. 34. c. 3.

Soldats de Marc-Antoine. On disoit que celui qui avoit mis le premier la main sur l'image de la Déesse qui étoit adorée dans ce Temple, avoit perdu la vuë subitement, & étoit devenu Paralytique de toutes les parties de son corps. Auguste voulant éclaircir le fait, apprit d'un vieux Officier qui avoit fait le coup, non seulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce tems-là, mais aussi que cette action l'avoit mis à son aise pour toute sa vie. Tel étoit encore ce qu'on debitoit de ceux qui avoient la temerité d'entrer, malgré la defense qui en étoit faite, dans un Temple d'Arcadie consacré à Jupiter; c'est que leur corps ne faisoit plus d'ombre après cette action*. Apparemment l'histoire de la mort subite de cet Envoïé des Latins, qui avoit parlé peu respectueusement de Jupiter des

* *Theopompus apud Polyb.*

des Romains en plein ſenat, ſur la quelle Tite Live * n'oſe rien avancer de poſitif; à cauſe qu'il voyoit que les auteurs étoient partagez là-deſſus, eſt une ſemblable fraude pieuſe. † Mais s'il y avoit des Athées, qui euſſent aſſoupi leur conſcience, & éteint les lumieres de la raiſon, tout cela ne pourroit faire aucune impreſſion ſur eux; deſorte que, s'ils étoient en même tems au deſſus de la crainte des loix, ils ſeroient neceſſairement les plus grands & les plus incorrigibles ſcelerats de l'Univers. Heureuſement, la ſuppoſition ne peut avoir lieu, car ſans compter qu'il n'y a point d'Athées, tous les Etats ont leurs loix, & partout on punit rigoureuſement les crimes.

Bien

* *nam & vera eſſe, & aptè ad repræſentandam iram Deûm ficta, poſſunt.* Tit. Liv. Decad. I. l. 8.

† V. Bayle, *penſées diverſes* to. I.

* Bien plus. Je suis d'opinion, qu'il est impossible de détruire entierement les idées qui nous aprennent à distinguer le vice de la vertu. J'avouë pourtant que ces premieres *Notions* étant deja fort obscurcies par le Peché d'Adam, il est très facile à des gens qui veulent faire profession de debauche, de les obscurcir encore d'avantage. Au lieu que nous ne pouvous les rendre claires & lumineuses, sans qu'il nous en coûte des peines infinies. Il faut mediter incessamment sur ses devoirs, tâcher de ne point contracter de mauvaises habitudes, & sur tout, lire souvent l'Ecriture Sainte; car elle *est une lampe à nos pieds, & une lumiere à nos sentiers**. C'est un remede universel, & applicable à tous nos maux. D'où vient que St. Basile a dit que la

* Pseaume 118. vs. 105.

la meditation des Divines Ecritures eſt la voïe la plus commune & la plus uſitée que l'homme puiſſe ſuivre, pour découvrir ſes devoirs. Outre qu'on y trouve des preceptes qui nous obligent à faire certaines actions, on y voit une deſcription vive & pour ainſi dire animée de la conduite qu'ont teuuë de ſaints perſonnages, ce qui peut mieux que toute autre choſe, nous porter à imiter leurs bonne œuvres *. Le même Docteur fait beaucoup valoir les prerogatives & l'utilité de l'Erudition & du ſçavoir. L'ame ſans ces ſecours, n'eſt guere propre à la vertu, de même qu'un champ en

* *Via ampliſſima ad invenienda officia eſt meditatio ſcripturarum divinitùs inſpiratarum. In his enim præterquam quòd actionum præcepta inveniuntur, etiam vitæ ſanctorum ac beatorum hominum præſcriptæ ac traditæ, quaſi imagines quædam vivæ, & ſpirantes converſationis vitæque ſecundùm Dei voluntatem inſtituendæ, imitationi bonorum operum, propoſitæ ſunt.* Baſil. ad Gregor. Theol. Epiſt. 1.

en friche & qui n'eſt pas arroſé, ne peut ni nourrir, ni donner l'accroiſſement à la ſemence qu'il renferme dans ſon ſein.

* Ainſi, quoique tout homme à Reflexions connoiſſe, ou ſoit en état de connoître ſes devoirs, il eſt toujours utile, de les lui remettre à toute heure devant les yeux. Il y a très-peu de perſonnes qui conſultent les lumiéres de la raiſon, ou qui cherchent dans l'Ecriture à connoître la volonté de Dieu. Ceux même qui le font, y apportent d'ordinaire certains prejugez qui rendent toutes leurs Recherches inutiles.

* Que croiroit-on que les Paiens exigeoient de ceux qu'ils recevoient liberalement chez eux, & qu'ils combloient de bienfaits? Rien autre choſe que de la reconnoiſſance. Quelle generoſité! Ou trouveroit-on aujourd'hui de pareilles gens? Je ne ſache qu'un homme au mon-

de qui fasse du bien, par le seul plaisir de tirer un homme de la misere. Cela est si vrai, que quoiqu'il ait été souvent payé d'ingratitude, il est toujours prêt à obliger le premier venu. Il se sacrifie, pour rendre service, à un homme qui se trouve dans l'embarras. Chrysiphon, sorti de son couvent pour un Commerce de galanterie, se refugie dans un Païs Protestant, où, ne sachant que faire, il abjure sa Religion, & endosse la Reforme de Calvin. Mais comme on fut aussitôt las de cet animal que de tous ses semblables, il se vit reduit à la dure nécessité d'implorer le secours des bonnes Ames. Malgré son exterieur hypocrite, personne ne fit cas de lui; & enfin il s'avisa, dans cet *abandon* general, d'exposer *archi-pathetiquement* sa misere à nôtre Philosophe. Il en fut bien reçu, & après avoir demeuré quatre ans chez lui, le premier pas

pas qu'il fit vers l'ingratitude, ce fut d'en . . . . ser sa servante. Et quelques années après, il publia un infame libelle contre son bien-faiteur. Quelle damnable lacheté! Un homme qui se fait gloire d'être Philosophe, peut-il agir d'une maniere si opposée à la loi naturelle? Les seules lumieres du bon sens, & de la raison, nous prescrivent la reconnoissance. Bien plus. Elles nous apprennent que nous ne devons jamais recevoir aucun bienfait, que nous ne soyons dans l'intention de faire tout nôtre possible, pour empêcher que le bienfaiteur n'ait lieu de se repentir de ce qu'il a fait pour nous. Si nous ne sommes pas dans cette disposition, il faut refuser tous les services qu'on veut nous rendre. Car, selon la Judicieuse remarque de Ciceron *, il

* *Nullum enim officium referendâ gratiâ magis necessarium est. Quod si ea, quæ utenda acceperis, majora mensura, si modo possis, Jubet reddere Hesio-*

il n'y a point de devoir plus indiſ-penſable que de faire du bien à ceux de qui on en a reçu. Que ſi le Poëte Heſiode veut que ceux qni ont emprunté quelque choſe, le rendent, s'il eſt poſſible, avec uſure ; que ne devons nous pas faire pour temoigner nôtre reconnoiſſance à ceux qui nous ont prevenu par leurs bienfaits ? Ne devons nous pas imiter ces terres fertiles, qui raportent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu. Si nous rendons volontiers ſervice à ceux de qui nous eſperons quelque bien, avec quel empreſſement ne ſommes nous pas obligez de nous employer en faveur

Heſiodus : quid nam beneficio provocati facere debemus ? An imitari agros fertiles, qui multò plus efferunt, quam acceperunt ? Et enim ſi in eos, quos ſperamus nobis profuturos, non dubitamus officia conferre : quales in eos eſſe debemus, qui jam profuerunt ? nam cum duo genera liberalitatis ſint, unum dandi beneficij, alterum reddendi : demus, nec ne, in noſtra poteſtate eſt : non reddere viro bono non licet, modo id facere poſſit ſine injuriâ. De Offic. l. 1. c. 15.

faveur de ceux qui nous en ont deja fait? il y a deux ſortes de Liberalitez, dont l'une conſiſte à faire du bien par pure generoſité, & l'autre à en faire par reconnoiſſance. La premiere depend de nôtre bon plaiſir, mais l'autre eſt un devoir dont un homme de bien ne ſauroit ſe diſpenſer, du moment qu'il peut s'en acquiter ſans faire tord à perſonne. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron renferme la Reconnoiſſance dans l'idée de la Liberalité, par ce que, dit Puffendorff *, ni l'une, ni l'autre de ces deux vertus ne ſuit point des regles auſſi fixes, que celles de la juſtice, qui ordonne de rendre preciſement ce que l'on doit par Contract.

* Chez les anciens, comme chez les modernes, tous les honnêtes gens

* Droit de la nature & des gens liv. III. ch. III.

gens ont eu horreur de l'ingratitude, & on l'a toujours regardée comme un vice propre aux gens brutaux & sottement orgueilleux, qui croïent que tout leur est dû, ou aux stupides qui ne font aucune reflexion sur les bienfaits, qu'ils reçoivent, ou aux ames basses, qui sentant leur foiblesse, & leur indigence, implorent humblement le secours d'autrui, mais après l'avoir obtenu, haïssent leur bienfaiteur, par ce que n'aiant pas la volonté de rendre la pareille, ou desesperant de le pouvoir faire, se figurent tout le monde aussi interessé & aussi mercenaires qu'eux, ensorte, que, selon leur opinion, personne ne fait du bien que dans l'esperance d'en recevoir à son tour, ils croïent avoir été la Duppe de ceux qui leur ont rendu service. *

Sene-

* Descartes *des passions*; Artic. CXCIV.

* Seneque dit hardiment, que l'hommicide, la Tyrannie, le larcin, l'Adultere, le rapt, les ſacrileges, la trahiſon & en un mot tous les plus grands crimes viennent de l'ingratitude *. Ce Philoſophe raconte enſuite la maniere ſinguliere dont le Roi Philippe punit un Ingrat. Un Soldat avoit fait naufrage, & aiant eté bien reçu par un Macedonien, auprès de la maiſon duquel il avoit eté jetté par la violence des flots, quoiqu'il n'en fut pas connu, temoigna en être fort reconnoiſſant. Cependant il alla ſaluer le Roi auquel il étoit recommandable par ſa bravoure. Il lui conta l'accident qui lui étoit arrivé, & demanda pour

* *Erunt homicidæ, tyranni, fures, adulteri, raptores, ſacrilegi, proditores, infrà iſta omnia ingratus eſt, niſi quod omnia iſta ab ingrato animo ſunt, ſine quo vix ullum magnum facinus accrevit, hoc tu Cave. tanquam maximum crimen ne admittas.* Senec. *de benef.* l. 1. c. 10.

pour dedommagement de la perte qu'il avoit soufferte, le bien de son Hôte, dont il taisoit les bons offices qu'il en avoit reçu. Philippe lui accorda sa demande. L'hôte surpris & irrité, écrivit très-librement au Roi, & lui manda tout ce qu'il avoit fait pour le Soldat. Le Prince, à la lecture de cette Lettre, entra dans une colere très-vive. Il ordonna que l'ancien maître reprendroit son bien, & qu'on marqueroit sur le front du Soldat le crime qu'il avoit commis.

* On doit laisser aux hommes la Liberté de croire ce qu'ils veulent, & de professer la Religion qui leur semble la meilleure. Dieu seul étant maître de nos Consciences, c'est empiéter sur ses droits que de donner atteinte à cette liberté. C'est à Dieu à voir si nos erreurs viennent de quelque mauvais principe. Il n'y a que lui, à qui on soit

ſoit obligé d'en rendre compte, comme il n'y a que lui qui puiſſe juger de la droiture ou de l'obliquité de nos intentions.

* Cependant, on ne doit point inferer de ce Principe, qu'on doive tolerer dans une même Societé Eccleſiaſtique *toutes ſortes de ſectes & de Religions.* J'ai ſeulement voulu dire qu'il n'eſt point permis de les perſecuter, ni d'exclure legerement de nôtre corps ceux qui ne ſeroient pas de nôtre ſentimeut.
„ C'eſt ce que la modeſtie, la
„ Charité Chrêtienne, & le bien
„ de la Paix demandent également
„ La ſimple Communion qu'on en-
„ tretient avec quelqu'un, n'eſt
„ nullement une marque qu'on ap-
„ prouve ſes ſentimens. On temoi-
„ gne par là ſeulement qu'on ne
„ les regarde pas comme dange-
„ reux pour le ſalut: & y a-t'il,
„ rien ou l'on doive être plus re-
„ ſervé, qu'à porter un jugement

„ contraire; fur tout s'il ne s'agit,
„ comme il arrive fouvent que de
„ matieres de pure fpeculation, ou
„ d'Opinions que l'on croit fujet-
„ tes à de mauvaifes confequen-
„ ces, mais que les Partifans de
„ ces Opinions ne reconnoiffent
„ ni en elles mêmes, ni comme
„ fuivant de leurs Principes? Crai-
„ gnons d'empièter fur les Droits
„ de Dieu, & de faire tord à fa
„ bonté & à fa fageffe, toutes les
„ fois qu'il s'agit d'exclurre du fa-
„ lut, autant qu'en nous eft, des
„ gens que nous excluons de nô-
„ tre focieté, pour des erreurs qui
„ nous paroiffent damnables, mais
„ qu'il n'y a que Dieu qui puiffe
„ favoir certainement fi elles le
„ font. Il eft d'ailleurs fort à crain-
„ dre que de telles condamnations
„ ne foient fecretement fuggerées
„ par un tout autre principe, que
„ par la crainte des mauvais effets
„ de l'Opinion qu'on profcrit. La
haine

„ haine pour les perſonnes ſe mê-
„ le aiſement à l'horreur qu'on a
„ de leurs ſentimens. Et l'attache-
„ ment qu'on a aux ſiens propres,
„ inſpire aiſément cette horreur
„ pour ceux d'autrui. Il empêche
„ du moins qu'on ne voie, ou
„ qu'on ne vueille voir les inter-
„ pretations favorables, que peu-
„ vent recevoir des opinions, qui
„ d'ailleurs paroiſſent fauſſes, ou
„ le ſont effectivement. C'eſt un
„ abus de s'imaginer que la plus
„ ferme perſuaſion ou l'on eſt ſoi-
„ même, & la plus grande Evi-
„ dence qui nous frappe, ſoit in-
„ compatible avec des ſentimens
„ de modeſtie, & de charité, par
„ raport à ceux qu'on croit être
„ dans l'erreur. Quand on voit ſur
„ tout que des opinions qu'on ju-
„ ge dangereuſes, n'ont aucune
„ influence ſur la conduite de ceux
„ qui les profeſſent, qu'ils ſont
„ autant ou plus exacts à remplir
les

„ les devoirs de la vertu & de la
„ pieté, que les plus zelez pour le
„ ſentiment contraire; qu'elle re-
„ pugnance ne doit-on pas avoir à
„ temoigner le moins du monde
„ que l'on regarde comme exclus
„ du ſalut, ou en danger de l'être,
„ des gens en qui l'on voit briller
„ les marques les moins équivo-
„ ques d'une diſpoſition ſalutaire.* „
Cela étant, que doit-on penſer du ſinode de * * * * qui a condamné ſi ſeverement les Arminiens? Quelles étoient leurs erreurs, pour être traités avec ſi peu de menagement? Et qu'y a-t'on gagné? On a multiplié le nombre des Partiſans de cette Secte, enſorte que les Academies de Geneve, de Lauſanne, & bien d'autres, ſont aujourd'hui remplies de Remontrants. Bien plus. On préche publiquement dans ces Egliſes l'univerſalité de la Grace, &

* Barbeyrac Trait de la morale de Peres. Ch. XII. §. 24.

& c'eſt aujourd'hui le ſiſtème des Theologiens & du Peuple. Cela eſt ſi vrai qu'étant à Geneve en 1727. un Jeune Miniſtre, nommé Mr. Deroches, prêcha cette Doctrine dans l'Egliſe de St. Pierre. J'en fus ſcandaliſé, & je refutai ſon Sermon par une Lettre en forme de Dialogue : il me fut impoſſible de faire imprimer ce petit ouvrage, & en aiant ſemé quelques copies manuſcrites, je m'aperçus bien-tôt que j'avois revolté contre moi mes meilleurs amis, gens qui, pour la plupart, n'entendoient point la matiere. A Lauzanne, outre tout ce qui s'y eſt paſſé au ſujet du *Conſenſus*, le Conſeil de Berne a été obligé d'y mettre depuis peu un nouveau Profeſſeur, très-honnête homme, & Zelé Ortodoxe, pour s'oppoſer aux progrez de l'Arminianiſme, mais ſes ſoins ne réuſſiſſent guere. Or, je ſoutiens que la Secte d'Arminius n'eſt devenuë ſi nombreuſe, que

par

par la rigueur des Canons du ſino-de de * * * Moins de ſeverité, auroit été plus conforme à l'Eſprit de l'Evangile, & plus convenable à des gens qui déclament fort & ferme contre les Decrets du Concile de Trente. " Ce qu'il y a au
„ moins de certain, c'eſt que, ſi
„ l'on s'eſt fait une Loi de ne pas
„ ſouffrir dans la ſocieté Eccleſiaſ-
„ tique de certaines opinions
„ qu'on croit dangereuſes pour le
„ ſalut, on n'a ici encore d'autre
„ droit, que de déclarer paiſible-
„ ment à ceux qui les ſoutiennent
„ & qui y perſiſtent, que n'aïant
„ pas les Qualitez requiſes dans
„ les membres d'un tel corps, on
„ ne peut plus les regarder comme
„ tels : de même qu'on en uſe dans
„ toutes les autres Societez con-
„ tractées volontairement, & ſous
„ certaines conditions. Du reſte,
„ on ne peut legitimement uſer en-
„ vers eux de la moindre vexa-
tion

„ tion. * „ Il ſeroit à ſouhaiter que Calvin eut été imbu de ce Principe, & qu'il n'eut pas fait à ſa memoire une tâche ineffaçable en faiſant bruler Servet le 27. Octobre 1553, Quoiqu'aient pû dire certains Auteurs pour Juſtifier ce ſavant & Zélé Reformateur, ſi l'on examine le fait ſans prevention, je m'aſſure que l'on avouera, ſans difficulté que ce n'eſt pas là le plus bel endroit de ſa vie.

* Je dois parler maintenant de la *Tolerance Civile.* Elle conſiſte à l'aiſſer dans un Etat la liberté de conſcience à ceux qui ne ſont pas de la Religion dominante, ou qui s'en ſont ſeparez, ou en ont été exclus pour quelques opinions particulieres. Il me paroit inconteſtable que les Souverains n'ont point le Droit de priver leurs Sujets de cette Liberté, moins encore de les con-

* Barbeyrac *ubi ſup.* §. 25.

contraindre à embraſſer tels ou tels ſentimens qu'ils croient faux. La Religion conſiderée en elle-même eſt hors de la juriſdiction des Princes. Leur pouvoir, à cet égard, ne s'étend que ſur ceux qui enſeigneroient, ſous ce pretexte, quelque choſe qui fut contraire aux bonnes mœurs ou defendu pour des raiſons d'Etat, quoiqu'indifferent de ſa nature. Le Souverain peut & doit punir les *troubles-repos*, qui font des choſes certainement mauvaiſes, & contraires à l'ordre établi dans un Etat; mais il n'en eſt pas de même des erreurs. Quelques pernicieuſes qu'on les croie pour le ſalut, elles ne cauſeront jamais de deſordres dans la Societé civile, pour vû que le Souverain ait le ſoin de tenir la balance égale entre les gens de divers partis, pourvû que les uns & les autres n'aient point de ſentimens qui les portent à la revolte. "Rien n'eſt plus

„ plus faux qu'une maxime de Po-
„ litique toute contraire dont les
„ Ecclesiastiques éblouissent les
„ Souverains, pour dominer eux
„ mêmes sur les Consciences, &
„ pour avancer d'ailleurs leurs in-
„ terêts temporels. Ils font sonner
„ fort haut que le bien d'un Etat
„ veut qu'il n'y ait qu'une Reli-
„ gion, parce, disent-ils, que la
„ diversité de Religions produit
„ des Divisions & des troubles.
„ Mais ce n'est nullement la diver-
„ sité des Religions, qui cause
„ par elle-même ces mauvais effets:
„ c'est au contraire l'Intolerance,
„ qui veut élever un parti sur les
„ ruines de l'autre. * " Mais enfonçons la matiere.

Si les Princes avoient droit de géener les Consciences, il faudroit qu'ils l'eussent reçu de ceux qui se sont

* Barbeyrac Traité de la morale des Peres, ch. XII. §. 32.

sont soumis à eux volontairement; car je comprens bien qu'on ne dira pas qu'ils le tiennent de Dieu. Or il est certain que les hommes, en se réunissant pour vivre en Societé & former les Etats, ne se sont point depouillez du plus beau & du plus considérable de leurs privileges, qui est, sans contredit, celui de servir Dieu de la maniere que chacun croit lui être la plus agréable.

J'ajoute que quand-même ils l'auroient fait, & qu'ils se seroient pleinement soumis en matiere de Religion au jugement & à la volonté du Souverain, celui ci n'en auroit pas acquis plus de Droit, comme le remarque Barbeyrac; parce que ce n'est pas une des choses, dont il est libre à chacun de disposer à sa fantaisie. " Un homme „ ne peut jamais donner à un autre „ homme un pouvoir arbitraire sur „ sa vie, dont il n'est pas maître

lui-

„ lui-même. Mais il eſt encore
„ moins maître de ſa conſcience,
„ dont l'Empire appartient telle-
„ ment à Dieu que les autres hom-
„ mes, quoiqu'ils vueillent, quoi-
„ qu'ils faſſent, ne ſauroient veri-
„ tablement y en exercer aucun.
„ Les plus grands efforts de la vio-
„ lence n'aboutiſſent ici qu'à faire
„ des hypoctites. On peut faire
„ ſemblant de croire, mais on n'en
„ croit pas plus pour cela. Quel-
„ qu'envie même qu'on ait de
„ croire, on ne ſauroit ſe perſua-
„ der à ſoi-même le contraire de
„ ce qui nous paroit vrai, tant qu'il
„ ne ſe preſente aucune raiſon ca-
„ pable de faire impreſſion ſur nos
„ eſprits. Or, bien loin qu'une
„ force exterieure puiſſe produire
„ cet effet, elle en produit un tout
„ oppoſé. Dieu lui-même ne ſe ſert
„ ici de ſa puiſſance infinie, que
„ d'une maniere proportionée à la
„ nature de la Religion, & de nos

„ Entendements ſi par lui-même, „ ou par ſes miniſtres, il* *emmene* „ *toutes nos penſées captives*, & „ *les ſoumet à l'obéiſſance de* Jeſus „ Chriſt, s'il triomphe de nos er- „ reurs, ce n'eſt que par l'éclat „ victorieux de la verité, par des „ *Armes non Charnelles* †. l'Apotre S. Paul, qui, avant ſa converſion, en avoit emploïé de *Charnelles*, eſt celui qui depuis déclare hautement, qu'elles ne conviennent point à ſa *milice*: & qu'il a eu beſoin de toute la *Miſecorde de* Dieu, pour avoir été un *Perſecuteur*, *un homme violent*, quoiqu'il agit alors par ignorance & de bonne foi ‡. D'ou je conclus que la perſecution eſt une de ces choſes ſi hautement & ſi viſiblement condamnées par la loi naturelle, qu'il eſt bien difficile de s'en diſculper.

D'ail-

* II. *Corinth.* X. vſ. 5.
† II. Cor. Ch. X. vſ. 3.
‡. I. Timoth. I. vſ. 13.

D'ailleurs, la Liberté de conſcience étant très-avantageuſe à l'Etat, il n'eſt guere convenable aux Souverains de la ravir. Que cette liberté ſoit un bien, c'eſt ce dont on ne peut douter. Nous en avons un exemple ſous les yeux. Qu'étoit-ce que la Hollande ſous le Gouvernement des Eſpagnols, & quand *l'inquiſition* y faiſoit les plus horribles ravages? Qu'étoit ce avant qu'on y jouit de cette precieuſe liberté qui y fait maintenant fleurir le commerce, & qui la rend la plus belle, la plus riche, la mieux Peuplée, & la plus puiſſante Republique, je ne dis pas de l'Europe, mais du monde entier? Les Reformez, les Juifs, & les Catholiques Romains y profeſſent librement leurs Religions, ſans qu'il en naiſſe le moindre inconvenient. Il en feroit de même partout ailleurs ſi les Souverains connoiſſoient bien leurs intérêts. Qu'en revient

il après tout de persecuter les gens? La Religion ne peut être forcée. C'est ce qu'a fort bien remarqué Tertulien † qui dit, parlant aux Païens: „ Puisque le service des „ Dieux est un pur acte de volon- „ té, il semble qu'il y ait de l'in- „ justice de contraindre des hom- „ mes libres, à leur offrir des sa- „ crifices, & que ce soit chose ri- „ dicule de les obliger d'honorer „ les Dieux malgré eux, attendu „ que de leur propre mouvement, „ ils doivent être portés par leur „ interêt à rechercher leur faveur, „ si ce sont de vrais Dieux; il ne „ faut par leur ravir l'avantage que „ leur donne la liberté de leur na- „ ture. Il leur doit être permis „ de dire: je ne veux pas que Jupi- „ ter me soit favorable: Qui êtes „ vous vous qui voulez faire violen- „ ce sur ma volonté? je ne crains point

† Tertul. *Apologet.* C. 28.

„ point Janus, je me ris de sa co-
„ lere, de quelque coté de ses deux
„ visages qu'il me regarde. Quel
„ pouvoir avez-vous de vous méler
„ de ce qui me touche?

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que quand même il y auroit dans la societé civile des Athées de speculation, on ne devroit pas les punir pour cela seul qu'ils seroient Athées. S'ils ne troublent point le repos public, en tachant d'ébranler & detruire l'opinion reçuë de l'existence d'un Dieu, à quoi bon & en vertu de quoi les puniroit-on? † „ La nature & le but
„ des peines que les Tribunaux hu-
„ mains infligent, ne demande
„ pas, ce me semble, qu'elles
„ soient mises en usage contre de
„ telles gens. Ils sont assez punis

† Barbeyrac Not. I. sur le §. 4. du ch. 4. l. III. du Droit de la nature & des Gens.

„ par leur propre impieté, s'ils y
„ perſeverent juſqu'à la mort.
„ Mais peut être qu'ils en revien-
„ dront, ſi l'on s'y prend comme
„ il faut pour diſſiper peu à peu les
„ veines ſubtilitez, aux quelles ils
„ ſe ſont laiſſez éblouir. „ En un mot le Souverain doit ſeconder les vûes de Dieu, qui *ne veut pas la mort du Pecheur*, *mais ſa Converſion.* Ce ſeroit fort mal s'y prendre pour guerir une Perſonne de l'Athéïſme que d'employer la voïe des peines & de la violence.



DISSER-

DISSERTATION

SUR

L'ADULTERE.

Fæcunda culpæ secula nuptias
Primum inquinaverè, & genus & domos:
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.
Horace Ode VI. liv. III.

Notre siecle si fecond en vices à premierement corrompu les mariages, les familles, les maisons, & c'est de nos frequens Adulteres qu'est sortie cette source de maux qui a inondé notre Patrie, & submergé presque tout le Peuple.

AVERTISSEMENT.

LA Dissertation suivante a eté écrite en Anglois par un auteur anonime, qui a fait usage de diverses lectures, pour en composer ce petit ouvrage, en raprochant plusieurs beaux endroits des anciens & des modernes. Voyant qu'elle avoit un raport necessaire avec l'Art de connoitre les Femmes, je l'ai traduite, & je la donne au Public, sans avoir en rien alteré l'original. Il me semble que la Lecture ne peut qu'en être agreable à toutes les personnes de bon gout. Je plaindrai ceux qui ne seront pas en cela de mon avis.

DIS-

DISSERTATION
SUR
L'ADULTERE.

I. LEs loix naturelles Ecclesiastiques & civiles qui concernent l'Adultere ne sont pas, à beaucoup près si favorables aux Femmes qu'aux hommes. Il est par exemple manifestement contraire à la loi naturelle qu'une Femme ait commerce avec plusieurs hommes; au lieu que parmi plusieurs Peuples & même chez les anciens juifs les hommes pouvoient avoir plusieurs Femmes en même tems. Mais, si d'un coté les loix nous favorisent un peu, de l'autre, il semble que cette douceur soit contrebalancée

par le dèshonneur que nous recevons des Debauches de nos Epouses, bien que les plus grands excès ou nous puissions nous livrer ne leur fassent aucun tord. Elles deshonnorent notre front par un commerce illegitime, & nous ne faisons aucune brêche ni à leur honneur, ni à leur reputation. Je ne vois point quelle peut étre la raison de cette bisarrerie; mais, puis que l'usage le veut ainsi, peut être nous accuseroit-on d'extravagance, si nous voulions moraliser là dessus. Je remarquerai pourtant que l'antiquité ne decide pas en faveur de cet usage. Il paroit qu'autrefois, on ne se formalisoit guere de ce que pouvoit faire une Femme. Les maris d'alors, gens très endurans & très-pacifiques, voioient d'un air tranquille leurs Femmes caresser des Etrangers, & ils n'y faisoient non plus d'attention que si elles leur avoient été abso-

absolument indifferentes. C'est ce que nous apprend Juvenal qui dit que les Femmes de son siecle ne redoutoient aucunement la presence de leurs Epoux, & qu'elles ne faisoient pas difficulté, dans les assemblées même ou ils se trouvoient, de se retirer à l'écart & d'y parler, la tête élevée, & la gorge decouverte, avec des Generaux ou d'autres Officiers d'armée. * Il ajoute même qu'il connoissoit des Maris assez debonnaires, ou peut étre assez prudens, pour faire semblant de regarder au Plancher, ou de ronfler à table, tandis qu'on caressoit leurs Femmes. † „ Et veritablement, quelque grand que soit „ le pouvoir des maris sur leurs Fem-

* *Cumque paludatis Ducibus, præsente marito,*
Ipsa loqui recta facie, strictisque mamillis
Juv. sat. 6.

† - - - - *Doctus spectare Lacunar,*
Doctus & ad calicem vigilanti stertere naso.
Juv. sat. 1.

„ Femmes, ils font très-fagement „ de n'en point ufer, parceque, „ par un ufage qui a prevalu, & „ auquel ils ont eux même prêté „ la main, ils ne peuvent l'exer- „ cer que leurs Femmes n'y veuil- „ lent bien confentir. C'eft jufte- „ ment une Puiffance precaire tel- „ le que Tacite appelle la Puiffan- „ ce des Princes deja vieux, qui „ ne font les maîtres qu'autant „ qu'on ne fe foucie point de les „ maîtrifer, & qui ne peuvent com- „ mander, qu'autant qu'on ne veut „ point commander en leur place.*" Après tout, Moliere n'a-t'il pas eu raifon de dire.

Quel mal cela fait-il? la jambe en devient elle
Plus tortuë après tout, & la taille moins belle.

En un mot il n'y a point de ver- tu

* V. Les amours d'Horace.

tû plus néceſſaire à un Mari, comme je l'ai remarqué ailleurs, qu'une entiere indifference ſur la conduite de ſa Femme. " Le ſeul „ moïen qu'il ait d'etre heureux „ c'eſt de ne rien voir ; ce n'eſt „ pas le grand jour qui fait la „ beauté du mariage; il y faut des „ ombres comme dans la Peinture; „ il y faut même à proprement „ parler, une nuit éternelle. " Peut être ſe reſoudroit-on facilement à prendre ce parti, n'étoit que la Religion Chrêtienne, a beaucoup *rogné* de nos privileges. Avant J. C. la raiſon ſeule ſuffiſoit, il eſt vrai, pour faire voir à l'homme que le mariage d'un avec une, eſt infiniment plus honnête & plus avantageux. Cependant, quoiqu'en put dire la raiſon, la Poly gamie étoit en uſage. De ſaints perſonnages, tels qu'un Abraham, un Jacob, & tant d'autres dont l'Ecriture fait mention, couchoient

choient, ſans ſcrupule avec leurs ſervantes. Mais depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, tout homme qui a commerce, même avec une fille de condition libre, *ſui Juris*, comme parlent les Jurisconſultes, eſt Adultere. J'avoue que le nombre des coupables de l'un & de l'autre Sexe, fait que le crime reſte impuni, mais les loix qui ſtatuent certaines peines contre ceux qui le commettent en ſont elles moins juſtes? l'impunité, en nous garantiſſant d'un opprobre publique, ne nous juſtifie pas *in foro Conſcientiæ*.

II. Auſſi les Poëtez les Philoſophes, les Legilateurs, ſe ſont-ils tous declaré contre l'Adultere; en voici des preuves tirées de leurs Ecrits.

1. Bellerophon eſt loué dans Homere (a) de n'avoir pas voulu con-

(a) Iliade liv. 6, vſ. 360.

consentir aux poursuites d'Antée.

2. On ne se faisoit point alors un honneur de souiller le lit de son Prochain, & même ç'eut été inutilement que les Femmes auroient fait toutes les avances. La chasteté chez les Anciens, étoit une vertu si fort en recommendation, qu'Hippolite a reçu de grandes louanges pour ce sujet. Medée demande à Jason qui lui avoit fait infidelité, *s'il croit que les Dieux, n'ont plus de pouvoir, ou s'il s'est imaginé que les anciennes loix avoient changé.* L'Honnête homme, selon Menandre, ne doit ni corrompre les vierges, ni commettre Adultere.

3. La Nourice de Phedre fait ce qu'elle peut pour chasser de l'Esprit de cette infortunée Princesse la flamme impure qui la devoroit; & Phedre convient de son crime.

4. Pytagore recommandoit aux maris de n'avoir commerce qu'avec leurs Femmes ; & ses exhortations firent tant d'impression sur les Crotomates, qu'après les avoir entenduës, ils chasserent leurs Concubines.

5. Le Divin Platon taxe l'Adultere d'injustice, & Aristote souhaitoit que ceux qui le commettroient fussent notez d'infamie. Les Stoïciens & même les Epicuriens defendoient l'Adultere.

6. Seneque prétend qu'on ne doit pas donner de l'argent à un homme, qu'on sait devoir s'en servir pour en faire present à une Femme avec que l'on sait qu'il est en mauvais commerce. Il croit de plus que l'obligation de garder la foi conjugale, regarde autant les maris que les Femmes.

7. L'histoire de Lucrece fournit un exemple de l'horreur qu'on avoit de l'Adultere dans ces premiers tem-

tems Après avoir souffert malgré elle, dit-on, la violence de Tarquin, elle envoya chercher son Mari; il vint & lui demanda comment elle se portoit. Helas! lui repondit elle dolemment, une Femme qui a perdu sa pudicité peut-elle être en bonne santé? Neanmoins dit là dessus l'Auteur de qui j'emprunte cette morale des Païens *, elle se trompoit fort de croire que n'ayant point consenti à cette violence, elle eut cependant commis quelque faute.

A parler franchement, je serois très-porté à croire que Lucrece trahit son secret par sa reponse, & qu'elle n'eut eu garde d'avertir son mari de ce qui s'etoit passé, si elle n'avoit jugé à propos de prevenir l'indiscretion de Tarquin, se doutant bien que ce Prince dont le carac-

* V. L'histoire de la Philosophie Payenne, to. 2.

caractere étoit peu different de celui de nos petits maîtres, la deceleroit tot ou tard, & qu'elle auroit alors la honte de voir le Public persuadé que sa pretenduë Chasteté n'étoit autre chose que l'effet de la plus fine politique, & d'une hypocrisie bien conduite: car la chronique scandaleuse dit que Lucrece avoit accordé plus d'une fois les dernieres faveurs à Tarquin. Mais pourtant, comme je n'ai jamais servi de Mercure à ces deux amans, ni à d'autres, soit dit par Parenthése, je ne peux dire au juste si c'est medisance ou calomnie. Pour en revenir à mon sujet, ceux même qui ne craignoient pas de commettre une simple fornication, se seroient fait un scrupule d'avoir commerce avec des Femmes mariées. C'est ce qui est arrivé à Alexandre le Grand au raport de Plutarque. " Un soir bien tard on „ lui amena quelque jeune Garce pour

„ pour coucher avec lui, il lui de-
„ manda pour quelle cauſe elle é-
„ toit venue ſi tard, elle repondit
„ qu'elle attendoit que ſon mari
„ fut couché, & alors il cenſura
„ bien ſes gens, pour ce, dit-il,
„ qu'il ne s'en eſt gueres fallu que
„ je n'aye commis adultere. "

„ Semblablement, dit ailleurs
„ Plutarque, Alexandre, ne voulut
„ point aller voir la Femme de Da-
„ rius bien que l'on lui dit que c'etoit
„ une fort belle jeune Dame; ains
„ allant viſiter ſa mere qui étoit
„ deja vieille, s'abſtint de voir
„ l'autre, qui étoit belle & jeune:
„ mais nous jettans les yeux juſ-
„ ques aux Littiéres des Femmes
„ & nous pendans à leurs fenê-
„ tres, ne cuidons commettre au-
„ cune faute en laiſſant ainſi la cu-
„ rioſité gliſſer & couler à tout ce
„ qu'elle veut. "

III. Oublierions nous de rapor-
ter les beaux ſentimens de l'Amou-

reux *Horace* sur la matiere que nous traitons? gardons nous en bien. Son temoignage a d'autant plus de force, qu'il etoit lui-même dans le cas de l'Adultere, par le commerce un peu trop familier, qu'il entretenoit avec la Femme d'un *Toscan.* Pour éloigner les honnêtes gens de l'Adultere, il peint avec les couleurs les plus vives les dangers aux quels on s'expose en visitant la Femme de son voisin. Il fait voir toutes les peines, & tous les embarras, ou on se trouve de tous côtez, & il dit sans détour que les plaisirs qu'on cherche sont corrompus par la douleur, & qu'ils sont même fort rares. Remarquez bien que cet honnête homme parloit par experience; l'un, dit-il, a été obligé à se jetter du toit, l'autre a été battu de verges jusqu'à la mort. Celui-ci en fuyant, est tombé la nuit entre les mains des voleurs, celui là a donné une grosse somme d'ar-

d'argent pour ſe racheter. Pluſieurs ont été abandonnez aux plus vils eſclaves, & nous en connoiſſons même que l'on a honteuſement & proprement *devirıliſez*. Tout le monde dit que c'eſt à bon droit. Galba ſeul eſt d'avis contraire *. Mais faut-il s'en étonner? Le Seigneur Galba compatit charitablement au malheur de ſes Confreres. Car étant lui même un Adultere du premier ordre, il ne pouvoit ſouffrir que ceux qui etoient dans le même cas, fuſſent traitez ſi cruellement il prenoit toujours leur parti.

* *Audire eſt operæ pretium, procedere rectè*
Qui moechis non vultis, ut omni parte laborent:
Ut que illis multo corrupta dolore voluptas.
Atque hæc rara cadat dura inter ſæpè pericla.
Hic ſe præcipitem tecto dedit: ille flagellis
Ad mortem cæſus: fugiens hic decidit acrem
Prædonum in turbam: dedit hic pro corpore nummos:
Hunc perminxerunt Calones. Quin etiam illud
Accidit, ut cuidam teſtes, caudamque ſalacem
Demeteret ferrum. Jure, omnes, Galba negabat.
Horace Sat. II, Liv. I.

ti. Peut être même que le malheur dont *Horace* parle lui étoit arrivé ; Car les maris se vangeoient souvent de cette maniere. *Plaute* fait allusion à cette belle coutume dans la seconde Scene du IV. Acte du *Pœnulus*, ou le valet Synceraftus dit: *Je fais ce que les Adulteres ne font pas d'ordinaire.* Mi. *he quoi?* Syn. *Je raporte mes piéces de menage en bon état.**

Au reste, dit Mr. *Dacier*, si Horace ne detourne de l'Adultere que par la vuë des difficultez qu'on trouve ordinairement dans ces sortes de recherches, ou des dangers dont elles sont toujours accompagnées, ce n'est pas qu'il n'eut de meilleures raisons, & qu'il ne connut que c'étoit un Peché qui attiroit la colere de Dieu, puisqu'il le dit formellement dans ses Odes. Mais

* *Facio quod manifesto moechi haud fermè solent,* Mi. *quid id est?* Syn. *Refero vasa salva.*

Mais aparemment il croyoit que ces raisons ne feroient pas beaucoup d'impression sur les Romains, & que celles-ci les toucheroient d'avantage. Long-tems avant la loi écrite, la loi naturelle avoit donné aux Gentils une grande horreur pour ce Peché. Nous en voyons un Exemple bien remarquable dans l'histoire d'Abraham. Etant allé à Gerare dans l'Arabie Petrée ou regnoit le Roi Abimeleck, il dit que sa Femme Sara étoit sa sœur. Abimeleck envoia prendre Sara; mais Dieu lui apparut en songe & lui dit qu'il étoit mort à cause de la Femme d'Abraham qu'il avoit prise à son mari. Abimeleck s'excuse sur son ignorance, & dit qu'il a fait cette action dans la simplicité de son cœur & dans la pureté de ses mains; & le lendemaiu il fait venir *Abraham*, & lui dit: *Que nous avez-vous fait? & qu'avions nous fait contre vous, que vous avez voulu atti-*

attirer ſur moi, & ſur mon Royaume, la punition d'un ſi grand Peché? On voit par là, ajoute Mr. *Dacier* que ſi les Gentils regardoient l'Adultere comme un ſi grand Peché, qu'ils le puniſſoient du feu, ils regardoient la ſimple fornication comme permiſe. Auſſi dans le même livre de la Geneſe, nous voyons *Juda* ſe *réunir* ſans ſcrupule à *Thamar*, qu'il regardoit comme une Courtiſanne. Ces ſentimens ſe ſont conſervez parmi les Payens. C'eſt celui de *Caton* dans cette Satyre *d'Horace*, & celui de *Micion* dans *Terence* comme l'a remarqué *Grotius*. La Loi naturelle avoit deja commencé à s'effacer & à ſe corrompre. Il eſt vrai qu'il y a eu quelques payens plus ſages qui l'avoient conſervée, & qui regardoient la ſimple fornication comme un crime, parce qu'elle étoit contraire à l'ordre établi de Dieu. Mais comme ces Payens étoient en petit

petit nombre, & que le desordre étoit presque general, il a fallu que la Loi de l'Evangile vint ressusciter, reproduire, recréer la loi naturelle, en defendant la fornication. C'est pourquoi dans les Actes des Apôtres. XV. les Apôtres & toute l'Eglise écrivent aux Gentils d'Antioche, de Syrie & de Cilicie de s'abstenir entr'autres choses *de la fornication.*

IV. Certains maris d'autrefois avoient bonne opinion de la vertu de leurs Femmes quand les enfans ressembloient à leurs Peres *Presomptifs*, & ils prétendoient connoître les veritables Peres à cette ressemblance, jusques-là qu'ils prenoient pour illegitimes ceux qui ne ressembloient point. Et ce sentiment étoit fort ancien, car Hesiode même compte parmi les felicitez des gens des bien que leurs Femmes ont des Enfans qui leur ressemblent. C'est ce qui a fait dire à *Theocri-*

te

te que le cœur de la Femme qui n'aime point ſon mari vole toujours après ſon Amant, mais que ſes Enfans ſont bien aiſez à connoître, car ils ne reſſemblent jamais au mari. Auſſi Catulle ſouhaite à Manlius que ſon fils lui reſſemble ſi fort qu'il ſoit reconnu de tout le monde, & qu'il porte par là ſur ſon viſage les marques de la chaſteté de ſa mere *. De là vint la coutume de certains Peuples dont les Femmes étoient communes, de donner les enfans à ceux à qui ils remarquoient à peu près les mêmes traits. Il y a deja long-tems qu'on a reconnu que ces marques pouvoient être trompeuſes, & les Phyſiciens en donnent de bonnes raiſons; mais je ne ſai, dit Mr. *Dacier*, ſi la condition des Femmes en eſt aujourd'hui plus heureuſe;

* *Et pudicitiam ſuæ*
Matris indicet ore.

se ; car si d'un côté on ne juge pas plus mal d'une Dame lorsque ses enfans ne ressemblent point du tout à son mari, on n'en juge pas mieux aussi quand le contraire arrive. Du tems d'*Auguste*, il se trouva un homme de Province qui ressembloit si parfaitement à cet Empereur qu'il attiroit les yeux de tout le monde, & qu'*Auguste* même voulut le voir. On le lui amena & il fut si frapé de cette ressemblance qu'il lui demanda : *votre mere n'est elle jamais venue* à Rome. Le Provincial qui sentit bien ce que le Prince vouloit dire, retorque la plaisanterie contre lui, & repondit : *Non*, Seigneur, *mais mon Pere y est venu fort souvent*

V. De ce faux Principe, naissoit la Jalousie, qui pourtant ne fut jamais à beaucoup près si commune dans l'Antiquité, qu'aujourd'hui. Mais ceux qui étoient atteint

teint de cette maladie, prenoient des précautions incroyables, & extravagantes, pour empêcher que des étrangers ne liassent commerce avec leurs Femmes. Ils leur donnoient des Gardes ou des Espions; comme Ovide le reproche * à un certain *quidam: Cruel mari*, lui dit-il! *Pourquoi avez vous donné une Garde à votre* tendre *Epouse*? Les Femmes de qualité ne paroissoient dans les ruës que dans des chaises qui étoient proprement appellées *Lecticæ*, & qui étoient fermées & vitrées. Cette invention des chaises produisit bien-tôt celle des Litiéres, qui ne differoient des chaises qu'en ce que celles-ci étoient portées par des hommes, & les Litiéres par des mulets. Ces Litieres sont parfaitement décrites dans une ancienne Epigramme, qui

* *Dure vir imposito teneræ Custode Puellæ.* Ovid. *lib.* III. *amor. Eleg.* IV.

qui marque auſſi qu'elles ſervoient à porter les Dames dans les Ruës. „ Une Litiére dorée & vitrée des „ deux côtez, enferme les chaſtes „ Femmes de qualité. Elle eſt ſou„ tenuë ſur un brancard par deux „ mulets qui portent à petits pas „ cette eſpece de cabinet ſuſpendu. „ Et la precaution eſt fort bonne, „ pour empêcher que les Femmes „ mariées en allant par les Ruës, ne „ ſoient corrompuës par les hom„ mes. * „ Il y avoit auſſi une chaiſe de Chambre, fermée & vitrée, ou les Dames ſe tenoient. Elles travailloient dans cette chaiſe, & de là elles parloient à ceux qui les approchoient. Suetone appelle cette Chaiſe *Lecticulam lucubra-*

* *Aurea matronas claudit baſterna pudicas,*
Quæ radians latum geſtat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici ſub robore burdo
Provehit & modico pendula ſepta gradu.
Proviſum eſt cautè ne per loca publica pergens
Fucetur viſis caſta marita viris.

bratoriam, lorſqu'il dit qu'Auguſte ſe mettoit après ſouper dans une de ces chaiſes pour travailler. Je conclus de tout cela, que dans tous les ſiecles, il s'eſt trouvé des hommes qui n'ont pas eu fort bonne opinion de la vertu des Femmes. Et, pour en donner une preuve directe, il ſuffit de remarquer que la plupart des Anciens ne cherchoient point d'autre raiſon de la ſageſſe du Sexe, que l'avarice des Amans. Car on ne peut pas dire proprement que la crainte des chatimens rendoit les Femmes Chaſtes avant la loi *Julia*, puisque le mari n'avoit alors le droit de tuer ſa Femme ſurpriſe en Adultere, que quand il la ſurprenoit avec un Affranchi, avec un Eſclave, ou avec un Comedien. Mais il pouvoit toujours tuer l'Adultere. Il avoit plus de droit ſur l'Amant corrupteur, que ſur ſa propre Femme. On n'ignoroit pas alors: combien le

le beau Sexe eſt fragile, & avec quelle facilité, il cede aux inſtances d'un homme beau, bien fait & de qualité; mais il étoit juſte de punir les Femmes que la baſſeſſe animoit, ou qui n'avoient de paſſion que pour des Eſclaves, ou pour ces ſortes de gens vigoureux, & toujours prêts au combat. Nous voyons encore des Dames qui ne cedent en rien à celles dont il eſt parlé dans *Petrone* * qui ſe ſentent portées à aimer des Gladiateurs, des Muletiers couverts de craſſe, & des Baladins reputez infames, pour paroître ſur les Theatres. Tant il eſt vrai qu'il n'y a pas une Femme ſi reſervée qu'elle pût être qui ne fut capable de commettre une infidelité, & de pouſſer ſa paſſion

* *Quædam enim fœminæ ſordibus calent; nec libidinem concitant, niſi aut ſervos viderint, aut ſtatores altiùs cinctos. Harena aliquas accendit, aut perfuſus pulvere multo, aut hiſtrio ſcenæ oſtentatione traductus.* Petronius.

ſion juſqu'au dernier emportement. Pour prouver ce que j'avance, il n'eſt pas beſoin des exemples que fourniſſent les Tragedies Anciennes, & de ces noms connus dans les ſiécles les plus reculez; mais il ne faut que raconter l'hiſtoire de la Matrone d'Epheſe.

VI. * Il y avoit une Dame à Epheſe dont la vertu faiſoit tant de bruit,

* *Flavien* au raport de *Jean* de *Sarisberi*, aſſure que cette hiſtoire eſt veritable, & que la veuve qui en eſt l'heroïne fut punie, *impietatis suæ*, & *ſceleris parricidialis*, & *adulterii*, *in conſpectu Populi*, à la vuë du Peuple d'*Epheſe*, ce ſont ſes termes. Et il ajoute que S. *Jerome* dit que *Petrone* n'eſt pas le ſeul qui a decrit ainſi le vrai caractere des Femmes, & montré leurs foibleſſes, *ridendis*, qui meritent de ſervir de riſée à tout le monde. Enfin, quoiqu'il en ſoit, cette hiſtoire étoit fameuſe dans l'Antiquité. *Apulée* l'a decrite, mais avec bien moins d'agrément que *Petrone* qui eſt tout charmant dans cette narration. On en en a fait pluſieurs traductions en diverſes langues: il s'en voit même de fort anciennes: entr'autres une en vers françois qui a 500. ans. Mais il n'y en a point ou les graces de l'Auteur & la fidelité ſoient conſervées, à la reſerve d'une que Mr. de St. *Evremond* à faite, qui eſt aſſez fidele.

bruit, qu'elle fit naître aux Femmes des Provinces voisines la curiosité de la voir. Son mari étant mort, elle ne se contenta pas de suivre la Pompe funebre toute déchevelée suivant la coutume, & de se fraper le sein à la vuë de tout le monde, elle voulut encore accompagner le corps jusques dans le Tombeau, ou on l'enterra à la maniere des *Grecs* & le garder en repandant jour & nuit une grande abondance de l'armes. De sorte que ses Parens & ses Amis la voyant outrée d'affliction, & dans le dessein de se laisser mourir de faim, firent leur possible pour l'en detourner ; mais ils ne purent rien obtenir, non plus que les Magistrats, qui s'y transporterent pour le même sujet. Ce rare exemple d'Amour, parut d'autant plus touchant à tous ceux qui le virent, qu'il y avoit deja cinq jours que cet-

re Femme n'avoit pris aucune nourriture.

La pauvre affligée avoit auprès d'elle, une ſuivante fort affectionnée qui pleuroit par complaiſance, & avoit le ſoin d'entretenir la lampe qu'on avoit miſe dans le tombeau, toutes les fois qu'elle étoit prête à s'éteindre. Cette nouveauté faiſoit le ſujet de toutes les converſations de la ville, & chacun demeuroit d'accord qu'il ne s'étoit jamais vû de Femme ſi honnête & ſi tendre que celle-là.

Dans ce même tems il arriva que le Gouverneur de la Province fit pendre deux voleurs proche du tombeau, ou cette Dame pleuroit la perte qu'elle venoit de faire de ſon mari. Et la nuit d'après cette execution, le Soldat qui gardoit les croix, afin d'empêcher que les Parens des pendus ne vinſent

ſent enlever leurs cadavres pour les enterrer aiant aperçu à travers l'obſcurité une lumiére dans le ſepulchre, & entendu les ſoupirs d'une perſonne affligée, porté par cet eſprit de curioſité qui eſt naturel aux hommes, voulut ſavoir qui c'étoit, & ce qu'on faiſoit là dedans. Il y deſcendit donc, & aiant d'abord enviſagé une très-belle Femme, il fut ſi ſurpris qu'il crut voir un Fantome: mais après avoir conſideré un corps étendu par terre, & cette Femme fondante en larmes, le viſage dechiré de coups d'ongles * comprenant aiſement que la cauſe de cette affliction provenoit

* Cette marque d'une extrême affliction, étoit une coutume que les Femmes obſervoient dans ces occaſions, pour temoigner l'excès de leur douleur. Mais la Loi des douze tables abolit cetre coutume chez les Romains. Les Femmes s'imaginoient ſacrifier aux Manes de leurs maris par cette effuſion de ſang. Ce n'eſt pas qu'elles fuſſent meilleures qu'elles le ſont aujourd'hui, mais elles gardoient plus d'exterieur.

venoit de la perte de son Epoux il apporta dans le sepulcre le peu qu'il avoit pour son souper, & il exhorta cette belle affligée de ne point s'abandonner à une douleur inutile disant qu'il ne lui serviroit de rien de s'alterer ainsi les poumons à pousser des sanglots, que la mort étoit commune à tous les hommes; & que le tombeau étoit nôtre derniere demeure. Enfin il lui allegua toutes les autres raisons dont on se sert d'ordinaire, pour guerir les Esprits accablez d'une pareille douleur. Mais cette Femme qui ne vouloit recevoir aucune consolation, se dechira le sein avec encore plus de fureur qu'elle n'avoit fait: & s'arrachant les cheveux, elle les jeta sur le corps qui étoit étendu à ses pieds.

Toutes ces difficultez ne rebuterent point le Soldat: il s'éforça avec des discours, aussi touchans

que

que les premiers de faire prendre un peu de nourriture à cette pauvre Femme pendant que la ſuivante qui s'étoit laiſſé ſurprendre par l'odeur agreable du vin, tendit d'abord la main à cet homme auſſi perſuaſif que charitable; & après qu'elle eut bû & mangé, elle entreprit de forcer l'opiniatreté de ſa Maîtreſſe *. A quoi vous ſervira, lui dit-elle, de vous laiſſer mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & de vouloir que vôtre Ame ſe ſepare de vôtre corps, avant que le Ciel l'ait ordonné?

> Tous ces gemiſſemens, ces funeſtes tranſports
> Ne touchent point la cendre, ou les Manes des morts.

Pre-

* On fait agir ici la ſuivante pour corrompre la maîtreſſe, parce qu'une Femme ſe laiſſe aller plus facilement aux perſuaſions d'une autre Femme. C'eſt encore le tableau Original des mœurs d'aujourd'hui. Les Suivantes font les Conquêtes les plus difficiles.

Pretendez-vous, malgré le destin rendre la vie à ce Cadavre? Croiez moi; defaites-vous de l'erreur de nôtre Sexe, & jouissez du Plaisir de vivre. Le corps que vous voyez étendu par Terre, vous fait connoître que vous ne devez songer qu'à la conservation de vos jours.

Comme il est très-rare de resister à de telles persuasions, sur tout quand il y va de la vie, cette Dame extenuée par l'abstinence qu'elle avoit gardée depuis quelques jours, laissa vaincre sa constance, & elle se mit à manger d'aussi bon appetit, que sa suivante avoit fait un peu auparavant. Au reste, comme vous n'ignorez pas ce qui nous tente pour l'ordinaire, quand nous sommes bien rassasiez, je vous dirai que le Soldat attaqua la chasteté de la Dame, avec les mêmes agrémens dont il s'étoit servi pour obtenir d'elle la conservation de sa

vie.

vie. Cette prude trouvoit que le Jeune homme n'étoit point mal fait & parloit bien. Ajoutez à cela les bons offices de la ſuivante, qui diſoit en ſa faveur à ſa maîtreſſe, pour la faire reſſouvenir des plaiſirs qu'elle avoit pris avec ſon defunt Mari, & la porter à en gouter de ſemblables avec ce nouveau Champion de *Venus*:

Quoi! vous reſiſterez à des ſoins empreſſez?
Ne vous ſouvient-il plus de vos plaiſirs paſſez?

Enfin pour ne pas vous tenir plus long-tems en ſuſpens, je vous dirai que cette Femme ne garda aucune moderation à l'egard de ce qu'on peut s'imaginer, Car le Soldat devint victorieux de ſes charmes ſecrets, ainſi qu'il l'avoit été de ſa bouche. Ils paſſerent donc enſemble, non ſeulement la nuit qui fit cette conquête, mais en-

core les deux jours ſuivans, aiant ſi bien fermé les portes du Tombeau ſur eux, que quiconque y fut venu ſoit de la connoiſſance de la veuve, ou autres, ſe feroit perſuadé que cette vertueuſe Femme étoit tombée morte de douleur ſur le corps de ſon Mari. Enfin le Soldat charmé de la beauté de ſa maîtreſſe, & de ce que ſon bonheur étoit inconnu à tout le monde, emploуoit le peu d'argent qu'il avoit, pour acheter ce qu'il trouvoit de meilleur, & le portoit dans le ſepulcre auſſitôt que la nuit étoit venuë.

Cependant les Parens d'un des Pendus s'apercevant que la ſentinelle s'étoit relachée de ſon devoir, enleverent de nuit le corps & l'enterrerent. Mais le Soldat qui s'étoit laiſſé ſurprendre de la ſorte pour avoir demeuré trop attaché à ſon plaiſir, voyant le lendemain qu'il manquoit un corps à une des croix,

croix, craignit le supplice qu'il meritoit, & alla raconter à sa maîtresse ce qui étoit arrivé, disant qu'il ne vouloit pas attendre sa condamnation, & qu'il étoit resolu d'emprunter le secours de son Epée pour punir lui-même sa negligence : qu'elle eut donc à songer à dispoſer un lieu dans ce fatal tombeau, pour y mettre aussi son corps, afin qu'il put servir à son Mari, & à son Amant tout ensemble.

Cette Femme qui avoit autant de pitié que de pudeur s'ecria: Aux Dieux ne plaise! qu'en un même tems je souffre la perte de deux personnes si cheres, j'aime beaucoup mieux que le mort soit pendu, que de voir pendre le vivant. Dez qu'elle eut prononcé ces paroles, elle fit tirer le corps de son mari du Cercueil, & l'attacher à la même croix ou il en manquoit un. Ainsi le Soldat se servit très-utilement

ment de l'expedient que lui donnoit une Femme si avisée, & le lendemain le Peuple admira comment il s'étoit pû faire qu'un corps mort fut retourné de lui-même au gibet.

VII. Tout le mal qu'il y a dans l'Adultere, si nous en voulions croire S. Augustin, consiste dans *le desir du commerce charnel*: sur quoi Mr. De Barbeyrac observe fort judicieusement que le desir de coucher avec une Femme & de ne pas dormir auprès d'elle, ne peut être moralement mauvais que pour deux raisons, ou parce que le desir du commerce d'une Femme est mauvais de sa nature, ou par ce qu'il n'y a que certaines Femmes qui soient l'objet legitime de ce desir. " Si l'on dit le premier, continue-t'il, un mari pechera en „ desirant d'avoir commerce avec „ sa propre Femme, & le mariage „ sera un Etat de peché habituel : si

l'on

„ l'on ſe reſtreint au dernier com-
„ me il le faut neceſſairement, on
„ doit rendre raiſon, pourquoi il
„ eſt permis de ſatisfaire le *deſir*
„ naturel, innocent en lui-même,
„ avec une Epouſe, & non pas a-
„ vec la Femme d'autrui. Or c'eſt
„ ſurquoi S. Auguſtin demeure
„ muet."

VIII. La morale de St. Ambroiſe ne paroit pas être des plus ſeveres; car il s'explique ſur l'Adultere de maniere à le faire regarder comme n'étant pas toujours un crime. Ce Pere dit nettement *qu'avant la loi de Moïſe, & celle de l'Evangile l'Adultere n'étoit point defendu.* Quand il s'eſt exprimé de la ſorte il vouloit juſtifier le Commerce qu'Abraham eut avec Hagar ſa ſervante; & voici ce qu'il dit là deſſus. *Conſiderons premierement qu'Abraham vivoit & avant Moïſe, & avant l'Evangile; auquel tems l'Adultere ne paroiſſoit pas* de

defendu. La peine du crime n'a lieu que depuis la Loi, qui le defend : personne ne peut être condamné *comme* criminel *avant la Loi, mais depuis la Loi & en vertu de la Loi. Abraham ne pecha donc point contre la loi, mais il la prevint.* Dieu *avoit bien loué le mariage dans le Paradis Terrestre, mais il n'avoit pas* condamné l'Adultere. *Car il ne veut point la mort du Pecheur : & ainsi il promet les recompenses, mais il n'exige point la peine. Car il aime mieux engager par la douceur qu'épouvanter par la severité. Vous avez peché, pendant que vous étiez encore Gentil, vous étes excusable. Etes vous entré dans l'Eglise? avez vous entendu la Loi,* Tu ne commettras point d'Adultere? *Vous n'avez plus d'excuse, &c.* Un peu plus bas, dans le même Chapitre, après avoir raporté l'Allegorie des deux alliances, que St.

St. Paul dit être repreſentées par les Deſcendans d'Iſâc & d'Eſau; nôtre Docteur ajoute, en parlant du commerce d'*Abraham* avec *Hagar : ce que* vous croyez être un Peché *vous voyez que c'eſt un* myſtere ; *par lequel étoient revelées les choſes qui devoient arriver dans les derniers tems .... Reconnoiſſons donc, que ces choſes, qui arrivoient en figures aux Patriarches*, n'étoient point criminelles en eux *mais elles le seront* pour nous, *ſi nous ne voulons pas prendre garde à ce qui a eté ecrit pour nôtre correction*; &c. " Quiconque ſait lire & ne veut „ pas s'aveugler, verra dans ces „ paſſages, que *St. Ambroiſe* re„ garde comme un veritable A„ dultere le commerce dont il s'a„ git, & que cependant il n'y „ trouve aucun crime, parce que „ Dieu n'avoit defendu l'Adultere; „ ni dans le Paradis Terreſtre, ni de-

„ depuis, jusqu'à la loi de *Moïse*.
„ Et l'Adultere lui paroit ici d'au-
„ tant plus innocent dans le Pa-
„ triarche, qu'il donne lieu à un
„ *Type* de ce qui devoit arriver
„ sous l'Evangile. * " Aussi ne voit on pas la moindre trace, ni de la repentance d'Abraham, ni d'une marque que Dieu ait desaprouvée l'action. Neanmoins, dans le même lieu d'ou on a tiré les deux passages precedens, St. Ambroise ne paroit pas tout à fait bien d'accord avec lui-même. Voici ce qu'il dit. Quoique Pharaon fut d'une Nation feroce & Barbare (c'est à dire Egyptien) il fit voir (en parlant ainsi à Abraham: pourquoi ne m'avez vous pas dit que Sara est vôtre Femme, &c.) *que les Etrangers & les Barbares mêmes respectent la pudeur & croient de-*
voir

* Barbeyrac *Traité de la morale des Peres*, c. XII. n. 10.

voir s'abstenir de l'Adultere .... Et faut-il s'étonner si un Barbare connoit le droit naturel? Parmi les Bêtes mêmes, qui ne sont soumises à aucune Loi, il s'en trouve quelques unes qui non seulement gardent la fidelité à leurs compagnes, mais encore qui ne s'accouplent qu'une fois, comme par chasteté. Desorte que la Loi de Nature a plus de force que les Loix écrites, &c. Mais on conviendra pourtant que la morale de S. Ambroise est très-juste, si l'on fait attention que toute la difficulté ne consiste que dans le terme d'*Adultere*, qui est employé par ce Pere pour signifier 1. le Commerce d'Abraham avec Hagar, bien que ce ne fut pas un *Adultere* avant la loi de Moïse, & 2. pour exprimer un Adultere réel & proprement dit qui consiste dans un commerce entre un homme marié & une Femme qui l'est aussi. Le mot d'Adultere, pris en ce

dernier ſens, eſt réellement un crime énorme, & reconnu pour tel dans tous les tems, comme nous l'avons vû plus haut, en raportant les ſentimens des Poëtes & des Philoſophes Païens ſur cette matiere. Mais, pris dans le premier ſens, il eſt certain que les hommes ont pû avoir Commerce avec d'autres perſonnes que leurs Femmes legitimes, ſans bleſſer, ni les loix de la nature, ni les loix Divines. Il n'eſt point néceſſaire, pour juſtifier l'action d'Abraham, de dire avec St. Auguſtin que *Sara pouvoit en ſe ſervant du* Droit *qu'elle avoit ſur le corps de ſon mari, l'engager à prendre Agar pour Femme; & qu'elle exigea ainſi de lui ce qu'il lui devoit*, uſant de ſon Droit *dans le ventre d'une autre Femme.* Ailleurs ce Pere ſe propoſe cette Queſtion: " Si un mari peut ſans „ ſe rendre coupable de fornica„ tion, prendre, avec la permiſſion

„ fion de fa Femme, ou fterile,
„ ou qui ne veut pas lui rendre le
„ devoir Conjugal, une autre
„ Femme qui ne foit ni mariée,
„ ni repudiée de fon Mari ?" Je l'ai deja dit, cela fe pouvoit innocemment avant la Loi de Moïfe; mais fous l'Evangile, S. Auguftin a bien raifon de repondre que non: *Autrement il faudroit, ajoute-t'il, dire auffi qu'une Femme peut, avec la permiffion de fon Mari, avoir Commerce avec un autre homme; ce qui eft contraire au fentiment de tout le monde.*

IX. En effet, l'Amour propre, la bonne Politique, les premiers principes de la Religion; en un mot toutes fortes de raifons concourent à faire regarder l'Adultere commis par une Femme, comme un des plus grands crimes. Tous les Peuples en ont eu horreur. Les Lacedemoniens ne crurent pas devoir faire une loi contre ce crime,

parce qu'ils ne pouvoient se figurer qu'on dut le commettre. Dans presque tous les autres Païs, il y avoit des loix qui punissoient très-rigoureusement ceux qui ne respectoient point la Couche nuptiale. On donnoit mille coups de verges à celui qui étoit coupable, & on coupoit le nez à la Femme. Dracon les condamnoit à mort, aussi bien que la Loi Julienne chez les Romains. Il est bien vrai qu'on n'y regardoit pas de fort près, & qu'on n'observoit pas cette Loi à la rigueur. Mais du moins on en peut conclure qu'aiant été publiée par un Empereur qui faisoit metier du crime qu'il defendoit par sa loi, on en peut conclure, dis-je, que ce Prince impudique, n'avoit pû encore étouffer les semences de la vertu, ni les remords de sa conscience, qui lui faisoient sentir l'énormité du crime

me qu'il commettoit en raviſſant la Femme d'autrui.

X. Avant la loi *Julia de Adulteriis*, on avoit vû à Rome des maris tranſporter à d'autres le Droit qu'ils avoient ſur leurs Femmes. Je me contenterai de citer l'exemple du plus ſage de tous les hommes; je veux dire du vertueux Caton.

* Le fameux Orateur, Hortenſius fut le trouver un jour pour le prier de lui remettre Porcie ſa fille, qui étoit mariée à Bibulus, dont elle avoit eu deux enfans. " Je vous " la demande, lui dit-il, comme " une terre fertile & de bon rap- " port, ou je puiſſe ſemer des en- " fans. Ma propoſition vous pa- " roit, ſans doute, étrange: mais " vous, qui penſez ſi ſainement " de toutes choſes, vous vous a- per-

* Plutarch. *in Cat. Utic.* V. auſſi les am. d'Hor.

„ percevrez bientot qu'il n'est rien „ de plus beau & de plus utile que „ de ne pas laisser en friche le „ champ fecond d'une jeune Fem„ me, qui peut donner des sujets à „ la Republique; & de ne point „ permettre d'autre côté qu'elle „ accable de trop d'enfans, une „ maison dont les revenus suffi„ roient peut être à peine à sa trop „ grande fecondité. Sans compter, „ ajouta-t'il, que cette communi„ cation mutuelle des Femmes en„ tre les honnêtes gens, fait cir„ culer la vertu, & la repand „ dans un plus grand nombre de „ familles, & forme en même „ tems beaucoup plus d'alliances „ parmi des Citoïens qui ne sau„ roient tenir par trop de Liens les „ uns aux autres.

„ Je crains à la verité, conti„ nua Hortensius, que Bibulus, „ charmé de Porcie, n'ait de la „ peine à s'en dessaisir entierement.

Mais

„ Mais je ne la demande qu'en for-
„ me de Prêt ; j'ai dessein de la
„ lui rendre, après m'en être servi,
„ & en avoir eu des enfans, qui
„ resserrent plus que jamais les
„ nœuds qu'un agreable commer-
„ ce d'Amitié a deja formés depuis
„ long-tems entre vous, Bibulus
„ & moi."

* L'histoire ne dit point ce qui empêcha ce marché. Elle nous apprend seulement, que Caton ne trouva pas à propos d'en parler aux parties interressées. Peut-être apprehenda-t'il d'allarmer la juste delicatesse de Bibulus ; peut-être craignit-il encore plus d'offenser la vertu de Porcie, une des Femmes de Rome qui avoit l'esprit le mieux fait, & l'Ame la plus noble. C'est celle-là même qui aiant appris que Brutus, qu'elle avoit épousé en secondes nôces, s'étoit tué, se fit mou-

* Amours d'Hor. p. 274.

mourir en avalant des Charbons ardens.

Mais, continue l'Auteur des Amours d'Horace, il importoit peu à Hortensius, que Caton lui refusât sa Demande; ce n'etoit qu'une feinte de cet Orateur. Il savoit trop bien les souppleſſes & pour ainsi dire les souterrains de son Art, pour devoiler du premier coup son desſein: il y alloit par un chemin detourné, & comme ces gens qui en sont aux mains, il menaçoit son Ennemi d'un côté, pour le frapper plus surement d'un autre. Hortensius n'en vouloit qu'à Marcia, la propre Femme de Caton.

Il avoit deja ébranlé ce grand homme par son éloquence; il avoit eu le secret de balancer dans son cœur la tendresse Paternelle; il se promit de faire taire en lui l'Amour conjugal. Il y réussit. Marcia étoit telle que la souhaitoit Hortensius, c'est

c'eſt à dire fort jeune ; & ce fut cela même qui fit penſer à Caton, que, pour le bien de la Patrie, elle ſeroit mieux entre les mains de ſon vigoureux ami qu'entre les ſiennes. D'ailleurs, il avoit deja autant d'enfans qu'il convenoit d'en avoir à un homme dont les Richeſſes n'égaloient pas le merite.

Ainſi l'affaire fut concluë, à condition neanmoins que Martius, Pere de la Dame voudroit bien y conſentir. Martius apparemment étoit auſſi un homme d'une vertu Antique, & fort au deſſus des Prejugez vulgaires. Il donna les mains à tout ce qu'on voulut. Auſſitôt Marcia, quoiqu'aimée de ſon mari (du moins, ajoute l'Auteur que je copie en cet endroit, ſa groſſeſſe temoignoit qu'elle n'étoit point trop mal avec lui) paſſa au pouvoir d'Hortenſius qui ne tarda pas à eſſayer, ſi elle ſeroit bien

pre à donner de petits Orateurs à la Republique.

Lorſque Marcia en fut veuve & heritiere tout enſemble, elle retourna chez Caton. Lucain ſuppoſe qu'elle le ſupplia très-humblement de la reprendre, & voici à peu près les diſcours qu'il lui fait tenir. " Je ne ſuis plus en âge „ d'avoir des enfans; je ne vous „ demande que de reconnoître les „ nœuds ſacrez qui me lient à vous. „ Accordez moi une faveur; dai„ gnez m'appeller encore vôtre „ Femme; je n'en veux que le ti„ tre, & je conſens de n'en faire „ auprès de vous les fonctions que „ pour vous conſoler dans vos diſ„ graces, en partageant avec vous „ tous les embarras, & toutes les „ fatigues que vous éprouvez dans „ la malheureuſe ſituation des af„ faires de la Patrie. "

Caton attendri à ces paroles, rentra en communauté avec Marcia,

cia, hormis en une chose qui ne se dit point; mais dont il y a bien de l'apparence qu'il se dispensa, moins par scrupule, que parce qu'il n'y étoit plus propre. Marcia de son côté, ajoute Lucain, ne l'embrassa que comme une mere son Enfant, & elle garda toujours ses habits de veuve.

„ Voilà pourtant, conclud l'Au-
„ teur des Amours d'Horace, voi-
„ là un des plus grands hommes
„ qui ayent jamais été, le voilà
„ qui partage sa couche nuptiale
„ avec un autre." Cependant le Divin Caton avoit tant d'éloignement pour l'Adultere, que voiant un homme de qualité sortir d'un vilain lieu, il lui dit: *cela est fort bien, mon cher, continuez; c'est là qu'il faut aller quand vous sentez les feux de l'Amour, au lieu de vous amuser à corrompre la Femme, de vôtre prochain.*

Stra-

Strabon * pretend que c'étoit autrefois l'uſage des Tapyres, Peuples voiſins des Parthes, & même des Romains. Plutarque dans *le Paralele de Lycurgue & de Numa Pompilius*, ſoutient que l'un & l'autre de ces grands Legiſlateurs permirent aux Maris de prêter leurs Femmes à leurs voiſins. Franchement cet uſage eſt encore fort à la mode: & St. Auguſtin tout ſaint qu'on le fait, n'a pas crû que cela fut ſi condamnable, puis qu'il ſuppoſe † *qu'il peut y avoir des cas ou une Femme même ſemble devoir ſe prêter à un autre, pour ſon mari du conſentement de celui-ci.* Là deſſus, il raporte l'hiſtoire ſuivante, qu'on dit être arrivée à Antioche, ſous l'Empire de Conſtance. " Acindymus, dit-il, Gouver-„ neur alors de cette ville, & de-„ puis Conſul, voiant qu'un homme

* Lib. XI. p. 355.
† *De ſerm. Dom. in monte* l. 1. c. 16. n. 49.

„ me qui devoit au fiſc une livre
„ d'or, ne payoit point, & irrité
„ contre lui, je ne ſai pourquoi
„ (malheur auquel on eſt ſouvent
„ expoſé de la part de ces Puiſſan-
„ ces, à qui il eſt permis de faire
„ ce qu'il leur plait, ou plutot à
„ qui on le croit permis) menaça
„ cet homme avec ferment & d'u-
„ ne maniere très poſitive de le
„ faire mourir, s'il ne s'acquitoit
„ pas dans un certain jour qu'il lui
„ marquoit. Cependant il le tenoit
„ gardé étroitement en priſon, &
„ le jour fatal approchoit, ſans
„ que le debiteur trouva aucun
„ moien de ſatisfaire Acindynus.
„ Ce pauvre homme avoit une Fem-
„ me très-belle, mais qui n'avoit
„ point d'argent, pour tirer ſon Mari
„ d'affaires. Un homme riche qui
„ étoit amoureux d'elle, ſachant
„ l'embarras où ſe trouvoit ſon
„ mari, lui offrit la livre d'or, à
„ condition qu'elle paſſeroit une
nuit

„ nuit auprès de lui. Comme elle
„ savoit que *son corps n'étoit pas*
„ *en sa puissance, mais en celle de*
„ *son mari*; ella alla le trouver en
„ prison & lui communiqua les
„ offres qu'on lui faisoit, déclarant
„ qu'elle étoit toute prête d'y
„ consentir pour l'Amour d'un
„ mari, si lui, qui étoit maître
„ du corps de sa Femme, & à qui
„ toute sa chasteté appartenoit,
„ vouloit en disposer ainsi, com-
„ me de son bien, pour sauver sa
„ propre vie. Le Mari l'en remer-
„ cia, & lui ordonna d'accepter
„ le parti, dans la pensée qu'il n'y
„ auroit point là d'Adultere, par-
„ ce que la Femme ne s'y portoit
„ point par Debauche, mais par
„ l'effet d'un grand amour pour
„ lui, son Mari, du consentement
„ & par l'ordre de qui elle le fai-
„ soit. La Femme alla donc trou-
„ ver le Galant à une maison de
„ Campagne ou il étoit, & fit
tout

„ tout ce qu'il voulut, prêtant
„ neanmoins par là son corps à
„ son seul mari, qui alors souhai-
„ toit de vivre, & non pas qu'elle
„ lui rendit le devoir Conjugal à
„ l'ordinaire. Elle reçut l'or qu'on
„ lui avoit promis en payement:
„ mais le brutal, qui le lui avoit
„ donné, le lui ôta adroitement,
„ en trouvant moïen de mettre à
„ la place une bourse toute sembla-
„ ble, ou il n'y avoit que de la
„ terre. La Femme de retour chez
„ elle, s'étant apperçuë de la
„ tromperie, divulgua aussitôt l'af-
„ faire: la même tendresse pour
„ son mari, qui l'avoit fait resou-
„ dre à une telle complaisance,
„ l'obligea à se plaindre publique-
„ ment. Elle s'en alla trouver le
„ Gouverneur, lui raconta tout,
„ & lui representa comment on
„ l'avoit trompée. Le Gouverneur
„ se declara d'abord lui même cou-
„ pable, d'avoir été cause, par ses
ri-

„ rigueurs & ſes menaces, que le
„ Mari & la Femme en étoient
„ venus à une telle extremité, &
„ prononçant de deſſus ſon Tribu-
„ nal, comme s'il ſe fut agi d'une
„ autre perſonne, il condamna
„ Acindynus à payer au fiſc la li-
„ vre d'or. Puis il adjugea à la
„ Femme le bien de Campagne
„ d'ou avoit été priſe la Terre
„ qu'on lui avoit miſe en place de
„ l'or. Pour moi, dit S. Auguſtin,
„ je ne decide rien ſur ce cas, ni
„ pour, ni contre: chacun en pen-
„ ſera ce qu'il voudra. Car l'hiſ-
„ toire n'eſt pas tirée de l'Ecritu-
„ re Sainte. Je puis dire néanmoins,
„ qu'à conſiderer le fait avec tou-
„ tes ſes circonſtances, le com-
„ merce charnel auquel cette Fem-
„ me ſe livra, par ordre de ſon
„ mari, ne repugne pas au ſenti-
„ ment commun des hommes. "
Pour moi, je ſuis plus decifif que ce Docteur, & je ne craindrai point

point de dire que ce Commerce Charnel, étoit un pur Adultere. Car quand L'Apotre a dit que le *Corps de la Femme est en la puissance de son mari*, il n'a point pretendu qu'un homme put disposer du corps de sa Femme en faveur d'un autre: il en est le maître, mais ce n'est que pour son propre usage. Il en est de même de *Caton* d'*Utique*; car bien qu'il n'ait pas vêcu sous l'Evangile, il étoit neanmoins coupable & on ne peut disculper Marcia d'Adultere, non plus que l'Orateur Hortensius, parce que ces trois personnes agirent contre la Loi naturelle & les Lumieres de la raison. Aussi voïons nous, que des Peuples qui n'avoient pas la moindre connoissance du vrai Dieu, ne laissoient point l'Adultere impuni. Je dis plus: c'est un crime si infame, & si contraire à la raison, & à l'honnêteté naturelle, que des Nations Athées en

en ont reconnu toute l'horreur. J'en donnerai pour preuve, un trait que j'ai lû, il y a quelques jours, dans la 4. *Denonciation du Peché Philosophique* : Mr. Arnauld qui est l'Auteur de cet ouvrage, parle ainsi : " Tous les habitans des Antilles étoient Athées, avant
„ qu'elles eussent été découvertes
„ par les Chrêtiens . . . . . . Ce-
„ pendant on n'ignoroit pas dans
„ ces Isles que l'Adultere ne fut u-
„ ne mechante action. Car un des
„ Auteurs qui nous ont donné
„ l'histoire de ce Païs là raporte
„ qu'un de ces Insulaires aiant tué
„ sa Femme, parce qu'il avoit dé-
„ couvert qu'elle s'abandonnoit à
„ un autre, vint trouver son beau
„ pere & lui dit : j'ai tué ta fille,
„ parce qu'elle m'étoit infidelle,
„ à quoi le beau Pere repondit :
„ Tu as bien fait : mais sa jeune
„ sœur est plus belle qu'elle, je te
„ la donne si tu veux."

XI.

XI. Mais, il faut avouer que quoique l'Adultere fut punis par autorité publique, chez les Nations Civilisées, les peines ſtatuées contre ce deſordre, n'étoient pas uniformes. Dans certains païs, la rigueur étoit pouſſée à l'excès, dans d'autres, la punition étoit comique; & enfin ailleurs, elle étoit tout à fait douce.

XII. A Rome, par exemple, on a vû pendant un certain tems que les Femmes qui avouoient de plein gré leurs debauches aux Ediles n'étoient plus ſujettes aux chatimens. Cette loi fut d'abord établie pour les Femmes du menu Peuple, qu'on croyoit ſeules capables d'un Libertinage ſi honteux; le Senat s'etant contenté, comme nous l'apprend Tacite * de defendre à celles de qui l'Ayeul, le Pere, ou le Mari avoient été Chevaliers

* Tacit. Annal. Lib. 2. 85.

liers Romains, de faire l'indigne metier de Courtisanne. On a vû aussi dans la même ville que les Femmes surprises en flagrant délit étoient condamnées à se tenir dans une petite Chambre, & à s'y livrer, sans scrupule, & sans façon à tout venant. Ce qui pouvoit plutôt s'appeller une grace qu'un chatiment, n'eut été que ceux qui les alloient voir devoient se charger de Clochettes, afin que par leur son tout le monde put s'apercevoir du chatiment qu'ils exerçoient sur ces Femmes, dans le tems même qu'ils y procedoient avec le plus de violence & de fureur. Cette loi subsista à Rome jusqu'au tems de l'Empereur Theodose qui l'abolit *. Dans la suite, on s'ivisa de punir plus rigoureusement ceux qui se trouvoient coupables d'Adultere. On les condamnoit à la mort & au ban-

* V. *Les Amours d'Horace.*

niſſement dans quelque iſle deſerte; au fouet & à être faits Eunuques. *Lucien* dans la mort de Peregrinus dit que ce Philoſophe aiant été ſupris en Adultere, fut contraint de ſe jetter du haut en bas d'une maiſon, avec une rave dans le derriere, après avoir été bien frotté. Il arrivoit auſſi de tems en tems qu'on expoſoit les hommes à la fureur d'un Taureau qui les dechiroit avec ſes cornes, & c'eſt ainſi qu'on les puniſſoit pour en avoir fait naſtre de metaphoriques.

De plus: Les loix déclaroient les Adulteres infames, & incapables de pouvoir rendre aucun temoignage en juſtice. Celles d'Athenes permettoient au Pere de la Femme, au mari & même au frere de tuer impunément un homme ſurpris en Adultere. Nous avons ſur cela un diſcours fort Eloquent de Lyſias, que le Lecteur peut

lire s'il lui en prend envie.

XIII. Quoique la pluralité des Femmes fut en usage parmi les *Parthes*, *Justin* nous apprend que ces Peuples punissoient l'Adultere plus rigoureusement que tous les autres crimes *.

XIV. Chez les Lombards, il y avoit une loi qui permettoit expressément au Mari de tuer sa Femme, & celui qu'il surprendroit en Adultere. Et Luitprand qui regna sur ces peuples, statua qu'une Femme prise sur le fait seroit rasée, & ensuite fouettée dans les Ruës.

XV. Chez les Saxons, avant qu'ils eussent embrassé l'Evangile, une fille, ou une Femme, mariée qui auroit eu commerce criminel, avec un homme devoit étre étranglée & brulée, & on pendoit sur son

* *Uxores dulcedine variæ libidinis singuli plures habent; nec ulla delicta adulterio graviùs vindicant. Justin. histor. l. 41. c. 3.*

ſon tombeau celui qui l'avoit corrompuë. Quelquefois on ſe contentoit de la fouetter d'importance de ville en ville, juſqu'à ce qu'elle mourut ſous les coups.

XVI. Dans une certaine ville de Grece dont j'ai oublié le nom, ſi je l'ai ſçu autrefois, on mettoit une Couronne de Laine ſur la tête d'un homme Convaincu d'Adultere. On le condamnoit auſſi à une Amende pecuniaire, & on le declaroit incapable d'exercer jamais aucun Emploi. Les Egyptiens avoient une loi qui condamnoit un Adultere à mille coups de verges, & la Femme à avoir le nez coupé, apparemment pour la rendre ſi difforme que perſonne n'eut plus envie de coucher avec elle.

XVII. Chez les Juifs, ce crime ſentoit tellement les fagots qu'il conduiſoit droit au feu, les Femmes qui en étoient convaincuës. Après

tenta de les Lapider, ſelon l'ordre de Dieu : C'étoit leur faire beaucoup de Grace !

XVIII. Comme l'Adultere étoit puni de mort chez la plupart des anciens Peuples, les Femmes payoient leurs Amans pour les engager au ſecret. C'eſt ce qui a fait dire à Petrone :

- - - - Un ſeducteur de Femmes mariées.
Trouve ſa recompenſe & ſes nuits ſont payées *.

Cette loi eſt encore en uſage chez les peuples les moins corrompus, comme en Allemagne. Il y a, dit-on, des lieux en Hollande, ou l'on a changé la rigueur de cette loi, en peine pecuniaire aſſez plaiſemment ; car le Mari paye une Amende de 300. fl. quand la Fem-

* *Et qui Solicitat nuptas, ad præmia peccat.* Petronius.

Femme eſt convaincuë de ce crime.

XIX. Mais dans la Germanie, ou la Chaſteté, au raport de Tacite, n'étoit point corrompue, par les feſtins, les aſſemblées; ni les Spectacles, on n'y donnoit, & on n'y recevoit point de Poulets. De-ſorte qu'il y avoit peu d'Adulteres dans un ſi grand Peuple, & quand il s'en trouve, ajoute-t'il, on en fait ſur le champ la punition. " Le
„ Mari raſe ſa Femme, & l'ayant
„ depouillée en preſence de ſes Pa-
„ rens, la chaſſe de chez lui à
„ coups de bâtons, & la promene
„ de la ſorte par le village. Il ne
„ faut pas après qu'elle attende de
„ pardon, ni d'excuſe. Ni ſon age,
„ ni ſes richeſſes, ni ſa beauté ne
„ lui trouveroient point un autre
„ Mari. Car on ne rit point là des
„ vices, & l'on ne dit point que
„ la galanterie eſt à la mode. Ils
„ font encore mieux en quelques

„ Provinces, continuë le même
„ Auteur, car on n'y soufre pas
„ même de secondes nôces, & u-
„ ne Femme prend un Mari, com-
„ me on prend un corps & un a-
„ me. Elle n'étend point au delà
„ ses pensées, ni ses esperances. "
Le même auteur nous apprend qu'*Emilia lipida* étant accusée d'Adultere fut condamnée à l'interdiction de l'eau & du feu qui étoit une espece d'exil. Et il nous dit encore qu'Auguste donnoit aux Adulteres des Princesses le nom de crime de Leze Majesté.

XX. Jean Van Neck nous apprend dans une de ses Relations, que l'Adultere est puni de mort à Patane, & dans les autres Païs voisins, principalement parmi les Nobles, & les Officiers de la Couronne. Le Pere du criminel, ou si le Pere est mort, le plus proche de ses parens, est obligé de faire l'éxecution; mais le coupable choisit

ſit le genre de ſupplice dont il veut mourir.

XXI. A Madagaſcar, celles qui ſont convaincuës d'infidelité envers leurs maris, ſont punies, de mort. Une Femme convaincuë d'Adultere dans le Royaume de Lao perd la Liberté pour l'expiation de ſon crime, & devient Eſclave de ſon mari, qui en uſe envers elle comme il lui plait. Il peut même, conformement aux Loix, pour ſe vanger de l'injure qu'il en a recuë, la condamner à une amande pecuniaire.

XXII. La punition d'une Adultere eſt douce chez les Guinois. Si elle ne veut être chaſſée, elle paye pour amande à ſon Mari quelques onces d'or. Mais chez les Orientaux de Bengale, & chez les Mexicains, on coupe le nez & les oreilles aux Femmes. Divers autres Peuples Barbares les puniſſent de

XXIII. Les Peguans sont si rigoureux en ces rencontres, & ont tant d'horreur de ce crime, que chez eux les Adlteres sont enterrez vifs, hommes & Femmes. Les Caraiqes ne connoissoient point ce peché avant leur communication avec les Chrêtiens, mais aujourd'hui, si le Mari surprend sa Femme s'abandonnant à quelqu'autre homme, ou que d'ailleurs il en ait une connoissance assurée ; il s'en fait lui-même la justice, & ne lui pardonne guere ; mais il la tue quelquefois d'un coup de bâton, quelquefois en lui fendant le ventre du haut en bas avec un rasoir, ou une dent d'agouti, qui ne tranche guere moins subtilement. Cette execution étant faite, le Mari va trouver son Beau-pere & lui dit froidement : *j'ai tué ta fille parce qu'elle ne m'avoit pas été fidèle.* Le Pere l'en louë, & lui en fait bon gré.

XXIV. Les Caffres ne ſont pas ſi ſeveres, on ſe contente d'infliger chez eux la peine du fouet aux Adulteres. Voilà des Exemples qui devroient faire trembler les Chrétiens, car ſi les Tribunaux Civils ne puniſſent pas les Adulteres auſſi ſeverement qu'ils le meritent, & qu'ils n'en faſſent pas des recherches auſſi exactes qu'ils ſemblent y être obligez, Ceux qui ſe ſouillent de ce crime en ſeront punis plus rigoureuſement par la Juſtice de Dieu, à laquelle ils ne pourront échaper.

FIN.

AVERTISSEMENT

Sur l'Epitre Dedicatoire.

J'*Ai été fort surpris de voir que les Auteurs des Lettres serieuses & badines, aient eû l'impudence de dire que mon ouvrage seroit commentaire à la* Puttana errante *de* Venerio, *& aux* Raggionamenti d'Aretino. *Je puis dire que ma conduite ne peut me faire soupçonner d'une pareille infamie. Quoique je n'ai point mis mon nom au frontispice de ce Livre, je ne veux point être inconnu. On ne me reprochera jamais d'avoir monté le Theatre ou fait quelqu'autre bassesse de cette nature. Ainsi, je n'ai pû digérer l'affront que ces Messieurs m'ont fait. Je ne les tiens pas quittes de cette sottise pour l'Epitre Dedicatoire. Je leur prepare encore quelqu'autre chose, ou ils verront qu'ils ont eu tord d'avancer qu'ils sont les seuls qui puissent écrire d'un stile badin & ironique. Ce seroit un desordre dans la societé s'il étoit permis à un* Octave *de Comedie & à ses Confrere de dechirer les honnêtes gens mal à propos. Je m'abaisserai jusqu'à eux toutes les fois qu'il m'en donneront le sujet.*